

Brigade Mondaine [236] – Le mauvais ange de Sydney

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

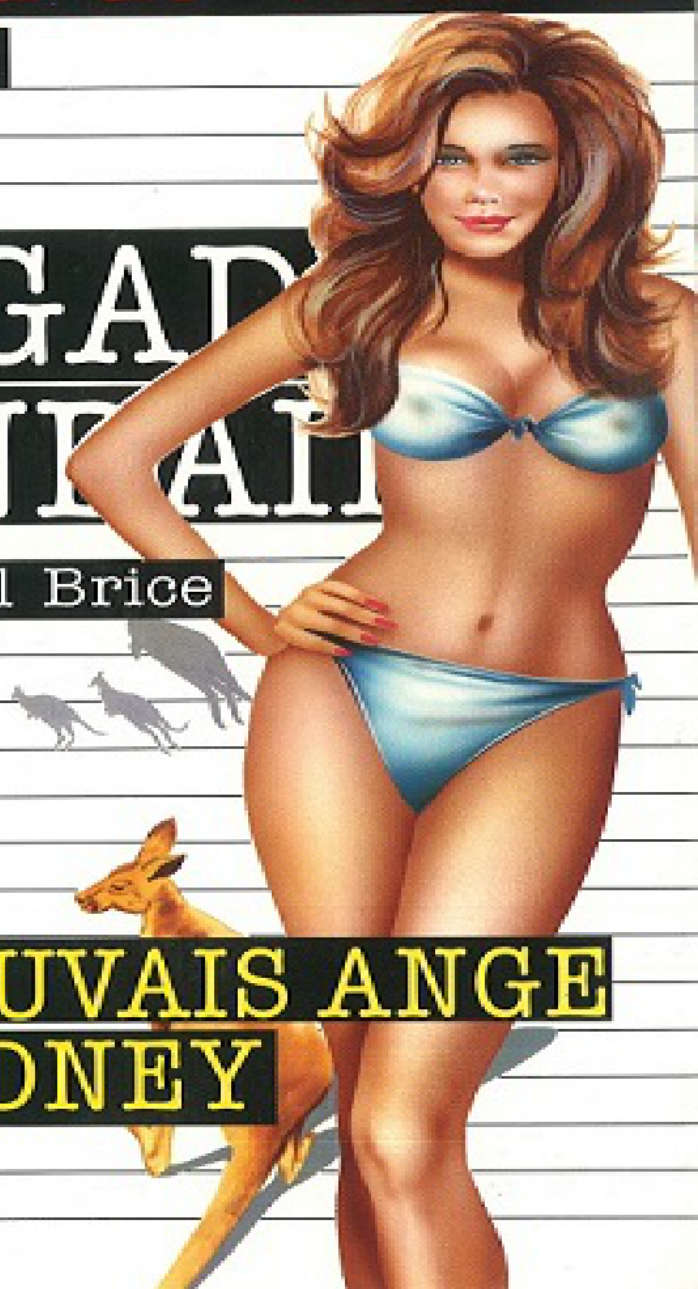
PRÉSENTE

BRIGADE MONPAIN

Par Michel Brice

LE MAUVAIS ANGE DE SYDNEY

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°236)

LE MAUVAIS ANGE DE SYDNEY

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© CEGEP/VAUVENARGUES 2003. ISBN : 2-7443-0858-7

Quatrième

— Ce n'est plus un humain, c'est un Dieu ! souffla la petite Laura Silverstone, d'une voix à peine reconnaissable.

— Non, c'est un ange ! répondit Eleonor Chapman sur le même ton, sans parvenir à détacher ses yeux du garçon qui, à présent, avec des gestes souples

de félin, se débarrassait du tee-shirt blanc moulant son torse et ses épaules. « L'ange français » : c'est comme ça que, au tout début de la soirée, cet escroc de John Currow leur avait annoncé l'arrivée d'une nouvelle recrue dans son établissement. Un établissement qui se trouvait être l'un des « lupanars » les plus côtés mais aussi les plus originaux de toute l'Australie. Simplement parce qu'il était exclusivement réservé aux femmes, et que tous ses pensionnaires étaient de jeunes mâles experts dans les choses de l'amour. En un clin d'œil, la décision d'Eleonor fut prise : cet « Ange français » qui allait être mis aux enchères, il serait pour elle, et rien que pour elle.

Quels qu'en soient le prix à payer et les conséquences...

Chapitre I



L'épais rideau grenat qui masquait la minuscule scène ovale commença à s'ouvrir lentement, avec un frôlement d'étoffe lourde qui ressemblait étrangement à un soupir humain.

Les huit femmes présentes dans l'espèce de « saloon » surchauffé et dépourvu de fenêtre retinrent leur respiration en même temps. L'une d'elles, Jennifer Sandurst, une brune un peu boulotte, nantie d'une paire de seins pointant comme des obus, poussa même un petit cri, aigu et bref.

Eleonor Chapman, confortablement installée dans l'un des fauteuils de velours sang et ou du premier rang, croisa nerveusement ses longues jambes couleur de pain d'épices et repoussa une mèche de cheveux blonds derrière

son oreille finement ourlée. Au moment où John Currow avait annoncé l'arrivée d'un nouveau pensionnaire au *Madame est servi*, Eleonor avait senti une boule de chaleur se former au creux de son ventre et irradier tout son corps de picotements délicieux. Et, à en juger par l'agitation des autres femmes, autour d'elle, toutes les clientes du *Madame est servi* devaient être dans le même état d'excitation qu'elle.

Toutes impatientes de découvrir un nouvel étalon, et de le voir mis aux enchères.

Le rideau finit de s'ouvrir et « il » apparut.

Eleonor Chapman se mordit violemment la lèvre inférieure. Malgré elle, sa main droite glissa sur la soie de son chemisier bleu électrique, et ses ongles, longs et vermeils, agacèrent à travers le fin tissu la pointe de son sein gauche, déjà à demi érigée. Comme empoignées par le désir qui montait de ses reins cambrés, ses jambes se décroisèrent pour s'ouvrir lentement, sous la jupe courte de coton noir.

Des mâles attirants, jeunes, beaux, musclés, sensuels, Eleonor en avait vu un certain nombre, durant ses trente-deux ans de vie. Et elle en avait consommé autant qu'elle avait pu, c'est-à-dire beaucoup.

Mais jamais, il ne lui avait été donné de contempler un homme comme celui qui, maintenant, se tenait debout sur la petite scène, jambes écartées, les deux pouces négligemment passés dans la ceinture de son jean savamment déchiré aux bons endroits, et à demi ouvert par-devant.

— Ce n'est plus un humain, c'est un Dieu ! souffla la petite Laura Silverstone, juste à sa droite, d'une voix à peine reconnaissable.

— Non, un ange ! répondit Eleonor sur le même ton, sans parvenir à détacher ses yeux du garçon qui, à présent, avec des gestes souples de félin, se débarrassait du tee-shirt blanc qui moulait son torse et ses épaules.

« L'Ange français » : c'est comme ça que, au tout début de la soirée, cet escroc de John Currow leur avait annoncé l'arrivée de sa nouvelle recrue.

— En fait, Marc-Aziz est moitié Français, moitié Algérien, leur avait-il précisé, avec un sourire gourmand, et son perpétuel clignement de la paupière droite, qui finissait par devenir horripilant, à la longue. C'est le charme de l'Orient et la science amoureuse de la France, réunis dans le même homme ! Je peux vous garantir que, jamais, vous n'êtes montées au septième ciel dans des bras comme les siens, mesdames ! Et, par respect pour vos chastes oreilles, je glisse pudiquement sur les autres avantages de son anatomie...

Sur le coup, Eleonor ne lui avait pas accordé trop d'attention : John Currow, en bon « négrier » qu'il était, avait l'habitude de manier le dithyrambe et l'hyperbole, lorsqu'il s'agissait de vanter la beauté et la science érotique de ses nouvelles recrues.

Mais là, maintenant qu'elle se retrouvait face à cet « Ange français », auquel elle donnait environ 28 ans, peut-être deux ou trois de plus, Eleonor

Chapman se disait que, pour une fois, John Currow n'avait pas exagéré. Qu'il avait même été plutôt en dessous de la vérité.

Décidément, elle avait drôlement bien fait de persuader Hugh, son mari, de l'accompagner jusqu'à la porte du *Madame est servi*, dont le nom français - censé émoustiller les femmes solitaires - n'avait jamais été si bien porté qu'en cette soirée du 10 décembre.

Car, sous ce nom, terriblement exotique, se cachait - ou plutôt ne se cachait pas - la plus connue, la plus huppée, la plus riche en « trésors virils » de toutes les maisons closes pour femmes de Sydney.

Et donc de toute l'Australie.

La première fois... mais c'était quand, déjà ? Huit mois plus tôt ? Un an ? Davantage ? Curieusement, Eleonor était incapable de se rappeler depuis combien de temps elle fréquentait l'établissement tenu par John Currow dans *Darlinghurst Road*, la rue principale de *Kings Cross*, le quartier « chaud » de Sydney.

En revanche, elle se rappelait avec précision que, cette fameuse première fois, accueillie cérémonieusement, presque obséquieusement par John Currow, elle lui avait fait remarquer, sur un ton ironique destiné à masquer son trouble et sa gêne de se trouver là, que le nom de son établissement comportait une énorme faute de Français.

— Je sais, Madame, on me l'a déjà signalée, avait-il répondu de sa voix rocailleuse. Mais mon enseigne était faite quand je l'ai su, alors... Et puis, qui parle le français, chez les *Aussies*^[1] à part bien sûr les femmes supérieurement cultivées comme vous, Madame ? Cultivées... et très séduisantes ! Je suis ravi de vous accueillir chez moi, Madame ! Mon établissement ne pourra qu'en prendre une valeur accrue...

Eleonor avait reçu le compliment avec le petit sourire machinal d'une femme qui se sait effectivement séduisante et qui a l'habitude qu'on le lui dise.

À 32 ans, Eleonor Chapman, née Giuletti, était l'exemple le plus achevé de ce type de femme appelé « beauté australienne », et qui ne diffère pas tellement de la « beauté californienne » : haute taille, silhouette sculpturale, épaules larges, reins superbement cambrés, au-dessus d'une croupe ronde et ferme, poitrine orgueilleuse et comme en apesanteur, jambes interminables, peau couleur de miel, longs cheveux blonds éclaircis par le soleil et les bains de mer.

Ceux qui n'aiment pas trop ce genre de femmes leur reprochent généralement leur physique parfait mais fade, leur beauté trop lisse, leur côté « sportif sain » un peu « tue-l'amour ». Ce n'était pas un reproche que l'on pouvait faire à Eleonor Chapman. De ses ancêtres napolitains - son arrière-grand-père, Luigi Giuletti, avait débarqué dans le port de Melbourne un matin de juin 1898 -, Eleonor avait hérité un regard intense et langoureux, d'un noir

profond, qui enveloppait les hommes avec toujours une sorte de fièvre impatiente et animale. Ses lèvres gonflées paraissaient presque trop rouges, et il y avait dans sa démarche quelque chose à la fois de provocant et d'abandonné, qui avait toujours suscité sur son passage la jalousie un peu aigre des autres filles... et l'attention fébrile des garçons.

— Voulez-vous que je vous fasse faire le tour de l'établissement, ou préférez-vous faire tout de suite votre choix parmi nos pensionnaires disponibles ? lui avait doucement demandé le propriétaire des lieux, lors de cette première visite.

— Allons directement à l'essentiel, lui avait répondu Eleonor, un peu trop nerveusement.

À trop repousser le moment le plus excitant, mais aussi le plus difficile à affronter, elle avait craint de perdre tout le courage qu'il lui avait fallu pour presser le bouton de sonnette cuivré du *Madame est servi*...

Comme toutes les femmes australiennes, elle était bien sûr au courant de l'existence de ces « bordels pour femmes », qui fleurissaient depuis trois ou quatre ans dans les principales villes du pays : Sydney et Melbourne, d'abord, les deux plus importantes ; puis, Canberra, la capitale fédérale, et ensuite Perth, Adélaïde, Brisbane, Darwin...

C'était difficile de ne pas l'être, au courant, dans la mesure où ces établissements d'un nouveau genre faisaient au grand jour leur publicité dans les colonnes du *Sydney Morning Herald*, comme du *Age* de Melbourne, ou encore de l'*Australian*, le seul quotidien national du pays. De même que le faisaient depuis plus longtemps les nombreuses agences d'*escort boys*, qui proposaient aux femmes esseulées la compagnie d'un homme jeune, beau... et expérimenté, pour des tarifs variables, suivant la qualité de son « personnel » et les prestations incluses dans le tarif en question.

Jay...

Des mois après, Eleonor se souvenait parfaitement du prénom de son premier « prostitué », rencontré dans le « saloon » de John Currow. Il s'appelait Jay, était visiblement métissé d'Indien ou d'Indonésien.

Eleonor se souvenait surtout de la manière dont il l'avait fait gémir, sangloter, hurler de plaisir.

Depuis Jay, elle était revenue très régulièrement au *Madame est servi*. Au point d'en devenir l'une des clientes les plus appréciées, à la fois par la direction et par les pensionnaires mâles. Non seulement parce qu'elle était jeune, belle et ardente au lit, mais aussi parce qu'elle savait se montrer très généreuse des dollars de son mari...

— Mesdames, la mise aux enchères de notre « Ange français » va

commencer ! Veuillez faire un peu de silence, je vous prie ! Allons, mesdames, soyez raisonnables...

La voie joviale de John Currow, retransmise par le petit micro fixé au revers de sa veste noire pailletée d'argent, fit sortir brutalement Eleonor Chapman de son rêve nostalgique, et la figure de Jay s'évanouit brusquement.

Pour faire place à celle, tellement plus attirante, affolante, du fameux ange français, qui, sur scène, regardait dans le vide avec une moue dédaigneuse. Comme s'il ne daignait pas prendre conscience de la fièvre érotique qu'il provoquait chez les huit femmes assises à ses pieds.

Le torse nu, et son jean moulant savamment entrouvert sur le devant, il était vraiment très beau, l'objet des enchères qui allaient démarrer. « Surhumainement beau » : c'était l'expression qui venait de se former spontanément à l'esprit d'Eleonor Chapman.

D'après ses estimations, il ne devait pas être spécialement grand, le dénommé Marc-Aziz. Pas plus d'un mètre quatre-vingts, en tout cas. Il était bâti un peu comme le sont les nageurs de haut niveau : à la fois musclés et présentant une silhouette déliée, fine, presque longiligne. Sous la peau totalement imberbe de sa poitrine, légèrement luisante, une peau qu'on devinait d'un grain très fin, douce à la caresse et au baiser, la musculature au repos frémissait à la moindre sollicitation de son propriétaire, produisant une sorte de houle de surface à peine perceptible. Cette peau était d'un brun ocre très clair, avec, sous les quatre petits projecteurs qui éclairaient la scène, de légers reflets d'or.

Sous la ceinture du jean entrouvert, c'était encore plus intéressant. Ou, en tout cas, Eleonor devinait que ça devait l'être, à cause du renflement prometteur qui gonflait le tissu grossier du pantalon.

La respiration courte et le cœur battant, le regard fixe et comme projeté en avant d'elle-même, la très respectable madame Chapman imaginait, caché dans les replis de la toile bleue, une sorte de majestueux sceptre de chair tendu vers elle. Vers elle seule, bien entendu : les autres clientes du *Madame est servi* avaient brusquement cessé d'exister, à ses yeux. Cette virilité, qu'elle avait décidé de s'octroyer, elle la voyait plutôt fine et longue, un peu plus sombre que le reste du corps, délicatement veinée de bleu sur une partie de sa longueur, très dure et orgueilleusement dressée, immobile quoique légèrement palpitante. Racée, pour tout dire.

Mais, finalement, ce qui faisait encore battre plus vite le cœur d'Eleonor, c'était ce qui se trouvait *au-dessus* de la poitrine nue de Marc-Aziz.

Au centre des épaules carrées et musclées, mais imperceptiblement tombantes, juché sur le cou à la fois délicat et puissant, le visage tout entier exprimait quelque chose d'indéfinissable et d'affolant. Une sorte de mélange subtilement dosé entre une énergie presque brutale et une sensualité ondoyante, changeante, multiforme, à la fois très virile et teintée d'abandon

féminin.

Force et douceur, langueur et puissance.

Eleonor Chapman avait beau dévorer le nouveau pensionnaire du regard, elle ne parvenait pas à déterminer ce qui, dans ce visage extraordinaire, provoquait cette impression plus troublante qu'aucune autre.

Ça pouvait être son grand front, légèrement bombé et surmonté d'une chevelure brune, pratiquement noire, que la coupe courte ne pouvait empêcher d'onduler comme sous l'effet d'une petite brise.

Ça pouvait aussi venir de la forme générale du visage, qui formait comme un triangle, aux pommettes raisonnablement saillantes, et dont la pointe aurait été coupée par la puissance même de la mâchoire inférieure.

C'était peut-être la bouche, aux lèvres pleines, magnifiquement dessinées, et qui semblaient toujours prêtes à se durcir et se plisser en une moue de dédain, ou, au contraire, à s'arrondir, à s'alanguir pour le baiser, ou même pour des frôlements plus secrets...

Et puis, au-dessus du nez aquilin, il y avait les yeux. D'un vert particulier, à la fois profond et limpide, agrémenté de minuscules paillettes d'or, ils pouvaient, d'un instant à l'autre, passer de la fixité la plus inquiétante à une grâce presque féminine ; impression encore renforcée par la rangée de longs cils recourbés qui ornaient les paupières, lesquelles ne cillaient pratiquement jamais. De ces deux agates aux reflets changeant presque continuellement jaillissaient des regards qui, tour à tour, étaient capables d'exprimer la plus profonde indifférence au monde et aux gens qui les entouraient, ou bien, à l'inverse, s'emparer d'une personne, l'envelopper, l'entortiller dans d'invisibles fils inextricables, avant de pénétrer jusqu'au plus profond d'elle-même, comme le plus incisif des scalpels.

Depuis quelques minutes, Eleonor Chapman avait l'impression, à la fois délicieuse et un peu effrayante, que, si elle se retrouvait face à lui, Marc-Aziz n'aurait pas besoin de plus d'une poignée de secondes pour connaître tous ses secrets, y compris les plus intimes.

Et, tordant nerveusement ses longs doigts aux ongles sanglants sans même s'en apercevoir, elle brûlait d'en faire effectivement l'expérience le plus vite possible.

— Vous êtes prêtes, Mesdames ? reprit John Currow, du ton un peu trop jovial et dynamique d'un présentateur de jeu télévisé. Bien ! Je suis certain que vous allez avoir à cœur de faire monter les enchères le plus haut possible ! Il en vaut la peine, notre beau Marco, non ?

Eleonor intercepta le regard que Marc-Aziz avait jeté au patron du lupanar, en s'entendant affubler du sobriquet de « Marco ». Un regard glacé, méprisant, sauvage, qui s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé, la faisant frissonner jusqu'au plus profond d'elle-même, d'une sorte de peur irrationnelle et totalement inconnue.

— Pour l'ambiance, un peu de musique ! s'exclama John Currow, avec un mouvement outrancièrement théâtral du bras gauche. Et que ces messieurs veuillent se donner la peine d'entrer, pour se mettre à la disposition de nos chères amies !

Aussitôt, King Sam, le petit pianiste rabougri et à l'air perpétuellement triste, à demi planqué dans le renforcement gauche de la scène, égreña sur son clavier les premiers accords de *When you're smiling*, le « standard » immortalisé – entre autres – par Billie Holiday et Lester Young. Il ne s'appelait évidemment ni Sam, ni encore moins King. Sam, c'était à cause de la célèbre réplique de Bogart dans *Casablanca* : « *play it again, Sam...* » ; et John Currow lui avait décerné le sobriquet de « King », par référence à l'idole de Sam en matière de piano : Nat King Cole.

Pendant qu'il commençait à jouer, la double porte située à droite de la salle, juste à côté du bar d'acajou verni, s'ouvrit à deux battants, et trois ou quatre des femmes installées dans les fauteuils cramoisis poussèrent de petits « aaah ! » de satisfaction.

Rowan, André, Rocco et les autres, les pensionnaires attitrés du *Madame est servi*, faisaient leur entrée, le sourire éclatant et la musculature avantageuse.

Eleonor sentit Laura Silverstone se trémousser dans son fauteuil, juste à sa droite. La petite brune, épouse d'un des principaux avocats d'affaires de Sydney, devait en être à sa quatrième coupe de champagne. Ce qui, ajouté à la chaleur presque suffocante et violemment parfumée qui régnait dans le saloon, faisait rougeoyer ses pommettes et crépiter son regard d'un bleu délavé.

— Il est vraiment bandant, ce Marc-Aziz, tu ne trouves pas ? souffla Laura, en posant sa main potelée sur le bras nu d'Eleonor, que ce contact fit frissonner malgré elle. Je crois que je vais risquer quelques poignées de dollars pour essayer de me l'offrir...

Eleonor retint un sourire ironique. Laura Silverstone était célèbre dans toute la bonne société de Sydney pour son avarice presque sordide. Il fallait qu'elle soit vraiment excitée pour seulement parler de *dépenser* de l'argent.

— Garde tes dollars, ma chérie, répondit doucement Eleonor. De toute façon, tu ne l'auras pas. Pas ce soir, en tout cas...

— Ah ? et pourquoi ? fit naïvement la petite brune, dont les gros seins menaçaient à chaque seconde de jaillir hors du bustier blanc qui essayait de les contenir.

— Parce que c'est moi qui vais me l'envoyer, ce morceau de Reine ! répondit Eleonor d'une voix posée.

Laura Silverstone arrondit les lèvres pour répliquer quelque chose. Mais comme elle ne trouva rien, elle préféra se taire et s'intéresser de nouveau à ce qui se passait à l'intérieur du saloon – nom donné par John Currow à la salle où ses clientes se réunissaient et buvaient ensemble, pour se détendre et faire

leur choix en matière de partenaire.

Bien entendu, à l'entrée du *Madame est servi*, existait aussi un système de couloirs dérobés qui permettaient aux clientes timides d'accéder au premier étage – là où se trouvaient les chambres – sans risquer de rencontrer personne.

À l'intérieur du saloon, l'ambiance avait brusquement monté de plusieurs crans. Les pensionnaires qui venaient d'entrer s'étaient dirigés vers celles des clientes qui souhaitaient une compagnie durant les enchères. Ça et là, les flirts s'ébauchaient déjà. Notamment du côté de cette demi-nympho de Jennifer Sandurst, qui avait glissé sa main à l'intérieur du short de Paul-Aimé, un gigantesque Kenyan d'un noir d'ébène, dont aucune habituée du *Madame est servi*, n'ignorait qu'il était le mieux « pourvu » par la nature de tous les pensionnaires de John Currow.

La charmante Sylvia, blonde et frêle, le regard affligé d'un léger strabisme, circulait entre les fauteuils, une bouteille de Mumm Cordon rouge dans la main droite, remplissait les coupes vides, prenait les commandes de celles qui n'aimaient pas le champagne français, répondait d'un sourire ou d'un mot à telle ou telle cliente, échangeait de rapides regards entendus avec les étalons en plein « travail ».

Eleonor, elle avait fait signe d'entrée de jeu qu'elle désirait rester seule durant les enchères. Les pensionnaires, notamment André et Rowan, ses partenaires attitrés, avaient eu l'air étonné : en général, madame Eleonor Chapman n'était pas la dernière à s'amuser...

Évidemment, ils ne pouvaient pas deviner qu'Eleonor avait déjà décidé de court-circuiter complètement et d'entrée de jeu les enchères qui allaient démarrer.

Parce que, dans son esprit, il était hors de question que Marc-Aziz puisse échoir à une autre femme qu'elle. Donc le plus simple était encore d'« assommer » les prétendantes dès le début. Ne pas leur laisser le temps de réagir.

Autour d'elle, l'atmosphère torride et moite se faisait survoltée, électrique. Des exclamations et des rires féminins fusaient, de plus en plus aigus, accompagnés en contrepoint par des voix plus graves, plus calmes, qui évoluaient dans le velours et la caresse vocale.

Seul Marc-Aziz, légèrement déhanché sur la petite scène violemment éclairée, paraissait totalement indifférent à ce qui se déroulait autour de lui. Il paraissait planer à une altitude où les mortels ordinaires ne pouvaient avoir accès.

Une altitude où Eleonor était prête à tout faire pour le rejoindre le plus vite possible.

— Mesdames, claironna John Currow avec un large sourire, les enchères commencent ! Qui parmi vous a envie de passer une heure d'intimité avec cet ange français ? La mise à prix est fixée à cent dollars[2] qui dit mieux ?

Du coin de l'œil, Eleonor vit Laura Silverstone lever lentement la main droite, tandis que ses lèvres s'arrondissaient : elle allait enchérir, évidemment.

Il fallait lui couper l'herbe sous le pied tout de suite, avant qu'elle ait proféré le moindre son. À elle et aux autres. Question de psychologie.

Eleonor avait déjà participé à ce genre de mise aux enchères, qui avaient lieu à chaque fois que John Currow recrutait un nouvel étalon. Elles se déroulaient toujours de la même façon : mise à prix volontairement très basse, pour que les clientes aient le plaisir de s'exciter en faisant monter les prix. Pour finalement culminer aux alentours de cinq ou six cents dollars, pour une heure de tête-à-tête avec le nouvel arrivant.

C'était cette petite routine qu'Eleonor était décidée à casser dès maintenant. D'abord parce qu'elle avait *vraiment* envie de rafler la mise. Depuis un moment, elle ressentait physiquement, presque douloureusement, le besoin de faire l'amour avec Marc-Aziz, d'être prise, pénétrée, fouillée par lui.

Et ensuite, parce que, si les enchères duraient trop longtemps, elle craignait que Hugh, son mari, ne finisse par s'impatienter, là-bas, tout seul dans son trou noir...

Avant que Laura Silverstone ait eu le temps de prononcer la moindre syllabe, Eleonor avait jailli de son fauteuil et levait le bras en direction de la scène crûment éclairée.

— J'offre deux mille dollars, pour une heure dans la chambre *Midnight* avec ce garçon !

Il s'en suivit un grand silence. Même King Sam arrêta brusquement de jouer le *All the things You are* qu'il venait d'attaquer sur son clavier.

John Currow restait figé, la bouche ouverte, le micro en main. Les clientes avaient toutes tourné la tête vers Eleonor et la dévisageaient avec attention et insistance, comme pour essayer de déterminer si elle venait *réellement* de basculer dans la folie. Les pensionnaires mâles, eux, souriaient avec une certaine envie, devant la somme qu'allait toucher leur nouveau « collègue », et qu'eux-mêmes n'avaient encore sûrement jamais atteinte.

Seul Marc-Aziz, debout à côté du patron, au centre de la scène, restait totalement indifférent à ce qui se passait. Comme s'il n'avait pas pris conscience de l'énormité de la somme lancée par Eleonor. Ou comme si rien de tout cela ne le concernait.

Un petit sourire flottant sur ses lèvres rouges et brillantes, Eleonor s'avança jusqu'à la scène, grimpa légèrement les trois marches du petit escalier de bois permettant d'y accéder, et saisit la main de Marc-Aziz dans la sienne.

Le contact de cette peau infiniment douce, presque féminine, mais sous laquelle elle sentit tout de suite que les muscles et les nerfs ne demandaient qu'à entrer en action, alluma un nouveau foyer au creux de son ventre, et elle

dut se mordre la lèvre inférieure pour ne pas laisser échapper un faible gémissement de désir. Elle se tourna vers John Currow, toujours médusé, avec un sourire :

— Comme je suppose que personne, ici, ne compte renchérir sur moi, j'emporte mon achat. J'espère que la chambre *Midnight*, que j'ai réservée en arrivant, est prête à nous accueillir, mon compagnon et moi ?

— Bien... Bien sûr, Madame réussit à bafouiller Currow, en avalant trois ou quatre fois sa salive, ce qui eut pour effet de transformer sa pomme d'Adam très proéminente en boule de bilboquet, montant et descendant au bout de son fils. Mais vous êtes sûre que vous voulez vraiment...

— Payer les deux mille dollars annoncés ? le coupa Eleonor avec un peu d'ironie dans la voix.

Elle tourna la tête vers Marc-Aziz et, pour la première fois, plongea ses yeux dans le regard émeraude de son futur partenaire, dont l'intensité la fit profondément frissonner.

— Ce jeune homme les vaut largement, non ? murmura-t-elle à l'adresse de John Currow.

Sans un regard pour qui que ce soit, elle entraîna lentement Marc-Aziz au bas de l'estrade, puis vers la porte à double battant, derrière laquelle se trouvait l'escalier conduisant aux chambres du premier et du second étages.

Au moment où le couple quittait le saloon, comme pour adresser un clin d'œil complice à Eleonor, King Sam se mit à jouer les premières notes de *I must have that man*^[3]...

Dès qu'elle se retrouva seule avec Marc-Aziz – qui n'avait pas encore prononcé la moindre parole –, dans l'espèce de petit vestibule conduisant à droite au hall d'entrée, et, à gauche, vers l'escalier, Eleonor Chapman sentit sa belle assurance fondre comme esquimau en enfer. Elle, qui, quasiment depuis sa naissance, avait toujours su tenir tête à la terre entière, se sentait comme une gamine prise en faute, en face de l'« ange français ». Et le pire, c'est qu'elle ignorait totalement de quelle faute il pouvait bien s'agir.

— J'ai choisi la chambre *Midnight*, j'espère qu'elle vous plaira... murmura-t-elle, histoire de rompre l'épais silence, en attaquant les premières marches de l'escalier, recouvertes d'un tapis bleu ciel, parsemé d'arabesques ou et argent.

— Je la connais déjà, elle est très belle, en effet. Gris et noir : deux des couleurs de l'âme humaine...

Eleonor fut obligée de fermer les yeux, en recevant le choc de cette voix grave, aux inflexions mélodieuses, tissée dans le plus doux des velours, mais qui savait pourtant se tramer de quelques reflets métalliques plus durs. Marc-

Aziz parlait un anglais parfait, avec un phrasé oxfordien qui aurait été pur si ne s'y étaient mêlées, par endroits, quelques pointes d'accent français, qu'Eleonor trouva particulièrement troublantes, sur le plan érotique.

Le feu aux tempes, elle entraîna le jeune homme le long du couloir, en haut de l'escalier. Il était très long, large, et muni d'une dizaine de portes, réparties irrégulièrement de chaque côté. Les parois en étaient recouvertes de boiserie claires à hauteur d'appui ; et, au-dessus, elles étaient tendues d'une étoffe soyeuse et légèrement plissée, du même bleu que le tapis de l'escalier. À intervalles réguliers étaient accrochées des gravures à l'eau-forte, toutes montrant des personnages masculins et féminins, habillés suivant la mode du XVIII^e siècle européen, et se livrant à des ébats sexuels échevelés, dans les poses les plus lubriques.

Quelque part en dessous, assourdi par les cloisons et les tapis, on entendait le piano de King Sam jouer, sur un tempo un peu trop lent, le célèbre *Over the Rainbow*, immortalisé par Judy Garland dans *Le Magicien d'Oz*.

La chaleur était presque aussi étouffante qu'en bas, dans le saloon. Mais il n'y avait pas les différents parfums de femme qui se mélangeaient pour former l'odeur lourde, presque écœurante, qui flottait dans le saloon, à mi-hauteur des plafonds tendus de rouge.

Sans pouvoir empêcher sa main de trembler, Eleonor enfonça la poignée cuivrée de la troisième porte, à gauche en partant de l'escalier. Celle de la chambre dite « *Midnight* ». Elle allait en franchir le seuil, mais, d'une poigne à la fois douce et impérieuse, Marc-Aziz l'empêcha de le faire.

— À partir de maintenant, si vous le voulez bien, c'est moi qui prends la direction des événements...

La suavité de sa voix, mêlée à un impérieux accent d'autorité, fit littéralement fonder Eleonor, qui eut l'impression que son ventre s'embrasait. Malgré le « si vous le voulez bien », que l'on sentait de pure forme, il n'y avait aucun moyen de résister. En tout cas, à ce moment-là, Eleonor Chapman n'en discerna aucun...

Sans paraître faire le moindre effort, Marc-Aziz enleva la jeune femme dans ses bras musclés et lui fit franchir le seuil de la chambre, comme à une jeune mariée – pensée qui arracha un petit gémissement de plaisir à Eleonor. Lorsqu'ils furent entrés, il referma la porte derrière eux, d'un simple mouvement tournant du pied gauche. Aussitôt, grâce au système d'insonorisation dissimulé dans les murs, le piano de King Sam cessa de se faire entendre, et le silence les enveloppa, comme un voile de complicité.

Lorsque Marc-Aziz l'eut délicatement reposée sur l'épaisse moquette gris très clair, Eleonor ne put s'empêcher d'adresser son premier regard à la grande glace murale, accrochée en face du lit. Elle détourna très vite la tête, sans pouvoir s'empêcher de rougir. Pour dissimuler cette coloration intempestive de ses joues et de son front à Marc-Aziz, elle entreprit

d'examiner l'endroit où elle se trouvait, bien qu'elle y soit venue déjà plus d'une dizaine de fois... et toujours avec un garçon différent.

La chambre *Midnight* était d'assez vastes proportions, plus profonde que large, dépourvue de fenêtres et assez basse de plafond, pour accentuer son côté intime, son aspect « bonbonnière ». Sur le plan de la décoration, on avait joué la carte du dépouillement, presque de l'ascèse : à l'exception de la grande glace rectangulaire, pas un tableau sur les murs, pas un bibelot non plus et des meubles réduits au strict minimum : deux fauteuils, chacun d'un côté d'un guéridon en demi-lune appuyée contre le mur opposé à la porte, deux tables de chevet en métal argent supportant une lampe à armature métallique flexible, un lampadaire halogène, à droite de la porte ouvrant sur la salle de bains.

Tout cela dans une déclinaison de tous les gris possibles, depuis celui très clair de la moquette, jusqu'à celui des lampes de chevet, pratiquement noir. Pareil pour les tentures soyeuses des murs : trois pans anthracite et le quatrième noir.

Et puis, bien sûr, le lit. Il était immense, presque carré. À sa tête, un panneau en forme de demi-coquille Saint-Jacques stylisée, recouvert d'un épais tissu gris argent, légèrement brillant, assorti aux deux oreillers. Quant aux draps, ils étaient de satin noir, et, dans la pénombre jaune pâle dispensée par l'halogène, paraissaient par moments luire faiblement d'une source lumineuse intrinsèque à leur fin tissage. Finalement, la seule « tache » de couleur était formée par le chemisier bleu électrique que portait Eleonor.

Il régnait dans l'air tiède et immobile, légèrement humide, une odeur sucrée et douce, qui rappelait vaguement celle de la cannelle.

De nouveau, Eleonor jeta un regard en coin dans la direction de la grande glace murale, mais détourna très vite ses yeux. À sa grande surprise, elle se prit à regretter d'avoir maintenu son choix, concernant la chambre *Midnight*. Maintenant qu'elle se retrouvait seule avec Marc-Aziz, elle aurait nettement préféré être dans l'une ou l'autre des quinze chambres de l'établissement.

C'est-à-dire être *vraiment* seule avec lui.

En une fraction de seconde, toutes les pensées d'Eleonor furent pulvérisées, puis balayées au loin.

Simplement parce que Marc-Aziz venait d'entourer ses épaules de ses bras puissants, et de l'attirer doucement contre son torse nu, aux muscles apparents.

Avant de poser doucement ses lèvres tièdes et douces contre les siennes encore closes, puis d'en forcer le barrage avec une mâle insistance.

Eleonor céda d'un coup. Elle qui, d'habitude, aimait faire durer le plaisir avec les jeunes hommes qu'elle payait pour la satisfaire ; elle qui avait, d'une certaine manière, besoin de jouer le jeu de la séduction avant de se laisser complètement aller ; elle répondit d'entrée au baiser de Marc-Aziz, avec une

sorte de fougue, presque de rage. En même temps, les deux mains crispées sur ses épaules nues, elle cambra les reins d'un coup, pour que son bassin vienne s'appuyer contre celui de son partenaire.

Eleonor ne put retenir un gémissement de plaisir, en sentant, à travers les deux épaisseurs d'étoffe, l'énorme protubérance dure et raide qui venait se loger de tout son long contre son ventre à elle, animé par une houle de plus en plus fiévreuse et désordonnée.

Pour un peu, elle en aurait presque oublié l'existence du grand miroir mural, dans son dos.

Tanguant et gémissant, les deux corps étroitement enlacés se rapprochèrent du pied du grand lit, sous l'impulsion de Marc-Aziz. Eleonor le laissa libre de mener le jeu à sa façon. Même si, d'habitude, elle adorait montrer à ses partenaires qui était la « patronne ». Et même prendre des initiatives érotiques qu'elle ne se serait sans doute jamais autorisées avec un amant « ordinaire ». C'est-à-dire gratuit...

— J'ai envie de ta queue, souffla-t-elle à l'oreille de Marc-Aziz, pour pimenter un peu les choses. Elle a l'air énorme, mon salaud ! J'ai envie que tu me la mettes tout au fond de mon petit chat...

— Je le ferai, lui répondit Marc-Aziz sur le même ton, de son affolante voix grave et douce, caressante et chaude comme une brise d'été. Mais nous avons tout le temps. L'amour est comme un chemin de Croix inversé, un Golgotha du plaisir. Et nous n'en sommes qu'à la première station...

Sans qu'elle comprenne comment, par quelle bizarre alchimie mentale, cette métaphore chrétienne acheva d'enflammer les sens d'Eleonor. Peut-être parce que, dans sa famille italienne, on ne badinait pas avec le catholicisme. Pour une poignée de dollars, elle s'offrait les affolants délices de la transgression et du blasphème...

— Et Marc-Aziz tomba pour la première fois... murmura son partenaire, en se laissant choir à genoux sur l'épaisse moquette de pure laine grise.

Eleonor frissonna longuement, lorsque les mains douces de son futur amant se refermèrent sur ses cuisses fuselées, couleur de miel. Les paupières mi-closes, elle rejeta la tête en arrière, faisant voler ses longs cheveux blonds comme une crinière prise dans le vent.

En se retroussant, la jupe de coton noir crissa légèrement sur la peau satinée, envoyant comme de petites décharges électriques dans tout le corps d'Eleonor ; lequel se couvrait rapidement de minuscules gouttelettes de transpiration.

Avec un soupir plus rauque que les précédents, elle plongea ses longs doigts impeccablement manucurés dans la chevelure bouclée, drue et noire de Marc-Aziz. Comme pour l'inciter à accélérer le tempo, à « enclencher le turbo », ainsi qu'aurait sûrement dit son mari.

Eleonor gémit de plaisir quand les deux mains de son partenaire, sous sa

jupe, se plaquèrent contre ses fesses, rondes et fermes comme celles d'une adolescente. Au même moment, ses ongles sanglants se crispèrent sur la nuque de l'homme, et elle plaqua sa tête contre son ventre. Marc-Aziz accompagna docilement le mouvement, et sa bouche vint se plaquer naturellement contre la mousseline rouge de la mini-culotte taille basse, bordée de tulle noir.

Arrondissant les lèvres, il souffla doucement son haleine chaude sur le haut des cuisses d'Eleonor, ainsi que tout autour de son nombril.

Puis, ses doigts crochètèrent l'élastique de la culotte, sur ses hanches, et la firent lentement, très lentement glisser jusqu'à ses chevilles.

Eleonor en tremblait d'excitation et d'impatience. Les yeux fermés, perdue dans les volutes translucides du désir qui lui vrillait le corps et lui embrumaient l'esprit, elle avait totalement oublié l'existence du grand miroir mural, devant lequel elle ondulait de la croupe.

Marc-Aziz se releva, provoquant un petit gémissement de frustration chez sa partenaire, qui se débarrassa nerveusement de sa petite culotte rouge et noire, devenue inutile. Avec un sourire de carnassier, faisant ressortir l'éclatante blancheur de ses dents régulières, il la saisit aux épaules et la poussa en arrière, sur le lit, accompagnant sa chute en douceur.

Confiante, abandonnée, pantelante, Eleonor s'était complètement laissé aller dans les bras puissants du mâle, et elle atterrit avec douceur et légèreté sur le drap de satin noir, qui crissa légèrement sous son poids.

Instinctivement, elle ouvrit les cuisses, jouissant de sa propre impudeur. Elle avança la tête, afin de voir, entre ses genoux, se découper la silhouette athlétique de Marc-Aziz, qui la contemplait avec un sourire étrange qui la fit frissonner.

Un sourire de prédateur.

Sans la quitter de ses yeux verts pailletés d'or, intensément fixes, comme s'il voulait l'hypnotiser, il défit lentement, un à un, avec une sorte de nonchalance étudiée, les trois boutons qui fermaient encore son jean effrangé. Lequel jean faisait maintenant, sur le devant, une bosse considérable.

Eleonor se mordit la lèvre inférieure, et écarta encore plus ses cuisses nues, lorsqu'elle vit apparaître un petit bout de tissu noir, faisant un beau mariage de couleur avec le miel de la peau : le slip de son partenaire, ultime rempart entre elle et le fruit de toutes ses convoitises.

Marc-Aziz fit glisser son pantalon jusque sur la moquette, et s'en débarrassa d'un coup de pied négligent. Face à lui, la jeune femme eut l'impression que la protubérance formée par sa virilité tendue était encore plus grosse que ce qu'elle avait cru, tout à l'heure, en plaquant son ventre contre elle.

Puis, en maintenant Eleonor sous le feu de son regard à la fois caressant et foudroyant, Marc-Aziz passa ses deux pouces de chaque côté de ses hanches

étroites, entre sa peau et l'élastique de son slip moulant.

Il le fit d'abord descendre derrière, et Eleonor, les joues écarlates et le regard fiévreux, découvrit, par le biais du grand miroir mural, le galbe parfait de ses fesses musclées, dont la rondeur et le velouté de la peau donnaient irrésistiblement envie de mordre dedans.

Le fait de devoir observer la croupe masculine à *travers le miroir mural* agit sur Eleonor comme un coup de fouet érotique supplémentaire. Et, instinctivement, sa main droite descendit fébrilement le long de son ventre houleux, jusqu'à ce que le bout de ses ongles sanglants aille se perdre dans les boucles d'or qui voilaient la conque nacrée de son intimité tout emperlée de rosée amoureuse.

Toujours sans quitter Eleonor des yeux – des yeux dont les regards se faisaient de plus en plus impérieux –, Marc-Aziz ramena ses doigts vers son ventre, et fit glisser le slip noir sur ses cuisses à la fois fines et musclées.

Alors, tel un ressort bandé au maximum et trop longtemps contenu, sa virilité jaillit à l'air, remonta brusquement vers le haut, jusqu'à toucher son ventre plat et imberbe, puis redescendit sous l'action de son propre poids, oscilla lourdement avant de se stabiliser à l'horizontale.

Bouche ouverte, lèvres asséchées par le désir, yeux exorbités, Eleonor ne pouvait plus détacher ses regards de cette magnifique et arrogante colonne de chair brune et noueuse, surmontée d'une « tête d'ogive » qui paraissait prête à exploser. Elle était pointée sur elle comme un gigantesque doigt accusateur ; accusation dont elle se sentait impatiente de devoir répondre, quitte à devoir pour ça payer de sa personne...

Sous ce sceptre royal, fier, dominateur, entre les cuisses toutes en muscles profilés, étaient nichées deux grosses boules qui paraissaient très douces à l'œil, et qui devaient certainement l'être au toucher.

Eleonor sentait son ventre se transformer en une véritable fontaine de désirs. Sans qu'elle en eût vraiment conscience, ses doigts jouaient nerveusement, fébrilement, avec les pétales satinés et trempés de son intimité, se gardant bien d'effleurer le petit bouton congestionné et écarlate qui risquait, à la moindre sollicitation, de déclencher son plaisir. Un plaisir qu'il aurait été vraiment idiot de prendre toute seule...

Comme s'il avait compris qu'il était temps pour lui d'intervenir – et peut-être, en vrai « professionnel », l'avait-il en effet compris –, Marc-Aziz grimpa sur le lit. À genoux, il vint se placer tout contre le buste d'Eleonor, dont la respiration s'accéléra, avant même que les mains de son amant se soient posées sur elle.

En tournant la tête à droite, elle pouvait voir le majestueux phallus dodeliner de la tête, à moins de vingt centimètres de son visage empourpré.

Avec un sourire un peu mystérieux, trouble, qui lui envoya une décharge d'adrénaline dans tout le corps, Marc-Aziz entreprit de la débarrasser de son

chemisier bleu électrique, dont il défit les petits boutons de nacre un à un, en commençant par celui du haut. Dès qu'il découvrait une nouvelle surface de peau, le jeune homme se penchait en avant et y déposait de petits baisers, à peine effleurés du bout des lèvres, qui envoyaient autant de décharges électriques dans tout le corps d'Eleonor, dont la tête s'agitait de gauche à droite et de droite à gauche, de plus en plus vite.

Lorsqu'il eut défait le dernier bouton, il écarta doucement les deux pans de tissu, et découvrit les deux globes jumeaux, fermes et impeccablement bronzés, de l'opulente poitrine, dont les pointes, d'un rose brun soutenu, étaient totalement érigées.

— Tu es très belle, souffla Marc-Aziz, en empaumant le sein droit, dont il caressa délicatement le mamelon, encore légèrement fripé, comme une rose en train de s'ouvrir sous l'effleurement du premier soleil. Je suis très heureux qu'on se soit rencontré... J'ai très envie de te caresser... de te faire l'amour...

Sa voix était elle-même déjà une caresse. Et elle pénétrait le cerveau enfiévré d'Eleonor avec autant de facilité que sa virilité allait bientôt prendre possession de son ventre écartelé et frémissant d'impatience.

La jeune femme n'en pouvait plus de désir. Sous la pression diaboliquement habile des doigts masculins sur les pointes de ses seins, son buste se tordait dans les draps de satin, ainsi qu'un serpent sur la braise ; ses cuisses s'ouvraient et se fermaient convulsivement ; des mèches de ses cheveux étaient collées à ses tempes par la fine transpiration que le désir faisait jaillir de sa peau dorée.

Se redressant à demi, elle tourna la tête vers la droite. Puis, la bouche entrouverte, elle avança le cou vers la virilité orgueilleuse qui paraissait la défier de toute sa raideur, de tout son volume.

En râlant de volupté, elle engloutit la moitié de la hampe frémissante et chaude, la faisant avidement coulisser entre ses lèvres pulpeuses. La gorge délicieusement envahie par l'imposante virilité, Eleonor creusa sa langue et s'en servit comme d'un fourreau vivant, agile et humide, l'enroulant autour du sarment noueux qu'elle avalait avec des ronronnements de bonheur.

Dès qu'Eleonor avait englouti son membre dressé, Marc-Aziz avait aussitôt cessé de caresser les seins de la jeune femme. Par expérience amoureuse, il savait que le mieux est souvent l'ennemi du bien : trop de sensations différentes, venant de points du corps éloignés les uns des autres, finissaient souvent par s'affadir et même s'annuler mutuellement. C'est pour cela qu'il n'avait jamais été un adepte enthousiaste de ce que ses compatriotes français, avec une sorte de génie érotique inné, appelaient le « 69 ». Mais, comme c'était souvent le « fin du fin » en matière de perversité, aux yeux de ses clientes australiennes, il s'y pliait de bonne grâce. De toute façon, lui n'était pas là pour jouir, mais pour faire jouir, nuance...

Durant une petite minute, Marc-Aziz se détendit, décidé à profiter un peu

de la caresse de la bouche d'Eleonor. Qui, ma foi, se débrouillait plutôt bien, ce qui était une agréable surprise. Le plus souvent, les clientes de Marc-Aziz faisaient preuve, à son avis, de plus d'enthousiasme pour *l'idée* de la fellation que d'un réel talent dans son exécution...

Lorsqu'il vit la main droite de sa cliente s'enfouir entre ses cuisses, et son index débusquer le petit bourgeon vibrionnant du clitoris, Marc-Aziz comprit qu'il était temps de reprendre les choses en main. C'est-à-dire : dans ses mains à lui ! Pas question, en effet, que la cliente, quelle qu'elle soit, se donne son plaisir elle-même : mauvais pour son image de marque... À plus forte raison quand la cliente en question avait mis deux mille dollars australiens pour passer une heure avec lui.

Avant de reprendre l'initiative des opérations, il tourna machinalement la tête vers le pied du lit, et rencontra, dans le grand miroir mural, le regard de Marc-Aziz Abderhamane, c'est-à-dire de lui-même. Il sourit à son visage, aux traits aussi réguliers qu'impassibles.

Marc-Aziz parvenait toujours à rester impassible, lorsqu'il faisait l'amour. Il ne pensait pas avoir grand mérite à ça, d'ailleurs : c'était juste que, même quand son corps s'embrasait, sa tête restait froide ; un bloc de glace, dissimulé derrière une face d'ange...

Marc-Aziz saisit le visage d'Eleonor entre ses deux mains, et l'écarta doucement de son imposante verge en complète érection, luisante de salive et palpitante d'une sève qui ne demandait qu'à jaillir.

— À mon tour, maintenant, se contenta-t-il de murmurer, en plongeant son regard hypnotique dans les yeux chavirés d'Eleonor, certain qu'elle allait comprendre immédiatement ce qu'il entendait par là.

Effectivement, la jeune femme se laissa retomber sur le dos, avec un bruit de gorge qui hésitait entre le soupir et le râle ; et elle écarta les cuisses aussi grandes qu'elle le put, cambrant en même temps les reins pour faire ressortir, face au grand miroir, la fleur ouverte, charnue et juteuse de son ventre, à peine voilée par l'or de sa toison intime.

Avec les mouvements souples et silencieux d'un grand fauve, Marc-Aziz se laissa glisser au pied du lit, faisant légèrement crisser le satin du drap noir. Une fois à genoux sur l'épaisse moquette gris clair, il couvrit l'intérieur des cuisses de sa partenaire de petits baisers, associés à de brefs coups de langue à peine effleurés et de morsures délicates, là où la peau des femmes se fait aussi douce et immatérielle que du duvet de colombe.

Lorsqu'il sentit les deux mains d'Eleonor se poser sur sa tête et appuyer sur sa nuque d'une manière insistante, presque suppliante, il comprit qu'il était temps de « plonger dans le vif du sujet ». Un long râle de femme heureuse vint le remercier de son geste, lorsque sa langue agile et fureteuse commença de s'insinuer entre les pétales brûlants et inondés de la fleur odorante qui s'épanouissait sous ses yeux froids et impassibles.

Au moment où les lèvres douces de Marc-Aziz entrèrent en contact avec son sexe en fusion, Eleonor crut qu'elle allait se mettre à hurler, déchirée par des désirs contradictoires. D'un côté, elle avait envie que Marc-Aziz continue l'exploration buccale de son intimité, mais, de l'autre, elle tremblait d'impatience en pensant à sa verge lourde et dure, que tout son ventre réclamait.

Le visage écarlate et la respiration haletante, Eleonor releva légèrement la tête, pour le plaisir de voir le magnifique visage de Marc-Aziz enfoui entre ses cuisses ouvertes. Mais ses yeux rencontrèrent le grand miroir rectangulaire, et elle lui adressa un petit sourire mi-moqueur, mi-complice. Puis, elle laissa retomber sa tête sur le satin noir.

En se disant qu'en ce moment même Hugh, son mari, ne devait pas, lui non plus, regretter de l'avoir accompagnée au *Madame est servi...*

Chapitre II



Pour la dixième fois en quelques minutes, Hugh Chapman grommela un juron incompréhensible et essuya la sueur qui dégoulinait de la racine de ses cheveux roux jusqu'à ses sourcils broussailleux, avant de dévaler vers le bas de ses tempes et les méplats de ses joues.

C'était l'inconvénient du « cabinet noir », ainsi qu'on appelait le réduit sombre où il se tenait debout, les jambes légèrement tremblantes : l'endroit, sans fenêtre ni aération, était si confiné et de dimensions si restreintes qu'il y

régnait toujours une chaleur de bête. En tout cas, à chacun des dix ou douze fois que Chapman était venu s'y glisser, avec la complicité intéressée de John Currow. Hautement intéressée, même. Car, pour un homme, être autorisé à pénétrer non seulement dans l'enceinte du *Madame est servi* – en principe réservé aux femmes –, mais de surcroît dans l'espace secret du Cabinet noir était un privilège qui valait son pesant de dollars. Ce dont Hugh Chapman se fichait éperdument : les liasses épaisses de dollars, il les produisait naturellement, presque sans s'en apercevoir, comme un pommier produit des pommes.

Après avoir passé de nouveau le revers de sa manche sur son front dégoulinant, il releva la tête et braqua ses yeux sur le grand rectangle qui se trouvait juste en face de lui. De son côté, il s'agissait d'une vitre fumée, qui permettait, malgré un assez fort reflet, de voir tout ce qui se passait de l'autre côté de la cloison.

De l'autre côté où se trouvait la chambre appelée ici « *Midnight* ». Chambre équipée d'un miroir mural apparemment innocent, et dont très peu de clientes de John Currow savaient qu'il était *sans tain*.

Une chambre équipée d'un lit aux draps de satin noir, sur lequel, en ce moment même, et depuis plusieurs minutes, Hugh Chapman pouvait contempler sa propre épouse, gisant nue, les cuisses écartelées, haletante, tandis qu'un homme qu'il ne connaissait pas, jeune et d'une extraordinaire beauté, était occupé à fouiller de sa langue son sexe trempé de désir, jusqu'à la faire hurler de plaisir.

De nouveau ruisselant de sueur, Hugh Chapman fit un effort optique pour ne plus voir son propre reflet dans la glace sans tain. Même si, d'ordinaire, il était plutôt satisfait de son physique, et du respect teinté de crainte qu'il inspirait à la plupart des gens.

Grand et gros, brusque et lesté comme un singe, quoique d'un caractère calme, Hugh Chapman avait une face blanche, injectée de sang, ramassée comme celle d'un Aborigène[4] à laquelle des cheveux rouges, crépus, donnaient une expression sinistre. Ses yeux jaunâtres et clairs offraient, comme ceux des tigres, une profondeur intérieure où le regard de qui l'examinait allait se perdre, sans y rencontrer de mouvement ni de chaleur. Fixes, lumineux et rigides, ces yeux finissaient par faire peur. L'opposition constante de l'immobilité des yeux avec la vivacité du corps ajoutait encore à l'impression glaciale que Chapman causait d'abord.

Depuis une couple d'années, il avait laissé pousser sa barbe, rousse également, en une sorte de broussaille proliférante, afin de se donner le *look* du pionnier dont il affectait d'avoir la mentalité sans fioriture, la directe et brutale franchise. Cette figure à nez camus était couronnée par un très beau front, mais si bombé qu'il paraissait être en surplomb sur le visage. Les oreilles bien détachées possédaient une sorte de mobilité, comme celles des bêtes sauvages, toujours sur le qui-vive. La bouche, le plus souvent

entrouverte, laissait voir des dents fortes et blanches, mais mal plantées. Des sortes de favoris épais et luisants encadraient étrangement cette figure blanche et violacée par places.

Les cheveux, coupés ras sur le devant, plus longs sur les côtés et le derrière de la tête, faisaient, par leur rougeur fauve, parfaitement ressortir tout ce que cette physionomie avait d'étrange, presque de fatal.

Enfin, une personne croyant à la prédestination aurait pu dire que le cou, gros et court, marqué d'un pli de graisse horizontal en son milieu, avait été conçu exprès pour le couperet de la guillotine...

Fouillant avidement l'espace situé au-delà de la glace sans tain de ses petits yeux jaunes, Hugh Chapman défit maladroitement de ses gros doigts tremblants les boutons qui fermaient le pantalon de lin grège qu'Eleonor l'avait forcé à mettre pour venir à Sydney.

Lui qui n'était à l'aise qu'en Jean, en short ou même en bermudas...

Il en sortit un sexe court mais épais, noueux et brun comme un sarment de vieille vigne. Et d'une raideur de bon aloi. En même temps, par une sorte de réflexe, il se recula, jusqu'à ce que son dos, trempé de sueur sous sa chemise de coton et soie, touche la paroi arrière du cabinet noir.

Malgré lui, Hugh Chapman baissa les yeux, et ce qu'il vit le fit frissonner de délices anticipés.

Le cabinet noir était une sorte de cagibi d'environ un mètre cinquante de profondeur, entre la glace et la porte permettant d'y entrer, sur environ un mètre de largeur, qui était celle du miroir sans tain.

En fait, le cabinet était plus profond dans la partie supérieure, là où se trouvait la glace, qu'en dessous. Car, à partir du bord inférieur du miroir sans tain se trouvait une sorte de caisson allant jusqu'à terre, recouvert, tout comme les murs, de moquette noire, courte et drue. Le caisson en question faisait environ un mètre dix ou vingt de hauteur, une quarantaine de centimètres de largeur et autant de profondeur.

À une vingtaine de centimètres de son sommet, exactement au milieu du panneau recouvert de moquette, se trouvait une ouverture circulaire, d'à peu près cinq à six centimètres de diamètre, dont l'épaisseur interne avait été recouverte d'une bande de tissu molletonné gris souris.

De l'autre côté de cet orifice parfaitement rond, c'était le paradis, en tout cas aux yeux de Hugh Chapman. Un paradis inconnu, sans visage. Et d'autant plus excitant, en raison de cet anonymat même.

Brusquement, Hugh Chapman sentit son cœur se mettre à cogner dans sa poitrine. De l'autre côté de la glace sans tain, le partenaire que sa femme avait choisi cette fois-ci, et qui était vraiment d'une beauté extraordinaire venait de se relever d'entre les cuisses tremblantes d'Eleonor. Elle restait là, écartelée sur le satin noir du drap, ouverte, impudique, presque obscène, haletante.

Grâce à un système de micros invisibles, Chapman pouvait entendre le bruit sifflant et rauque de sa respiration. La seule chose qui manquait, dans le cabinet, c'était les parfums : il aurait aimé se saouler de l'odeur un peu sucrée, lourde, capiteuse de la transpiration qui emperlait le corps arqué et palpitant de son épouse...

Chapman poussa un gémissement sourd en voyant Marc-Aziz grimper sur le lit avec une souplesse de fauve en arrêt devant sa proie. Et surtout, en voyant osciller sous son ventre plat et musclé la formidable matraque de chair brune qui, depuis le début, ne cessait de le fasciner.

Il avait beau en détourner ses petits yeux jaunes pour se concentrer sur la nudité et sur le plaisir de sa femme, comme toutes les fois précédentes, ça ne marchait pas : invinciblement, ses regards revenaient se braquer sur cette virilité formidable, arrogante, irrésistible.

Mais aussi sur les fesses de ce garçon qui devait avoir à peine plus de la moitié de son âge ; croupe ronde, nerveuse et dure comme celle d'une adolescente.

Il vit Marc-Aziz, à quatre pattes, ondulant des reins, avancer doucement au-dessus du corps d'Eleonor, qui tendait vers lui des bras implorants. À chaque mouvement que faisait le jeune étalon, Hugh Chapman apercevait, entre ses cuisses musclées et imberbes, la virilité oscillante, dont la majesté, élancée et puissante à la fois, lui coupait littéralement le souffle.

Avec un grognement de colère, il détourna son regard et essaya de se concentrer, comme il le faisait d'habitude, sur le corps nu et impatient de sa femme ; sur ses seins lourds et fermes, aux pointes dressées, sur le buisson doré qui ornait son ventre plat, sur sa bouche gonflée qui savait si bien engloutir les virilités les plus imposantes, sur...

Virilité ! Le mot, en se formant dans son esprit, ramena invinciblement les petits yeux jaunes de Hugh Chapman vers le membre lourd et tendu, qui oscillait à quelques centimètres de la féminité offerte de sa femme. Le front ruisselant d'une sueur âcre, dont le parfum envahissait tout le cabinet noir, il s'attarda sur les reins cambrés du jeune athlète, sur la courbe de ses hanches étroites, sur la fermeté de ses fesses, séparées par un sillon parfaitement dessiné...

De nouveau, Chapman poussa un rugissement de rage, tourné contre lui-même. Qu'est-ce qui lui prenait ? Qu'est-ce qu'il avait à « mater » ce type ? Il n'était pourtant pas une « tante » ! Il en était même le contraire, une bonne moitié du Queensland[5] pouvait en témoigner ! Alors, qu'est-ce qui se passait, ce soir ? Pourquoi est-ce qu'il n'arrivait pas à détacher ses yeux de ce gars, et surtout de sa foutue queue et de son foutu cul ?

Hugh Chapman décolla son dos dégoulinant de sueur de la porte du cabinet noir et fit un pas en avant. Toujours jaillissant de son pantalon ouvert, son sexe en pleine érection se retrouva juste à la hauteur de l'orifice pratiqué

dans la paroi du caisson gainé de moquette et doublé de satin gris. Et à quelques centimètres seulement...

Chapman fit encore un pas en avant, nettement plus court, et avança le ventre, avec un grognement sourd. Ce qui eut pour effet de faire disparaître une bonne moitié de sa verge noueuse à l'intérieur du caisson, à travers l'orifice circulaire.

De l'autre côté de la glace sans tain, Marc-Aziz venait de souder sa bouche à celle d'Eleonor ; et, lentement, très lentement, la colonne de chair jaillissant de son ventre imberbe descendait vers la fleur nacrée et ruisselante de désir qui palpitait entre les cuisses de madame Chapman.

Au moment précis où il vit l'énorme virilité s'engloutir dans le ventre en fusion de sa femme, Hugh sentit un anneau souple, chaud et humide se refermer autour de son propre sexe, avant de l'engloutir savamment, centimètre par centimètre, lui coupant pratiquement le souffle.

Avec un grognement ravi, un mince filet de salive translucide à la commissure des lèvres, il donna un coup de reins en avant, afin que son sexe disparaisse entièrement dans l'orifice circulaire.

Dans l'orifice, mais surtout dans la bouche chaude et avide de la fille qui se trouvait à genoux derrière, recroquevillée à l'intérieur de l'étroit caisson !

Quand le gros champignon brun et luisant effleura le petit bourgeon rouge et gonflé, niché tout en haut de son sexe, Eleonor plaqua ses deux mains sur la nuque de Marc-Aziz pour le forcer à pénétrer en elle de toute sa formidable longueur. Ce qu'il commença à faire, très lentement.

Mais, aussitôt, comme si elle avait brusquement changé d'avis, elle l'agrippa par ses cheveux bouclés et le repoussa. Elle se redressa à demi sur les coudes. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat sauvage, ses longs cheveux blonds étaient en bataille devant son visage écarlate.

— Maintenant ! Je veux que tu me baisses de toutes tes forces, comme une chienne ! souffla-t-elle sur un ton tellement obscène que sa voix était à peine reconnaissable. Mets-la-moi, ta belle queue : je vais crever si je ne la sens pas tout au fond de mon ventre immédiatement !

C'était sûrement exagéré, mais Marc-Aziz n'avait aucune raison de lui refuser ce qu'elle demandait. Il se remit en place sur le corps moite d'Eleonor. Quand leurs deux visages furent l'un au-dessus de l'autre, il l'embrassa avec tellement de fougue que leurs dents s'entrechoquèrent et qu'Eleonor le mordit à la lèvre inférieure.

Comme fouetté par la douleur, Marc-Aziz empoigna son membre d'une main et le guida vers l'entrée brûlante et inondée. Sans abandonner la bouche d'Eleonor, il donna un coup de reins à la fois doux et puissant. Son sexe

pénétra sans à-coup dans le fourreau étroit et onctueux comme du miel.

Eleonor était déjà au bord de l'explosion, Marc-Aziz le sentait avec cette sûreté d'instinct, cette science amoureuse qui avaient fait de lui un professionnel hors pair. Malgré les coups de reins frénétiques d'Eleonor, qui avait noué ses jambes dans ses reins pour mieux s'empaler sur son énorme mentule, il réussit à ralentir ses mouvements de va-et-vient.

Sans se soucier de ses halètements suppliants, il ressortait de son ventre aussi lentement que possible, de toute son incroyable longueur, avant de replonger d'un coup dans la lave en fusion. À chaque fois qu'il reprenait possession d'elle, Eleonor poussait un long râle de bonheur, qui s'achevait en un cri de plus en plus aigu.

Brusquement, elle plaqua ses deux mains sur les épaules musculeuses de Marc-Aziz et y enfonça sans ménagement ses ongles acérés et sanglants comme les griffes d'un oiseau de proie.

— Aziz ! Oh ! Aziz, c'est trop bon ! râla-t-elle, en « squizzant » la moitié française de son prénom dans l'affolement de son plaisir. Fais-moi jouir, vite ! je t'en supplie ! mon amour...

Elle était parvenue au point de non-retour, à ce stade de désir où n'importe quelle femme, même la plus docile, est capable d'arracher les yeux de l'homme qui aurait la mauvaise idée de la laisser en plan. Ce que Marc-Aziz n'avait de toute façon nullement l'intention de faire.

Insensiblement, il accélérât le mouvement de ses hanches. Les yeux grands ouverts, il se délectait de voir le plaisir envahir le visage crispé d'Eleonor, et encore plus de la sentir complètement à sa merci.

Lui aussi était au bord de l'explosion. Ou, plus exactement, son sexe l'était. Mais il le contrôlait parfaitement, et son esprit restait froid comme un bloc de marbre. Simplement, quand il sentait le plaisir commencer à monter en lui, il ralentissait imperceptiblement son mouvement, puis repartait de plus belle.

Il « attendait » littéralement Eleonor.

Il n'eut pas besoin d'attendre plus longtemps : le corps couvert de sueur de l'Australienne se tendit en arc de cercle, avec une telle force qu'elle parvint à soulever les quatre-vingts kilos de muscles de l'homme qui fouaillait son ventre en feu.

Aussitôt, Marc-Aziz accéléra encore le rythme. Ses coups de boutoir devinrent plus rapides, presque violents. Il explosa en longues gerbes brûlantes, au moment précis où Eleonor poussait un hurlement interminable, entrecoupé de sanglots de bonheur. Le corps tendu à se rompre, la respiration bloquée par le plaisir fulgurant qui la fauchait, elle resta plusieurs secondes comme suspendue dans l'air.

Enfin, d'un bloc, elle se laissa retomber sans force sur le satin chiffonné et moite, haletante, comblée.

Marc-Aziz, toujours fiché en elle, se laissa doucement glisser sur sa poitrine opulente et dure, pour enfouir son visage dans le creux de son épaule. Eleonor reprenait peu à peu une respiration normale, en caressant avec une sorte de tendresse négligente les cheveux bouclés de son partenaire.

— Aziz... soupira-t-elle d'une voix mourante, c'était vraiment le pied intégral ! Tu es un vrai prince... un prince doublé d'un lion ! C'est dingue, j'ai déjà envie de recommencer...

Aussitôt, Marc-Aziz se mit à onduler doucement des reins, et Eleonor écarquilla les yeux de stupeur :

— *Oh My God !* Dis-moi que j'halluciné, là ! Tu viens de jouir et tu ne débandes même pas ? Ne me dis pas que tu es capable de...

Sa phrase s'acheva en un roucoulement stupéfait et ravi : tranquillement, Marc-Aziz avait repris son mouvement de va-et-vient dans son ventre. Ça faisait partie des trucs qui lui avaient valu une assez flatteuse réputation, en France et ailleurs. Dans ses bons jours, il était parfaitement capable de faire l'amour deux, voire trois fois de suite, sans « temps mort ». Ce que beaucoup de femmes appréciaient en connaisseuses...

— Oh oui ! soupira Eleonor, d'une voix à demi pâmée. Je t'en prie, continue... Baise-moi encore une fois...

Une sorte de gargouillis caverneux sortit de la gorge de Hugh Chapman. Ses petits yeux jaunes s'écarquillèrent avec une profonde stupéfaction.

Là, devant lui, juste de l'autre côté du miroir sans tain, alors qu'il venait de jouir, juste après Eleonor, ce Marc-Aziz était en train de se remettre en mouvement.

— Il ne va pas quand même pas la baiser une deuxième fois, sans même sortir de sa chatte ? gronda-t-il, son grand front bombé ruisselant d'une sueur âcre.

Comme si elle avait compris qu'il s'agissait de se donner à fond, la bouche de la fille anonyme, qui engloutissait son sexe dans sa bouche invisible, depuis l'intérieur du caisson, accéléra la pression de ses lèvres autour de sa virilité épaisse, ainsi que la caresse de sa langue agile et chaude.

En gémissant de plaisir, Hugh Chapman concentra son attention sur le couple qui se chevauchait sur le lit, et dont les peaux dorées par le soleil formaient une tache claire et mouvante sur le noir brillant des draps de satin. Par les mini-haut-parleurs encastrés dans la cloison mitoyenne, il pouvait entendre les halètements affolés de sa femme, ainsi que la respiration régulière et profonde de l'homme qui la chevauchait. Par une sorte de délire de ses sens, il avait presque l'impression de pouvoir respirer l'odeur lourde et animale de leurs deux corps enchevêtrés.

Mais, surtout, il y avait ce pylône de chair brune, qui le fascinait. Cette colonne dure et noueuse, dont il cherchait sans cesse à détourner ses yeux, mais sans pouvoir les empêcher d'y revenir toujours.

Et puis, il y avait les fesses dures et rondes de l'homme, aussi imberbes que celles d'un adolescent. Là, juste sous ses yeux, elles allaient et venaient suivant une cadence régulière, hypnotique. Des fesses parfaites, tentatrices, dans lesquelles il avait envie de mordre. De plus en plus envie, même, à mesure que la bouche invisible l'engloutissait avec volupté, depuis l'intérieur du caisson.

Mais, pour la première fois, Hugh Chapman ne cherchait pas à imaginer à quoi pouvait bien ressembler la fille qui se trouvait enfermée là, juste à ses pieds. Se représenter son corps nu, sa bouche enserrant son membre tendu, ne lui procurait, pour une fois, aucun supplément d'excitation.

Parce que tout son esprit était tendu vers l'homme qui besognait Eleonor, vers cette croupe tentatrice qui ondulait comme un serpent charmé, vers cette verge magnifique, dont la puissance semblait presque infernale, vers...

Soudain, Hugh Chapman poussa un cri bref, et tout son corps se tétanisa, comme sous l'effet d'un fort courant électrique. À cause d'une pensée qui venait de lui traverser l'esprit. Évidente, terrifiante, inconnue, monstrueuse.

En une fraction de seconde, il s'était rendu compte d'un changement capital, à peine croyable, par rapport aux autres fois. D'habitude, ce qui l'excitait dans ces petites séances, ce qui finissait par déclencher son propre orgasme, c'était de se dire que, en quelque sorte, il faisait l'amour à sa femme par procuration, à défaut d'être encore capable de le lui faire en direct. Il se voyait à la place du partenaire qu'elle s'était choisi le temps d'une soirée : jeune, viril, amant magnifique et irrésistible...

Mais, ce soir, c'était différent. Très différent, même. Invraisemblablement différent.

Car, brusquement, Hugh Chapman venait de prendre conscience que ce n'était pas à ce Marc-Aziz qu'il s'identifiait. Non, la place que tout son corps réclamait, implorait, c'était celle de sa femme, Eleonor.

Il se voyait, pantelant sur le drap de satin noir, en train de gémir de plaisir sous les coups de boutoir du Français.

Chapman poussa un gémissement pitoyable, et renversa la tête en arrière pour ne plus rien voire de cette scène monstrueuse. Mais, au lieu de se ramollir et se recroqueviller comme il s'y attendait, sa verge ne fit que durcir encore et gonfler, sous la caresse des lèvres de la f...

Une seconde pensée secoua le corps de Hugh Chapman, comme la tempête le fait d'un arbuste, juste au moment où il formulait mentalement les mots « les lèvres de la fille ». Et il sentit la sueur jaillir de ses tempes, tandis qu'un point se mettait à brûler dans sa poitrine, juste sous les os de la cage thoracique.

Une fille ? Vraiment ? Qu'est-ce qu'il en savait ? Cette bouche qui était en train d'avaler et de caresser savamment son sexe, personne, à commencer par John Currow lui-même, personne ne lui avait jamais certifié qu'il s'agissait bien d'une femme.

Et où serait-on allé la prendre, cette mystérieuse fille, dans un établissement réservé aux femmes hétérosexuelles, où tous les pensionnaires étaient masculins ?

Chapman sentit une sorte de violent éclair lui déchirer le corps de part en part. Avec un rugissement, où se mêlaient la rage et le plaisir, il plaqua son ventre contre la paroi du caisson, enfonçant au maximum son sexe dans l'orifice circulaire.

Et, donc dans la bouche anonyme qui se trouvait de l'autre côté.

Bouche féminine... ou bouche masculine.

L'idée que, peut-être, il s'enfonçait depuis une dizaine de minutes entre les lèvres d'un garçon, semblable à celui qui, au même moment, arrachait des cris de jouissance à sa femme suffit à déclencher son propre orgasme.

Il se déversa dans la bouche invisible avec une telle impétuosité, une telle violence, qu'il recula, trébucha à moitié, et s'écroula dans le petit fauteuil situé dans le coin gauche du cabinet noir. Tandis que, de son sexe congestionné, la fontaine de son plaisir continuait de jaillir par saccades brèves et convulsives.

Lorsqu'il reprit un tant soit peu ses esprits, Hugh Chapman braqua ses yeux hallucinés de l'autre côté du miroir sans tain. Eleonor était toujours étendue sur le satin noir, le corps écartelé, la respiration sifflante.

Mais Marc-Aziz, lui, s'était relevé. Il s'était campé juste en face de la grande glace murale, et semblait inspecter son corps superbe d'un œil satisfait.

Un corps luisant de statue grecque, dont le sexe monumental était toujours en pleine érection.

Les épaules un peu trop grasses de Chapman furent secouées par une sorte de sanglot avorté. Il baissa la tête, vaincu par les images obscènes qui l'assaillaient, les tentations qui paraissaient s'enrouler autour de son esprit pour mieux le circonvenir.

Lorsqu'il trouva le courage de relever le menton, son regard croisa celui de Marc-Aziz, qui, bien sûr, ne pouvait pas le voir. Mais dont les yeux fixes, d'un vert plus profond que jamais, piqueté d'or, paraissaient l'inviter silencieusement à de prochaines retrouvailles. Lui, Hugh Chapman, le mari de la femme qu'il venait de faire jouir à deux reprises.

Des retrouvailles entre hommes, cette fois.

Pour le meilleur peut-être, et sans doute aussi pour le pire...

Chapitre III



— Mon vieux Boris, tu ne devineras jamais ce qui est arrivé, hier, à Jeannette, à l’hypermarché à côté de chez nous...

Le commandant de police Boris Corentin s’arracha à sa contemplation mélancolique de Paris, ruisselant de pluie et grelottant d’un petit froid humide, depuis une bonne semaine. Il faisait tellement gris, le ciel était si bas, que même les traditionnelles illuminations de Noël, dans les arbres, au-dessus des rues, sur les façades des bâtiments publics, paraissaient d’une tristesse insondable. Comme le serinait Rabert depuis plusieurs jours : « il ferait un temps à se foutre à l’eau, si on n’y était pas déjà... sous l’eau ! ».

Boris Corentin se retourna, pour se trouver nez à nez avec son fidèle coéquipier, un Aimé Brichot dégoulinant de pluie, qui faisait son entrée dans le bureau des Affaires recommandées, au deuxième étage du célèbre 36 quai des Orfèvres, et s’escrimait à replier un invraisemblable pébroque à grands losanges rouges et jaunes.

— Dis-moi tout, Mémé, fit Corentin, avec un petit sourire en coin : qu’est-ce qui lui est arrivé, à ta délicieuse épouse légitime, qui se trouve être également la mère de tes trois adorables enfants ?

Ayant fini par abandonner son parapluie dans un coin sans le replier, Aimé Brichot, ses lunettes de myope léger à la main, regarda sa flèche, les paupières plissées, avec un certain étonnement :

— Qu’est-ce qui te prend, Boris, de faire des phrases aussi pompeuses dès

le matin ?

— Je m'entraîne ! répondit Corentin en riant. Je voudrais savoir si je serais capable de faire un bon héros de « sitcom », comme on dit maintenant : tu n'as pas remarqué que, dans les mauvaises séries télévisées françaises, ils s'exprimaient tous avec des phrases emberlificotées et totalement antinaturelles ?

— Possible, admit Aimé Brichot. Tu sais, c'est le genre de truc que je n'accepte de regarder que sous la menace de tortures physiques poussées !

— Donc pour en revenir à Jeannette...

— Ah ! oui. Donc, figure-toi que, hier matin, elle décide d'aller faire des courses au Super U du coin.

— Effectivement, quelle aventure décoiffante... glissa Boris, en se rasseyant derrière son bureau.

— Attends au moins la suite ! protesta Brichot, mi-fâché, mi-rieur. Donc, à un moment, elle se dirige vers le rayon des fruits et de légumes, dans l'idée d'acheter des bananes...

— Excellent fruit, la banane, très énergétique...

— Boris, si tu m'interromps tout le temps, on n'y arrivera jamais ! Bref, elle arrive devant le casier des bananes, et là, elle voit un type du magasin, en train de farfouiller dans les fruits avec une longue perche en bois, munie d'un crochet de fer au bout. Et le mec dit à Jeannette de ne pas s'approcher. Elle demande pourquoi, évidemment : tu la connais... Et tu sais pas ce que lui répond l'employé ?

— Non, mais je suppose que c'est ça la chute de l'histoire... fit Corentin finement.

— Il lui a dit qu'il était interdit de toucher aux bananes, tant qu'il n'aurait pas retrouvé et tué le bébé tarentule qu'un client venait de leur signaler dans le bac ! Tu te rends compte ? Il y avait une de ces saloperies d'araignées monstrueuses en plein Kremlin-Bicêtre !

— C'était juste un bébé... tempéra Boris, tout de même surpris de ce que lui apprenait son coéquipier.

— Un bébé ? Je t'en fous, oui ! s'exclama Brichot, en remontant nerveusement ses lunettes sur son nez bourbonien. Le type du magasin a débusqué ce cauchemar à pattes alors que Jeannette était encore à côté : elle m'a dit que le « bébé » en question faisait bien ses six à sept centimètres de diamètre et qu'il était extrêmement poilu pour son âge !

Boris Corentin dévisagea son coéquipier avec un petit sourire incrédule :

— Mémé, tu ne vas quand même pas me dire qu'un grand garçon comme toi a peur des araignées ?

— D'abord, ça n'a rien à voir avec l'âge, se rebiffa Brichot, légèrement vexé. Chez Freud et ses amis, ça porte même un nom de maladie :

l'arachnophobie, on appelle ! T'as qu'à voir... Et puis, quand elles sont de tailles modestes, et parfaitement glabres, je supporte. Mais tout ce qui est mygales, tarentules, et compagnie, ces énormes bêtes poilues et venimeuses, je m'excuse, mais je déteste ! Et c'est pareil pour les scorpions, les serpents, et compagnie ! C'est pour ça que tu ne me verras jamais aller en vacances plus bas que l'Espagne ou l'Italie : au sud de la Méditerranée, il n'y a plus que ce que j'appelle des pays « pas vrais » ! Et je ne...

Aimé Brichot fut interrompu par le bourdonnement du téléphone de Boris Corentin, qui décrocha à la deuxième sommation.

— Allô ? Oui, patron, c'est moi... Il est là, oui... D'accord, on arrive tout de suite...

Il raccrocha et se leva de son fauteuil à roulettes.

— C'était Baba ? demanda machinalement son coéquipier, en rechaussant ses lunettes.

— Non, c'était George Bush, répondit ironiquement Corentin. Il a absolument besoin de notre feu vert pour aller jouer au petit soldat en Irak !

— C'est malin... grommela Brichot, en suivant sa flèche dans le couloir.

Le grand bureau de style « Premier Empire » où trônait Charlie Badolini était, comme d'habitude, envahi par l'épaisse fumée des cigarettes brunes qu'il fumait à la chaîne depuis un certain nombre de décennies, au mépris des cris d'alarme poussés par tous les médecins qui avaient eu l'honneur de sa pratique – et dont certains avaient eu la désagréable surprise de mourir avant leur incorrigible patient.

— Asseyez-vous, messieurs, claironna le commissaire divisionnaire, occupé justement à allumer une nouvelle « Job Spéciale » au mégot fumant de la précédente.

Corentin et Brichot s'installèrent dans les deux fauteuils Empire, où, depuis le temps, ils avaient déjà usé pas mal de fonds de pantalon. Un coup d'œil les renseigna sur l'humeur du patron, en ce début de matinée. « *Temps couvert, mais avec de belles éclaircies* », jugea silencieusement Corentin. Histoire de participer modestement au nuage bleuâtre qui tapissait le plafond jauni du grand bureau, il sortit une cigarette légère de son paquet pratiquement vide et l'alluma.

— William B Swiftson, ça vous dit quelque chose ? attaqua Charlie Badolini sans préambule.

Pour une fois, Aimé Brichot fut plus rapide à la détente que sa flèche :

— Ce ne serait pas ce responsable de la CIA qui nous a cornaqués, lors de notre mission aux États-Unis, il y a un peu plus de deux ans ?

— Vingt sur vingt, capitaine Brichot ! approuva Badolini avec un petit

hochement de tête. Et figurez-vous qu'à la suite de votre triomphe là-bas, il a pondu un rapport dégoulinant d'éloges à votre sujet.

Pour une fois que des Américains considèrent les Français autrement que comme des emmerdeurs dégénérés, profitons de l'aubaine...

Boris Corentin avança légèrement le buste en avant, et laissa tomber la cendre de sa cigarette dans le lourd cendrier d'onyx qui trônait sur le bureau du commissaire divisionnaire.

— Nous nous en réjouissons avec vous, patron, dit-il avec un petit sourire en coin. Mais pour quelle raison devons-nous, nous en féliciter précisément aujourd'hui ?

— J'y viens, répondit Badolini, dont le visage s'assombrit quelque peu. Est-ce que le nom de Marc-Aziz Abderhamane vous dit quelque chose ?

Le jeu des devinettes continuait, apparemment... Cette fois, Aimé Brichot fit la moue et écarta les mains. Il séchait. En revanche, l'implacable mémoire de Boris se mit aussitôt en branle.

— Marc-Aziz... murmura-t-il, les yeux dans le vague. Un prénom aussi étrange, aussi... « composite », ce n'est pas facile à oublier. Marc-Aziz Abderhamane, une trentaine d'années aujourd'hui, fils d'un Algérien diplomate et d'une Française. Très beau, intelligent, cultivé, mais en perpétuelle révolte contre une société dont il pense qu'elle le rejette comme « bâtard » et qu'elle le rejettera toujours. Il y a sept ou huit ans, en rupture complète avec sa famille, avait imaginé de financer ses études de droit international en monnayant ses charmes – qui sont très grands – auprès de dames seules, riches, et de préférence d'âge mûr.

— Exact, enchaîna Charlie Badolini, avec une petite grimace satisfaite. C'est même ce qui lui a valu, en janvier 1996, d'être dangereusement impliqué dans le meurtre d'une certaine Rosalinde Wertenberg, épouse d'un industriel allemand résidant à Paris. Notre homme a bien failli porter le chapeau et être condamné.

— Il l'aurait sûrement été, reprit Boris Corentin, si je n'avais pas eu la chance de pouvoir démontrer, quelques jours avant le début de son procès aux Assises, qu'il était *matériellement impossible* que Marc-Aziz Abderhamane soit le meurtrier de cette femme. Avec qui, par ailleurs, il avait effectivement des rapports très intimes... et payants ! Alors, patron : il a fait quoi, notre Marc-Aziz ?

— Pour l'instant, rien, en tout cas je l'espère, répondit Badolini, la mine sombre. Mais il semblerait que *votre ami* ait trouvé d'autres commanditaires que les vieilles dames travaillées par le démon de midi.

— Ah ? Et qui ça ? fit Aimé Brichot, qui avait tendance à suivre d'une oreille distraite.

— Al-Qaida laissa sourdement tomber Charlie Badolini, en écrasant son mégot, presque entièrement consumé.

Ses deux inspecteurs sursautèrent avec un ensemble parfait.

— Al-Qaida ? répéta Brichot, en retirant brusquement ses lunettes. L'organisation terroriste de Ben Laden ? Vous voulez dire que...

— Moi, je ne veux rien dire du tout, trancha sèchement le commissaire divisionnaire. Mais il se trouve que vos petits camarades de la CIA ont Abderhamane dans le collimateur depuis un certain temps. Très exactement depuis le 11 septembre 2001, si vous voyez ce que je veux dire...

— Il serait impliqué dans l'attaque des *Twin Towers* ? demanda Corentin, que l'histoire commençait à intéresser sérieusement.

— Rien ne le prouve. Mais les services d'écoutes de la Centrale américaine ont entendu son nom cité, dans une conversation entre l'un des deux pilotes kamikazes et un correspondant non identifié, moins de trois semaines avant le drame. Quand je vous aurai dit qu'après avoir obtenu à Paris une maîtrise en droit international, Abderhamane a jugé bon d'aller poursuivre ses études à l'université de Bagdad...

— Évidemment, comme cursus, c'est plutôt suspect... soupira Aimé Brichot en remettant ses lunettes. Donc, *nos amis*, comme vous dites, de la CIA le surveillent depuis près d'un an et demi. Jusque-là, je comprends. Mais j'avoue que je vois moins bien ce qui...

— Attendez la suite, au lieu de m'interrompre constamment, fit Charlie Badolini, avec une mauvaise fois abyssale. Il se trouve que, il y a trois semaines environ, Marc-Aziz Abderhamane a brusquement quitté l'Europe...

— Pour l'Amérique ? demanda Aimé Brichot.

— Pour l'Asie ? enchaîna Boris Corentin.

— Non, Messieurs ! répondit Charlie Badolini, en jetant son paquet de cigarettes vide dans la corbeille, à ses pieds. Il s'est envolé... pour l'Australie !

— Curieuse destination, pour un présumé terroriste, remarqua Aimé Brichot, en tortillant la pointe de sa moustache.

— En effet, approuva le commissaire divisionnaire. Et le plus bizarre, c'est que notre ami est parfaitement en règle, il a même un travail régulier, un employeur officiel et tout le toutim.

— Et il fait quoi, comme boulot ? demanda Brichot.

— Je vous le donne en mille, messieurs : il s'est fait embaucher comme « étalon salarié », si je puis me permettre l'expression, dans ce qu'il faut bien appeler un bordel pour femmes ! Eh oui ! ça existe, chez les kangourous. Et ça rend la situation d'Abderhamane encore un peu plus louche, car on ne comprend pas la raison qui l'a poussé à s'expatrier aux antipodes juste pour y louer ses charmes...

— Je suppose que c'est ce que se sont dit les crânes d'œuf de la CIA, fit Corentin. Et ils en pensent quoi ?

— Ils pataugent salement, répondit Badolini. Ils se perdent en conjectures, pour parler poliment. La seule chose dont ils paraissent certains, c'est qu'Abderhamane n'est pas parti s'installer à Sydney seulement pour se faire un peu d'argent de poche. Maintenant, il y a la suite...

— Attendez, l'interrompit Corentin, laissez-moi essayer de la deviner, votre suite, patron. La CIA brûle d'envie de marquer Abderhamane à la culotte, histoire de savoir ce qu'il peut bien maquiller là-bas. Mais, comme elle a d'autres chats à fouetter en ce moment, elle sous-traite le boulot auprès des flics australiens. Et puis, à ce stade, intervient notre ami William B Swiftson. Qui persuade ses chefs qu'une équipe de policiers français ne serait pas de trop, sur place, pour épauler les Australiens. Que le mieux serait même de trouver des policiers spécialisés dans les affaires de mœurs, puisque leur homme se prostitue dans une maison close pour femmes, et même des policiers qui connaîtraient déjà Marc-Aziz Abderhamane. Et, justement, qu'est-ce qu'il a dans ses cartons, ce brave Swiftson ? Les dossiers de Corentin et Brichot, dont il a déjà eu l'occasion d'apprécier les talents et le savoir-faire ! Pardon de te faire rougir, Mémé... Du coup, ni une ni deux, les autorités américaines se mettent en rapport avec les autorités françaises. Lesquelles sautent sur l'occasion : en cette période tendue, où la France est soupçonnée de vouloir redorer son blason sur le dos des États-Unis, rien, de tel qu'une bonne petite coopération antiterroriste pour mettre de l'huile là où ça grince ! Du coup, après le jeu de cascades habituel, l'affaire atterrit sur votre bureau... avant de retomber sur nos têtes, ce qu'elle est précisément en train de faire !

— Beau morceau d'éloquence... et juste vision des dures réalités de la vie policière, fit Charlie Badolini, en daignant sourire. C'est comme ça que les choses se sont passées, en effet.

— Ça veut dire qu'on va partir pour l'Australie, Boris et moi ? demanda Aimé Brichot d'un air effaré.

— C'est ce que ça veut dire, oui. Vous allez passer Noël sur la plage, espèces de veinards ! s'exclama le commissaire divisionnaire qui, depuis qu'il avait quitté sa Corse natale, n'avait jamais dû remettre le pied sur une plage quelconque. Car n'oubliez pas que, là-bas, c'est le plein été ! Officiellement, pour vos homologues australiens, vous surveillez de près Abderhamane, *uniquement en raison de ses activités sexuelles*, nous sommes bien d'accord ?

— D'autant plus d'accord, répondit Corentin un peu sèchement, que, dans le cas contraire, nous deviendrions des espions, ce qui ne m'amuse pas plus que ça...

— Oui, bon, de toute façon, vous n'êtes pas là pour vous amuser, conclut Charlie Badolini d'un ton grognon, en tendant à Boris un dossier assez épais, en cartonnage orange.

— Boris, c'est une catastrophe ! soupira Aimé Brichot, dès qu'ils eurent quitté le bureau du commissaire divisionnaire.

— Pourquoi ? Parce que tu vas passer Noël loin de ta petite famille ? Pour une fois, tu n'en mourras pas, ni eux non plus...

— Il s'agit bien de ma petite famille ! rugit Brichot, avec des accents désespérés. Qu'est-ce qu'on trouve, en Australie, à ton avis ?

— Eh bien ! je ne sais pas, moi... fit Corentin, un instant déconcerté par la question. Des kangourous, des surfeurs, des Aborigènes, des buildings, je suppose, des milliers de kilomètres de plages, plus un immense désert au milieu.

— Oui, bien sûr, il y a tout ça, fit son coéquipier d'un air de plus en plus sinistre. Seulement, il y a aussi des requins, des crocodiles, des serpents, des scorpions et... ET D'ÉNORMES ARAIGNÉES MORTELLES !!! Il est hors de question que j'affronte ces répugnantes bestioles désarmé, conclut-il, en se dirigeant résolument vers le grand escalier qui, au bout du couloir, après la double porte vitrée, desservait les étages supérieurs de la PJ.

— Où tu vas ? demanda Boris, légèrement inquiet tout de même de l'état d'angoisse où il voyait son équipier.

— Voire Jeannot-la-Science, répondit Brichot, en gravissant les premières marches. Je suis sûr que, parmi ses « bidules miracles », il doit avoir quelque chose capable d'éloigner de moi tout ce qui est couvert de poils et se déplace sur huit pattes !

En pénétrant dans l'invraisemblable capharnaüm qui servait de laboratoire et de bureau au personnage que personne, au quai des Orfèvres, n'appelait jamais autrement que Jeannot-la-Science, Boris Corentin se posa les mêmes questions qu'à chaque fois qu'il montait ici, dans les combles du Palais de Justice. À savoir :

1) Quel âge pouvait bien avoir Jeannot-la-Science, qu'il avait l'impression d'avoir toujours connu sec et ridé ?

2) À l'âge des grands labos ultramodernes de la police scientifique, à quoi pouvait-il bien encore être utilisé ?

3) Est-ce que, par hasard, il n'aurait pas été *totalement oublié* par l'administration ?

En tout cas, il était là, légèrement voûté à l'intérieur de son éternelle blouse blanche, ses yeux à peine visibles derrière les verres de ses lunettes à monture métallique, épais comme des culs de bouteille, ses cheveux sans couleur définissable et de plus en plus rares sur son crâne en pain de sucre.

— Tiens ! messieurs Corentin et Brichot ! s'exclama-t-il, de sa petite voix

flûtée. C'est gentil de vous souvenir de mon existence. Et que peut faire ma modeste science pour vous être agréable ?

En quelques phrases, Boris lui apprit quel genre de voyage, ils allaient entreprendre. Et il lui fit part des angoisses arachnophobes de son coéquipier. Jeannot-la-Science se tourna vers Aimé Brichot avec un sourire contrit :

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir grand-chose pour vous, en ce qui concerne les araignées. Mais, vous savez, ce sont des animaux très peureux, en règle générale. Il y a *très peu* d'espèces agressives envers l'homme.

— Ce qui veut dire qu'il y en a quand même *quelques-unes*, fit Aimé Brichot, le front humide d'une petite sueur aigre. C'est gai.

— En ville, aucun problème, assura Jeannot avec un grand sourire qui se voulait rassurant. Par contre, si vous allez dans le bush...

— Le bush ? répéta Aimé Brichot.

— C'est comme ça que les Australiens appellent l'intérieur des terres, c'est-à-dire, en fait, 95 % de leur pays, indiqua le scientifique. Donc, si vous allez dans le bush, évitez de fourrer vos doigts dans les anfractuosités de rocher, ainsi que dans les tas de bois de chauffage...

— Comptez sur moi pour les laisser dans mes poches, soupira Aimé Brichot, écœuré par ses perspectives.

Et, sans même prendre congé, sans attendre sa flèche, il tourna les talons et quitta le laboratoire, sous le regard médusé des deux autres.

Reprenant ses esprits, Jeannot-la-Science ouvrit soudain un tiroir de son bureau et se mit à y fouiller avec une certaine fébrilité. Avec une exclamation de satisfaction, il finit par en sortir un téléphone portable gris foncé, qui semblait légèrement plus gros que les derniers modèles sortis.

— Tenez, prenez ça, dit-il en le tendant à Corentin. Comme vous allez à l'autre bout du monde, il vous sera sans doute utile...

— Mais j'ai déjà un portable, protesta Boris, un peu surpris.

— Bien sûr, comme tout le monde ! approuva Jeannot-la-Science avec un petit sourire. Mais celui-ci est vraiment un modèle intéressant. Je vais vous expliquer ce que vous pouvez faire avec...

Cinq minutes plus tard, Boris Corentin quittait à son tour le laboratoire poussiéreux. En possession de deux téléphones portables, un dans chaque poche de son blouson.

Et en remerciant mentalement Jeannot-la-Science d'avoir des tiroirs si judicieusement encombrés...

Il retrouva Aimé Brichot dans le bureau des Affaires recommandées. Et constata qu'il boudait toujours.

— Bon, Mémé, ça va maintenant, dit-il d'un ton énergique... et légèrement agacé. J'admets que l'on puisse ne pas aimer les grosses araignées, mais bon : je te parie qu'on n'en verra pas une seule de tout notre séjour ! De toute façon, je suis persuadé que notre mission va se résumer à quelques jours de tourisme, dans un pays où ni toi ni moi ne serions sans doute allés sans ça. C'est plutôt une aubaine, non ? Quant à Abderhamane, il est tout simplement parti faire sa vie dans un pays d'avenir. L'esprit pionnier, quoi !

Aimé Brichot releva lentement la tête et fusilla sa flèche d'un regard lourd :

— Et tu y crois, toi, à ce petit conte de fées que tu espères me faire avaler ?

Boris Corentin ne répondit pas. Simplement parce que, au fond de lui-même, il pensait plutôt que, à défaut d'araignées, c'est plutôt dans un fameux nid de guêpes que Brichot et lui s'apprêtaient à plonger.

Et sans combinaison de protection.

Chapitre IV



Une perle.

Une perle oblongue, d'un vert profond cerné d'une mince couronne argentée. Et sertie dans un immense écrin d'une infinie variété de bleus, allant

du turquoise translucide au marine le plus profond. Avec, çà et là, quelques minuscules points multicolores.

Le tout incendié par les feux rasants, orangés et roses, du soleil couchant.

C'est comme ça que, à l'occasion d'un virage sur l'aile du petit Cessna blanc et rouge, venait d'apparaître *Bean Island* aux yeux de Marc-Aziz Abderhamane, assis à l'arrière du petit avion de tourisme qui avait décollé de Sydney, deux heures plus tôt.

Les petits points multicolores, il devina que ce devaient être les yachts des invités qui avaient choisi, plutôt que la voie des airs, de venir à leur grande soirée en bateau, depuis le port de Brisbane. L'île privée des époux Chapman ne se trouvait qu'à une dizaine de *miles* de la principale ville du Queensland, située à environ huit cents kilomètres au nord de Sydney. C'est-à-dire tout à côté, si on se référait à l'immense échelle des distances australiennes.

Le pilote, un homme d'une trentaine d'années au crâne rasé et taillé en colosse, mit le Cessna dans l'axe de la longue plage rectiligne qui bordait l'île à l'est et amorça sa descente. À mesure qu'il perdait de l'altitude, Marc-Aziz se mit à distinguer de plus en plus de choses. D'abord, les mâts des yachts au mouillage, dans la petite crique naturelle située sur le bord ouest de l'île, laquelle avait, *grosso modo*, la forme d'un haricot, d'où son nom[6].

D'après les estimations d'Abderhamane, elle devait faire une bonne vingtaine de kilomètres de long, pour une largeur d'environ quatre ou cinq, à l'endroit où elle était le moins étirée. La mince bande argentée qui la cerclait, c'était le sable de la plage, d'une inégale largeur selon l'endroit. À la pointe sud, là où la langue de sable était la plus importante, il repéra une construction assez imposante, un genre de château, inattendu sous ces latitudes, qui marquait la limite entre la plage et la forêt.

Car *Bean Island* était presque entièrement recouverte de végétation. Principalement des grands eucalyptus – appelés aussi gommiers : gommiers rouges de rivière, dominant les autres de leurs quarante mètres de hauteur, mais aussi quelques bosquets de gommiers spectres, facilement reconnaissables à leurs feuilles d'un vert éclatant et surtout à leur écorce d'un blanc immaculé. Mais, de loin en loin, apparaissaient aussi quelques plumets de *Cabbage palms*, le palmier le plus répandu sur tout le continent australien, les silhouettes plus fines des acacias, ainsi que les hautes et larges couronnes vert sombre des chênes du désert.

Cette grande forêt était trouée par une quinzaine de lacs de toutes les formes et de tailles variées.

Lorsque le Cessna eut encore descendu d'une centaine de pieds, Marc-Aziz repéra un certain nombre de cicatrices blanches et sinueuses, qui striaient l'île dans tous les sens : les différentes pistes, se dit-il, qui permettaient de relier le « château » principal aux constructions annexes.

Car, çà et là, à demi enfouies dans la végétation luxuriante, il avait déjà

aperçu plusieurs constructions annexes, petites taches blanc et rouge, comme enkystées dans le tapis vert sombre qui recouvrait la quasi-totalité de l'île.

Soudain, alors que le petit avion n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres au-dessus du sol, une multitude de points lumineux apparurent en même temps, sur toute la surface de l'île, mais principalement aux abords des plages et des constructions humaines, ainsi que le long des pistes. Comme si une main gigantesque et invisible venait de parer le domaine des Chapman d'une immense guirlande, en prévision de la fête de Noël qui aurait lieu une semaine plus tard.

Quelqu'un, quelque part, venait de mettre en marche le réseau d'éclairage « public » que Hugh Chapman avait fait installer à grands frais sur son île privée.

Il y eut une légère secousse, lorsque les roues du Cessna touchèrent le sable dur et presque blanc de la plage. Laquelle était tellement plane et tassée qu'elle formait une piste d'atterrissage naturelle presque aussi performante que n'importe quel « tarmac » d'aéroport.

Le petit avion roula sur deux ou trois centaines de mètres, perdant rapidement de la vitesse. Il finit par s'immobiliser en douceur, face à un hangar d'une blancheur éclatante, à demi dissimulé derrière un rideau d'eucalyptus. Sur la gauche, un bosquet de *Waratah*, petit arbre typique de l'Australie, offrait une profusion de grosses fleurs rouges sphériques, que les rayons obliques du soleil faisaient paraître encore plus éclatantes.

Sur la droite du hangar, partie dépourvue de végétation, quatre ou cinq autres petits avions de tourisme étaient à l'arrêt, moteurs coupés.

En sautant soudainement au bas du Cessna, Marc-Aziz fut frappé par deux choses. D'abord par la (très relative) fraîcheur qui régnait sur l'île, comparée à la fournaise du plein été de Sydney. Et ensuite par l'odeur forte, prenante, piquante, presque « médicinale », répandue dans l'atmosphère par tous les eucalyptus massés sur l'île.

Puis, à une trentaine de mètres devant lui, devant les grandes portes à demi ouvertes du hangar blanc, il repéra deux silhouettes humaines, dont l'une agitant la main droite en signe de bienvenue.

Un petit sourire froid illumina brièvement son visage acéré et fit pétiller ses yeux émeraude d'un éclair d'ironie.

C'était Eleonor et Hugh Chapman. Les maîtres des lieux n'avaient pas hésité à abandonner leurs autres invités pour venir l'accueillir. Lui, le « gigolo », *l'escort boy*.

Lui, le prostitué, l'« ange français »...

Les deux époux formaient un contraste assez saisissant. Dans sa robe longue toute blanche, croisée entre ses seins volumineux et simplement retenue par un clip d'or blanc orné d'un petit saphir, ses longs cheveux blonds artistiquement massés en un chignon à la fois vague et savant, son maquillage

lumineux et discret en même temps, Eleonor n'aurait pas déparé une soirée de « première » à l'opéra de Vienne, à la Scala de Milan, ou au « Met » de New York.

Autant de lieux dont Hugh Chapman se serait fait impitoyablement refouler, s'il avait eu l'idée de s'y présenter dans la tenue qu'il arborait en ce moment.

Un pantalon de toile kaki, grossièrement taillé ; une chemisette de style vaguement « hawaïen », dont les couleurs vives juraient horriblement ; d'épaisses chaussures montantes, de type « rangers » ; et un chapeau blanc à larges bords recourbés vers le haut.

Mais le clou, c'étaient encore les « accessoires ». À savoir l'énorme revolver noir qui pendait à sa ceinture, ainsi que le gros couteau de chasseur, à lame large et crantée d'un côté, fixé à sa cuisse gauche, par une sorte de petit harnais de cuir fauve.

« Le pionnier dans toute sa caricature, songea Marc-Aziz, en marchant vers le couple, sur le sable qui crissait sous les semelles de ses mocassins plein cuir. Un magnifique spécimen de *ocker*, comme ils disent ici... »

C'est une des premières choses que lui avaient apprises les autres pensionnaires du *Madame est servi*, lorsqu'il avait débarqué, dix jours plus tôt. À force d'entendre le terme, il avait vite compris qu'un *ocker* était la version locale du « beauf » français. L'Australien moyen, conformiste, un peu « bas de plafond », méprisant à l'égard des intellectuels comme des femmes, et aussi, bien sûr, des homosexuels.

Marc-Aziz, lui, avait choisi de s'habiller tout en blanc, parce qu'il savait que ça mettait en valeur le hâle cuivré et naturel de sa peau. Il portait un pantalon d'alpaga, ajusté sans être trop moulant, et un polo « Lacoste », dont, par coquetterie personnelle, il avait fait découdre le petit crocodile. Sans oublier une paire de « Repetto » immaculées, qu'il avait chaussée pieds nus, « à la Gainsbourg ».

Lorsque Marc-Aziz ne fut plus qu'à trois ou quatre mètres du couple, Hugh Chapman bondit en avant, comme s'il ne pouvait plus y tenir, se précipita sur lui, lui étreignit les épaules entre les deux énormes battoirs qui lui servaient de mains, et l'enveloppa d'un regard qui crépitait d'une sorte de bonheur presque surhumain.

— Tu es venu ! souffla-t-il de sa voie naturellement éraillée, qui, pour la circonstance, se nuança d'une sorte de tendresse voilée. Jusqu'au dernier moment, nous avons eu peur que le Cessna revienne vide.

Une ombre passa sur le visage blanc de Chapman, son sourire disparut et il crut bon de rectifier, très vite :

— Enfin... c'est surtout Eleonor qui... Bref, tu vois ce que je veux dire : entre hommes, on se comprend !

Il avait repris sa voix gouailleuse, sa voix « publique » : toujours un peu

trop sonore, comme s'il se trouvait en permanence sur la scène d'un théâtre et qu'il mettait un point d'honneur à être entendu par les rangées du fond de la salle.

Mais, en même temps, son bras nu avait entouré les épaules de Marc-Aziz et, sous prétexte d'amitié « virile », le serrait juste un peu trop fort contre lui, pour l'entraîner vers Eleonor, qui n'avait pas bougé, et souriait dans leur direction, de ses lèvres pleines et rouges comme une grenade mûre.

Quand Marc-Aziz fut juste devant elle, elle lui tendit ses lèvres sans façon, et attirant d'autorité son corps voluptueux contre le sien, il l'embrassa avec suffisamment d'emportement pour qu'elle puisse croire à une vraie passion de sa part.

Une passion que Marc-Aziz leur avait facturée à huit mille dollars la soirée, transport et hébergement non compris.

— Eh bien ! faut pas vous gêner, tous les deux ! s'exclama Hugh Chapman, avec un entrain un peu « surjoué ». Je vous rappelle que c'est quand même moi, le mari !

Eleonor et Marc-Aziz se séparèrent, et un petit sourire froid distendit fugitivement les lèvres rouges du jeune Français. Il espérait abuser qui, le *cow-boy*, avec sa petite jalousie feinte ? Alors que, depuis près de dix jours, précisément depuis que lui-même avait été « mis aux enchères » par John Currow, au *Madame est servi*, les époux Chapman étaient revenus tous les soirs.

Et que, tous les soirs, depuis le cabinet noir, le milliardaire avait pu s'exciter en regardant sa chère et tendre épouse s'envoyer en l'air sur le drap de satin noir de la chambre *Midnight* ?

Le dernier soir, sur la prière d'Eleonor, et moyennant une « rallonge » financière, Marc-Aziz avait consenti à ce que Hugh assiste à leurs ébats à l'intérieur même de la chambre. Et, à un moment, alors qu'il besognait la jeune Australienne à grands coups de reins puissants, il avait senti la grosse main de son mari s'égarer entre ses propres cuisses et sur ses fesses musclées, sous prétexte de caresser le ventre frémissant d'Eleonor. Il avait fait celui qui ne s'apercevait de rien. Même quand les gros doigts de Hugh avaient, comme par inadvertance effleuré à plusieurs reprises sa virilité tendue à l'extrême et luisante du plaisir de sa partenaire...

C'est ce même soir que les deux époux avaient proposé à Marc-Aziz de participer à la soirée qu'ils donnaient, chez eux, sur leur île privée, quarante-huit heures plus tard. Une soirée « entre amis très intimes » avait précisé Eleonor de son affolante voix de gorge, et que, en bon français, Marc-Aziz avait aussitôt rebaptisée « partouze mondaine ».

Son premier réflexe avait été de refuser. Parce que le spectacle des riches en train de s'encanailler l'avait toujours vaguement écœuré. Et surtout parce qu'il n'était pas venu en Australie pour rigoler.

Mais pour accomplir une mission ultra-secrète de la plus haute importance. Et dont la réussite – s’il avait le bonheur de réussir – allait faciliter la mise à feu et à sang de toute l’Asie du sud-est. Et assurer le triomphe de l’Islam le plus radical, celui que Marc-Aziz appelait de ses vœux pour régénérer ce monde pourri jusqu’à l’os.

Seulement, alors qu’il s’apprêtait à dire non aux Chapman, il s’était dit qu’il fallait tenir compte de sa « couverture » de pensionnaire d’un bordel féminin. Il devait à toute force rester crédible, en toute circonstance.

Or, quel prostitué mâle aurait refusé de participer à une orgie sexuelle avec des milliardaires, dans un environnement de rêve, pour, à la fin, empocher huit mille dollars australiens, soit près de cinq mille euros ? Réponse : aucun.

Donc, Marc-Aziz avait dit oui.

— Allez, amenez-vous, tous les deux ! claironna de nouveau Hugh Chapman, en se glissant entre Eleonor et Marc-Aziz et en les saisissant chacun aux épaules. Sinon, nos amis risquent de s’éclater sans nous !

Ils se dirigèrent vers une sorte de Méhari blanche, entièrement découverte, que Marc-Aziz n’avait pas encore repérée, en retrait du bosquet de Waratahs en fleurs. Lorsqu’il fut à côté, il comprit qu’il s’agissait d’une voiture électrique, qui devait en effet être idéale pour circuler sur l’île, parce que silencieuse et non polluante.

D’un geste nonchalant de son bras savamment dénudé, Eleonor lui fit signe de s’installer à la place passager, tandis qu’elle montait à l’arrière, juste derrière lui.

Au moment où Hugh Chapman démarrait, Marc-Aziz vit un groupe de cinq ou six hommes, tous jeunes et très minces, vêtus de shorts et de tee-shirts sales et informes, qui sortait du hangar pour aider à y rentrer le Cessna. Il fronça les sourcils, et un bref éclair d’intérêt incendia son regard émeraude.

À en juger par leur morphologie et leurs traits, tous ces hommes étaient des Indonésiens.

Ce qui, pour Abderhamane, constituait une information des plus précieuses.

Tandis que la voiture démarrait en silence, il se dit que, finalement, c’était peut-être la toute-puissance d’Allah qui l’avait conduit à accepter l’invitation des Chapman...

Ils mirent une dizaine de minutes pour traverser la portion d’île séparant la plage d’envol du groupe d’habitations principal, à la pointe sud. Dans les branches des chênes et des eucalyptus, c’était un perpétuel concert de chants d’oiseaux, de piaulements de perruches, de cris aigus des singes, auxquels se

superposait l'étrange ricanement des kookaburras rieurs, invisibles dans les branches entrelacées.

Quelques minutes après le départ, ils longèrent un petit lac parfaitement rond, aux eaux opalines, avant que la piste cailloutée ne s'enfonce de nouveau entre les eucalyptus géants et les palmiers.

Enfin, la voiture déboucha à l'air libre, sur une immense plage en forme de croissant. Au fond, se trouvait la demeure des époux Chapman, adossée à une petite colline couverte presque jusqu'en haut de jardins en espaliers.

Marc-Aziz, qui mettait d'ordinaire un point d'honneur à ne s'étonner de rien, à rester froid et lucide devant toute chose et tout événement, ne put s'empêcher d'ouvrir de grands yeux stupéfaits en découvrant, à une cinquantaine de mètres devant lui, l'espèce d'étrange château qu'il avait déjà vaguement entraperçu depuis le Cessna.

Brusquement, comme par un coup de baguette magique spatio-temporelle, il eut l'impression d'être transporté de la côte orientale de l'Australie au fin fond du Limousin ou de la Corrèze, et du XXI^e au XVII^e siècle.

— Ça a de la gueule, non ? demanda Hugh Chapman, avec un petit sourire fat, en désignant la bâtisse d'un mouvement du menton. J'avais vu ce foutu château dans un film français, dont je ne me rappelle plus le titre, il y a au moins vingt-cinq ans de ça. Quand j'ai eu les moyens de me le payer, j'ai fait venir ce qu'il y avait de meilleur, comme architectes européens. Je leur ai d'abord fait visionner le film, puis j'ai dit à ces *blokes* : « maintenant, faites-moi exactement le même, et que ça saute ! ». Et ils l'ont fait, comme tu vois ! Qu'est-ce que tu en dis ? Je suis sûr que tu n'aurais jamais imaginé qu'on puisse faire autant de fric avec ces foutus *roos* !^[7]

Marc-Aziz Abderhamane ne répondit rien, se contentant de sourire d'un air entendu. Il avait déjà pris ses petits renseignements sur les époux Chapman. Il savait qu'Eleonor descendait d'une famille de colons italiens, tandis que son mari, Anglais d'origine, avait bâti une colossale fortune sur une seule idée, simple mais ingénieuse. Puisque le kangourou pullulait et que sa viande était hautement comestible, il suffisait de l'élever dans des fermes immenses et de persuader les Européens et les Américains que manger du kangourou représentait le « fin du fin », en matière de gastronomie.

Ça avait marché au-delà de ses espérances les plus folles. À présent, Hugh Chapman possédait des fermes dans tout le pays, mais aussi en Californie, en Espagne et dans le sud de l'Italie. Il était devenu le « numéro un » du kangourou prêt à consommer.

Et, lorsque, trois ans plus tôt, les portes des marchés chinois et indonésien avaient commencé à s'ouvrir, son chiffre d'affaires s'était mis à suivre une courbe exponentielle vertigineuse. Depuis quelque temps, même les Australiens se mettaient à manger du kangourou, ce que Chapman n'aurait jamais cru possible.

Marc-Aziz Abderhamane renonça à essayer d'évaluer la fortune de son hôte, et s'intéressa de nouveau au paysage qui s'étendait devant lui, principalement à la grande bâtisse qui en occupait le centre.

Au premier coup d'œil, et de loin, le château présentait une énorme masse rouge rayée de filets noirs produits par les joints, et bordée de lignes grises. Car les fenêtres, les portes, les entablements, les angles et les cordons de pierre à chaque étage étaient de granit taillé en pointe de diamant.

Entre la bâtisse elle-même et la plage, la cour formait un ovale incliné comme celle du château de Versailles. Elle était entourée de murs en briques divisés par tableaux, eux aussi entourés de granit. Au pied de ces murs s'étaient des massifs de végétaux et d'arbustes, tous de verts différents. La grande grille d'honneur, à laquelle aboutissait la piste sur laquelle la voiture des Chapman se trouvait, était flanquée de deux pavillons dans le goût du XVI^e siècle.

Les yeux de Marc-Aziz revinrent à la maison principale. La façade sur cour était composée de trois pavillons, l'un au milieu et séparé des deux autres par deux corps de logis. Les pavillons n'avaient qu'une fenêtre sur la façade, et chaque corps de logis trois.

Le pavillon du milieu, disposé en campanile, était remarquable par l'élégance de quelques sculptures.

Les pavillons de chaque extrémité étaient couronnés par des toits très élevés, ornés de balustrades en granit. Et, dans chaque plan pyramidal du toit, coupé par une plate-forme bordée de plomb et d'une galerie en fonte, s'élevait une fenêtre sculptée.

Pour ce qui est des corps de logis, ils n'avaient, au-dessus du rez-de-chaussée, qu'un seul étage terminé par des toits percés de mansardes en « chien assis ». Les deux pavillons de chaque bout avaient un étage de plus et étaient coiffés d'un dôme écrasé, qui rappela à Marc-Aziz le pavillon dit « de l'Horloge », au Louvre.

Toutes les toitures étaient en tuiles rondes, ce qui donnait à la bâtisse, un peu austère de prime abord, un petit côté méridional fort bien venu.

Toute la cour était bordée de ces petits lampadaires ronds, arrivant à environ un mètre du sol, que Marc-Aziz avait vu s'allumer tous ensemble, alors que le Cessna s'apprêtait à atterrir.

Sur la droite du château, dans ce qui devait être les « communs », il vit, rangée, une douzaine de voitures électriques semblables à celle dans laquelle il se trouvait.

Hugh Chapman contourna la bâtisse par la gauche, faisant découvrir à ses passagers la façade arrière, donnant sur des jardins à la française impeccablement entretenus et, au-delà, sur ceux en espaliers qui gravissaient la pente douce de la colline.

Avec une souplesse étonnante pour sa corpulence, Hugh Chapman sauta

hors de la voiture dépourvue de portière, contourna le véhicule pour aider Marc-Aziz à en descendre, comme il l'aurait fait avec une jeune femme à qui il désirait être agréable.

— Viens ! dit-il, en l'entraînant vers le grand porche en ogive, sans se soucier de ce que faisait Eleonor, derrière eux. Je suis certain que nos amis ont commencé à s'amuser sans nous, cochons comme ils sont !

De l'autre côté du porche de pierre rouge bordée de granit gris foncé, se trouvait une sorte d'atrium à la romaine, ou de cloître médiéval, grand espace carré, bordé sur trois côtés par une galerie couverte, supportée par de fines colonnades de pierre sculptées en torsades. Sous la galerie, à un angle, se trouvait installée une petite formation de jazz, composée uniquement de musiciens blancs et comprenant un piano, une guitare, une basse, une batterie et un saxophone ténor. Lequel, pour l'instant, était occupé à dérouler la suave mélodie du *Chelsea Bridge* de Duke Ellington.

À droite et à gauche de l'orchestre se trouvaient deux buffets richement garnis en nourritures et en alcools. L'un offrait des mets européens, l'autre de la cuisine asiatique.

Au centre de ce cloître profane, s'étalait un grand jardin à la française, agrémenté de plusieurs statues « à l'antique » et d'une fontaine glougloutante. On y avait installé des fauteuils d'osier et quelques transats de toile, pour le repos des invités.

De son œil d'aigle, dont le vert venait de se strier de paillettes d'or, Marc-Aziz avait tout de suite repéré les six ou huit Indonésiens des deux sexes qui circulaient entre le jardin, la galerie et l'intérieur de la maison, les bras chargés de plateaux regorgeant de verres, de bouteilles, de seaux à glaçons. Mais aussi de petites coupelles d'argent qui contenaient de la poudre blanche dans laquelle était fichée une sorte de paille en argent ciselé...

Tous ces domestiques, jeunes et très beaux, étaient torse nu, et les filles arboraient sans la moindre gêne apparente leurs petits seins à peine renflés, mais qui s'enorgueillissaient de larges aréoles brunes. Leurs yeux crépitaient d'une sorte d'excitation étrange, et Marc-Aziz se dit qu'on leur avait peut-être bien fait inhaler quelques lignes de cette cocaïne qu'elles étaient à présent chargées de proposer aux invités. Marc-Aziz contint à grand-peine la grimace de dégoût qui lui montait aux lèvres.

La décadence occidentale... La pourriture des hommes éloignés d'Allah...

Garçons et filles portaient, noué sur les hanches, une sorte de cache-sexe en tissu rouge qui laissait leurs fesses à nu et, devant, se soulevait dès qu'ils marchaient, dévoilant les attributs des garçons et le sombre triangle niché entre les cuisses des filles.

Parfois, lorsque l'un ou l'une passait près d'un groupe d'invités, une main se faufilait sous son pagne pour une rapide caresse érotique, à laquelle aucun

d'eux ne tentait jamais de se soustraire. Marc-Aziz se dit que ces jeunes domestiques indonésiens devaient avoir, au moins pour la soirée, le même statut que lui : celui d'objets sexuels consommables à merci...

Les invités étaient une vingtaine. Autant d'hommes que de femmes, à première vue. Tous entre trente-cinq et cinquante ans, les femmes plutôt plus jeunes que les hommes. Très élégamment vêtus, ils avaient pourtant cette espèce de débraillé savamment provocant qui annonce une soirée placée davantage sous le signe du sexe que sous celui des simples relations mondaines. Les femmes riaient un peu trop fort, lorsqu'une main ou une bouche masculine frôlait leur peau nue ; les hommes avaient le visage un peu trop rouge.

À demi dissimulé derrière le socle d'une statue, Marc-Aziz repéra un couple qui semblait avoir pris une certaine avance sur les autres. Ils dansaient étroitement enlacés, sur la lente mélodie de *The man I love*, que venait d'attaquer le petit orchestre, sous la galerie. Mais, tout en chaloupant sur place, la femme brune, à la peau très blanche, dont les gros seins sortaient presque complètement de sa robe noire, avait extrait la virilité de son partenaire à l'air libre et la caressait selon un mouvement de son poignet exactement en rythme avec la musique de George Gershwin.

Soudain, sans qu'il l'ait vue arriver, Eleonor Chapman se matérialisa devant Marc-Aziz. Elle tenait par la main une petite Indonésienne très jolie, entièrement habillée. Elle portait une sorte de pagne rose et or noué sur sa hanche droite, qui moulait une croupe menue et parfaitement ronde ; au-dessus, elle portait un bustier en mousseline de soie blanche, qui laissait voir, par transparence, ses petits seins en pomme, aux mamelons étonnamment développés. Ses longs cheveux noirs et brillants tombaient en cascade sur ses épaules nues, couleur de miel d'acacias.

— Mon cher Aziz, je te présente Sunya, Sunya Kotabumi, murmura Eleonor, le rouge aux pommettes. Elle est notre intendante pour tout le domaine...

— Et elle a encore bien d'autres talents dont tu auras sûrement l'occasion de profiter au cours de la nuit qui commence ! ajouta Hugh Chapman, avec un gros rire qui fit tressauter sa bedaine naissante.

Marc-Aziz enveloppa la jeune femme de son regard fixe, presque hypnotique. Sunya devint immédiatement écarlate et sa poitrine se mit à se soulever sur un rythme plus rapide.

— Bienvenue à l'hôte de mon maître... murmura-t-elle d'une voix un peu chantante de petite fille, en baissant les yeux.

— *Selamat malam, nona*, répondit Marc-Aziz, en effleurant sa minuscule main, ce qui fit frissonner Sunya.

La jeune femme releva ses grands yeux noirs vers le visage souriant de Marc-Aziz et le dévisagea d'un air stupéfait.

— *Tuan Berbahasa indonesia* ? demanda-t-elle, sans avoir l'air d'y croire.

— Mais qu'est-ce que vous baragouinez, tous les deux ? fit Chapman, en fronçant ses sourcils roux et broussailleux.

— Je lui ai dit « bonsoir mademoiselle », en *bahasa*, la langue parlée des Indonésiens, répondit Marc-Aziz, en maintenant Sunya sous le feu de son regard magnétique. Et elle s'est étonnée que je parle sa langue...

— Mais c'est vrai ça : comment se fait-il que tu la parles ? Décidément, tu as tous les talents ! roucoula Eleonor, en se frottant langoureusement contre lui.

Marc-Aziz Abderhamane allait fournir l'explication demandée, lorsqu'une tornade blonde fondit littéralement sur lui, bouscula presque Eleonor pour se pendre à son cou et écraser ses lèvres pulpeuses sur les siennes.

— Ainsi, la voilà donc, cette perle rare ! Cet étalon béni des dieux ! s'exclama la nouvelle arrivée. Depuis le temps que j'en entends parler, je n'en pouvais plus d'attendre, moi !

— Aziz, je te présente Lucy Wodehouse, dit Eleonor, avec un peu de contrariété dans la voix.

Lucy était une femme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, un peu boulotte, mais parfaitement proportionnée. Sa bouche un peu trop rouge et ses yeux dégoulinant de désir lui donnaient un air vulgaire ; en tout cas, sexuellement explicite. Marc-Aziz se dit qu'il ne passerait certainement pas la soirée sans honorer au moins une fois Lucy Wodehouse. Perspective qui ne lui faisait ni chaud ni froid : il était payé pour dispenser ses talents érotiques, il le ferait sans état d'âme. En vrai professionnel.

Autour d'eux, dans le jardin intérieur, l'ambiance était de plus en plus chaude. Sur la dizaine de femmes présentes, deux dansaient entièrement nues, les mains de leur cavalier crispées sur leur croupe, ou même enfouies dans le profond sillon le partageant en deux rotondité bronzées.

Adossé à la fontaine centrale, un homme aux cheveux tout blancs, vêtu d'un impeccable habit de soirée, avait sorti son sexe court mais épais de son pantalon ; sexe érigé sur lequel s'activait la bouche de l'une des jeunes Indonésiennes « de service ».

Un peu plus loin, à la limite des petites colonnades, un homme très maigre et complètement chauve pétrissait avec fièvre les énormes seins d'une rousse qui, la tête renversée en arrière, riait aux éclats et balbutiait des mots inintelligibles.

Et, à moins de deux mètres d'eux, un mâle solitaire, incroyablement petit, que ses yeux globuleux et ses bajoues faisaient ressembler à une grosse grenouille, les regardait faire en caressant négligemment le membre noueux qu'il avait extrait de son pantalon de lin grège.

Il faisait de plus en plus sombre ; la lune presque pleine éclairait le jardin

de ses rayons d'or pâle ; l'air tiède embaumait l'eucalyptus et le mimosa ; et l'orchestre jouait *I can't give You anything but love...*

En frottant son bassin contre le pantalon de Marc-Aziz, comme une jeune chienne en chaleur, Lucy Wodehouse tourna son visage rond et empourpré vers Eleonor :

— Tu me le prêtes, *Darling* ? J'ai une furieuse envie de l'essayer tout de suite ! S'il est aussi bien monté et aussi doué que tu me l'as dit au téléphone hier, je sens que je vais regretter d'avoir un peu délaissé la *Madame est servi*, ces temps derniers...

Eleonor fit un signe de tête d'acquiescement et ouvrait déjà la bouche pour dire « oui », mais son mari fut plus rapide qu'elle.

— Vous vous ferez sauter plus tard, très chère ! dit-il d'une voix gouailleuse, mais catégorique, en interposant sa silhouette massive entre Lucy Wodehouse et Marc-Aziz Abderhamane. Pour l'instant, je tiens à lui faire visiter mon domaine. En attendant que je vous le ramène, faites-vous la main avec l'un de nos amis, ou profitez de la disponibilité de mes petits *boys* indonésiens. À moins que vous ne préfériez une fille, ce qui, venant d'une « saute-au-paf » comme vous, m'étonnerait beaucoup !

D'autorité, Hugh Chapman prit le bras de Marc-Aziz, lui fit faire demi-tour et l'entraîna vers le porche, escorté par le rire haut perché de Lucy, qui ne semblait pas du tout se formaliser d'avoir été traitée de « saute-au-paf » par le maître de maison.

— Viens, souffla Chapman à l'oreille de Marc-Aziz, j'ai envie de te monter mes trésors !

Phrase ambiguë, que le Français accueillit avec un sourire de froide ironie, mais en détournant légèrement la tête pour que le maître des lieux ne le voie pas.

À présent, la nuit était complètement tombée. Les pépiements joyeux des oiseaux diurnes avaient cédé la place au cri, plus sourd, plus inquiétant, plus diffus, des volatiles de l'ombre. Par moment, on entendait le hurlement bref et aigu d'un singe, sans doute, dérangé dans son sommeil par un congénère, ou en proie à une quelconque terreur nocturne. Il faisait doux et une très légère brise sucrée faisait encore frissonner les petites feuilles grises des eucalyptus.

Sans un mot, le second un peu en retrait du premier, Hugh et Marc-Aziz gravissaient les différents jardins en espaliers dont, à présent, il devenait presque impossible de distinguer quoi que ce soit. Sauf les grandes branches de certains arbres, qui s'agitaient mollement dans la brise, comme d'immenses bras décharnés et suppliants. On entendait distinctement les respirations des deux hommes ; celle, calme et ample du jeune Français, et celle, plus rapide, presque oppressée, du propriétaire de l'île.

À un moment, Hugh Chapman s'arrêta et fit signe à Marc-Aziz Abderhamane de le rejoindre. Sans rien dire, il lui montra un grand rectangle

sombre, juste devant eux. Marc-Aziz distingua une sorte de bassin, d'environ dix mètres sur cinq, dont les parois en béton présentaient une forte déclivité. Dans un premier temps, il crut qu'il s'agissait d'une piscine, et s'étonna de n'y voir ni échelle, ni plongeoir.

Mais, soudain, un fort remous se produisit dans l'eau noire. Une sorte de tronc d'arbre jaillit hors de l'eau, oscilla mollement dans l'air tiède, avant de retomber et de disparaître à nouveau sur la surface. Marc-Aziz comprit de quoi il s'agissait, au moment où Chapman lui donnait l'explication, d'une voix étouffée, un peu rauque :

— Mon bassin à crocodiles. Ils sont quatre, là-dedans. Que des mâles. Je les nourris d'agneaux vivants. Ce sont des bêtes très attachantes...

De la cour intérieure du château, en contrebas, leur parvenaient les accords étouffés, amoindris par la distance, de *Sophisticated Lady*, jouée par le petit orchestre de jazz.

Sans ajouter un mot, Chapman contourna le bassin, gravit un petit escalier de pierre aux marches inégales, qui permettait d'accéder au jardin supérieur. À sa suite, Marc-Aziz découvrit une sorte de bosquet assez touffu, qui formait une rotonde évidée en son centre, où se dressait un mini-kiosque à musique, totalement invisible de l'extérieur. Il se retrouva face à Hugh Chapman, qui respirait de plus en plus bruyamment, et dont les yeux étincelaient dans l'obscurité, comme ceux d'un fauve aux aguets de sa proie.

— J'aime beaucoup cet endroit, souffla-t-il, d'une voix qui tremblait légèrement. On a vraiment l'impression d'y être seuls au monde, non ?

Protégé par l'ombre épaisse, Marc-Aziz s'autorisa un sourire narquois, que son « guide » ne put pas distinguer. Il savait très bien, depuis un moment, dans quel but précis Hugh Chapman s'était isolé avec lui. Peut-être même qu'il l'avait deviné avant même que Chapman n'en forme réellement le projet.

Parce que Marc-Aziz Abderhamane savait lire, dans les yeux des autres, hommes comme femmes, le désir que sa personne leur inspirait.

Il n'avait rien contre.

Professionnel du sexe, il était parfaitement capable de faire l'amour avec un homme de façon très convaincante, même si ses goûts personnels le poussaient nettement vers les femmes. Il suffisait qu'il y ait un intérêt particulier.

Et là, Marc-Aziz Abderhamane commençait à voir quel immense intérêt il pouvait y avoir, pour sa mission secrète, à séduire Hugh Chapman, et à l'aider à « sauter le pas ».

— C'est vrai qu'on est bien, murmura-t-il de sa voix la plus caressante. C'est un petit paradis en miniature... Ça donne envie de s'abandonner...

En même temps, il effleura le bras nu et poilu de Chapman, du revers de sa main fine. L'Australien eut un violent tressaillement de tout le corps, en

même temps qu'il poussait un gémissement sourd. Puis, comme si elles venaient de s'affranchir de la volonté de leur propriétaire, ses deux grosses mains aux phalanges poilues vinrent se poser sur les hanches étroites de Marc-Aziz.

Au même instant, les deux hommes perçurent, à leur droite, un froissement végétal, suivi d'une exclamation joyeuse, sortie d'une gorge féminine :

— Ah ! vous êtes là ! Je croyais bien vous avoir perdus, dans cette obscurité...

Hugh Chapman lâcha Marc-Aziz et fit un bond en arrière. Ses traits épais se tordirent sous l'effet de l'exaspération, lorsque, dans la clarté blême de la lune, il reconnut le visage rond et rieur de Lucy Wodehouse, encadré par ses cheveux bruns bouclés, rehaussés d'une mèche bleuâtre sur le devant.

La jeune femme s'avança, en faisant onduler ses hanches en amphore, que sa longue robe bleu électrique, fermée sur l'épaule droite par un clip d'argent vieilli, moulait comme une seconde peau. À chaque pas, ses seins volumineux et haut placés paraissaient prêts à jaillir par l'échancrure du décolleté.

— En vous voyant vous sauver comme des voleurs, je me suis dit que vous risquiez d'avoir envie de la compagnie d'une petite femme agréable et bien disposée à l'égard de grands garçons comme vous... dit-elle, de cette voix de gorge qui suffisait d'ordinaire à lui rallier un bon paquet de suffrages masculins, depuis qu'elle était en âge de les solliciter.

Sans plus s'occuper de Chapman, dont les poings n'arrêtaient pas de se serrer et de se desserrer convulsivement, elle marcha droit sur Marc-Aziz. Sans s'embarrasser du moindre préambule « mondain », elle noua ses bras nus et frais autour de son cou, plaqua son corps élastique contre le sien, et écrasa ses lèvres sur sa bouche close. Marc-Aziz nota que son rouge à lèvres avait un vague goût de fraise, ce qui lui déplut. Mais, parce qu'il était payé pour être docile et performant, il répondit au baiser vorace de Lucy, et plaqua ses mains dans le creux de ses reins, avant d'y emprisonner les globes soyeux de sa croupe un tout petit peu trop grasse.

Aussitôt, il sentit les doigts fureteurs de la jeune femme s'attaquer au bouton et à la fermeture à glissière de son pantalon blanc.

Puis plonger entre sa peau lisse et le tissu très fin de son slip tendu à l'extrême.

— Oh ! *My God* ! s'exclama l'Australienne, en mettant fin à son baiser goulu, presque sauvage. Je rêve : elle est énorme ! Je sens que je vais être très heureuse, ce soir...

Elle tourna la tête vers Hugh Chapman, avec un sourire dégoulinant de promesses salaces :

— Tu ne vas quand même pas rester tout seul dans ton coin, Hugh ? Allez, joins-toi à nous : je suis parfaitement capable de m'occuper de deux

hommes en même temps, tu le sais mieux que quiconque, espèce de vieux singe priapique !

Tout en débitant sa phrase sur un débit saccadé, elle avait totalement ouvert le pantalon de Marc-Aziz. Lequel venait juste de défaire le clip d'argent qui retenait à lui seul tout le fragile édifice de la robe en mousseline de soie bleue.

Si bien que, en moins d'une seconde, Lucy Wodehouse se retrouva entièrement nue, sa robe croulant à ses pieds, son corps potelé éclairé par les reflets blafards de la lune, qui s'accrochaient dans les boucles dorées de sa toison intime. Les pointes brunes de ses seins étaient totalement érigées.

Elle se laissa tomber à genoux, tandis que, juste au-dessus de leurs têtes, un oiseau poussait un cri bref, dans la masse feuillue d'un eucalyptus. Sa main gauche s'enroula autour de la formidable matraque de chair qui oscillait lourdement devant ses yeux, pour la diriger vers sa bouche entrouverte.

Elle en engloutit une bonne moitié, avec la voracité d'un poupon affamé. En même temps, Lucy cambra les reins, pour faire ressortir le sillon profond de sa croupe imposante.

En titubant, le front ruisselant d'une sueur qui l'aveuglait à moitié, en coulant devant ses yeux papillotants, Hugh Chapman s'avança vers le couple. Ses gros doigts déboutonnèrent son pantalon avec fébrilité, et il en fit jaillir son membre épais, en pleine érection.

Au fond de son cerveau embrumé, une voix lui dit qu'il fallait absolument qu'il s'occupe de cette croupe féminine qui se dandinait à ses pieds. Parce que c'est ce que Lucy attendait de lui : qu'il vienne se mettre en position derrière elle, et qu'il la pénètre de toute sa longueur, d'un coup, sans façon. En homme, quoi.

Et c'est évidemment ce qu'il aurait fait, *une autre fois*.

Seulement, là, il se sentait comme paralysé. Fasciné qu'il était par la virilité arrogante de Marc-Aziz plongeant entre les lèvres avides de Lucy, il n'était plus capable de s'intéresser à autre chose. Et il y avait encore un truc, dont il se rendait compte de plus en plus nettement, et qui achevait de lui faire perdre ses moyens.

Il était jaloux de Lucy Wodehouse !

Soudain, la jeune femme se releva, le visage écarlate, et le souffle court.

Ça suffit comme ça, les « amuse-bouche », haleta-t-elle d'une voix rauque. Viens, prends-moi, maintenant ! J'ai envie que tu me la mettes à fond, ta superbe queue de *frenchy* !

Elle tituba jusqu'au mini-kiosque à musique, sur le socle duquel elle s'appuya des deux mains, pour mieux pouvoir tendre sa croupe impatiente vers la virilité qu'elle convoitait, et les assauts qu'elle venait d'en exiger.

Alors, Hugh Chapman sentit qu'il se produisait comme une explosion à

l'intérieur de sa tête. Sans plus chercher à endiguer le flot de désirs inconnus, effrayants qui le submergeait, il se laissa glisser à genoux aux pieds de Marc-Aziz Abderhamane.

Lequel eut un petit sourire de triomphe tranquille, lorsqu'il sentit la bouche maladroite de l'Australien se poser sur sa verge dressée vers le ciel noir, et l'engloutir centimètre par centimètre. Tandis que, par-derrière, ses deux grosses mains tremblantes se refermaient sur ses fesses dures et rondes, pour les pétrir avec fièvre.

Au même moment, surprise que personne ne s'occupe de sa croupe cambrée par le désir, Lucy tourna la tête vers l'arrière. Elle resta un instant bouche bée, en découvrant Hugh Chapman – cet homme qu'elle croyait connaître à fond, depuis plus de huit ans qu'ils se fréquentaient – aux pieds de Marc-Aziz.

Elle se releva et éclata de rire. Un rire, qui vrilla douloureusement les oreilles de Chapman, lui déchira les tympanes et lui fit exploser le cerveau. Un rire qui n'était même pas méchant. Juste ironique.

Terriblement, monstrueusement ironique.

Il abandonna le membre qui envahissait sa gorge et se tourna vers la jeune femme. Mais il resta à genoux, incapable de se relever.

— Alors ça, tu me la copieras ! s'exclama Lucy Wodehouse, en revenant vers les deux hommes. Toi, Hugh, en train de sucer une queue ? Toi, le « casseur de pédés » ? J'y crois pas, c'est trop drôle !

Elle n'avait l'air ni dégoûtée, ni réprobatrice, ni choquée. Simplement amusée. Et c'est ça, peut-être, que Chapman trouvait insupportable : de pouvoir être un objet d'amusement pour une Lucy Wodehouse.

— Franchement, j'aurais jamais cru ! reprit l'Australienne, en finissant de rajuster sa robe sur son corps potelé. J'ai bien hâte de raconter ça aux autres, rien que pour voir leurs têtes !

Chapman eut l'impression que tout son sang gelait dans ses artères, et que le monde se diluait, tout autour de lui.

— Aux autres ? coassa-t-il. Non, Lucy, tu ne peux pas faire ça !

— Je vais me gêner ! rigola la petite blonde, en tournant le dos aux deux hommes. On n'a pas si souvent l'occasion de se marrer, tu ne crois pas ? J'y vais d'ailleurs de ce pas...

Elle commença de se diriger vers le petit escalier de pierre qui redescendait en direction du château, à travers les différents niveaux du jardin en espaliers.

Sans se douter une seconde de la catastrophe qu'elle était en train de déclencher.

Marc-Aziz, lui, vit distinctement Hugh Chapman, toujours à genoux, faire jaillir son gros revolver de son étui de ceinture, en grinçant épouvantablement

des dents.

La stupeur lui fit perdre une seconde, peut-être deux, avant de bondir en avant pour arracher l'arme de la main de l'Australien.

Une seconde trop tard.

Au moment où le bout de ses doigts effleurait le canon noir de l'arme, la détonation claqua, très sèche. Immédiatement suivie par le petit cri de Suzy Wodehouse. Cri exprimant davantage la surprise que la douleur.

Marc-Aziz vit le sang jaillir, entre les deux omoplates de la jeune femme, juste à l'emplacement de la colonne vertébrale, sous la naissance du cou.

Il comprit que Lucy Wodehouse venait de passer de vie à trépas, avant même que son corps, projeté vers l'avant par l'impact, n'ait touché le sol.

Hugh Chapman, son arme toujours à la main, leva vers lui des yeux hébétés.

— Il le fallait... balbutia-t-il. Elle allait le dire à tout le monde... Notre secret... Je ne pouvais pas...

Avec autorité et calme, Marc-Aziz le saisit sous les bras pour le forcer à se remettre debout.

— Il faut faire disparaître cette arme, dit-il, en désignant le revolver d'un mouvement sec du menton.

— Il faut surtout se débarrasser du corps de cette idiote ! lui répondit, comme en écho, la voix calme d'Eleonor, derrière lui.

Marc-Aziz se retourna juste à temps pour la voir apparaître sous la clarté blême de la lune. Accompagnée de Sunya Kotabumi, l'intendante indonésienne. Il admira brièvement le sang-froid de la maîtresse de maison, dont le visage reflétait une parfaite maîtrise de soi. Quant à l'Indonésienne, elle paraissait n'être absolument pas concernée par tout ça.

— Qu'est-ce que vous proposez ? demanda Marc-Aziz à Eleonor, sur un ton parfaitement calme.

— J'ai vu cette idiote quitter la fête, en disant qu'elle allait prendre le frais et se dégourdir un peu les jambes, répondit-elle. Elle pourrait très bien avoir sottement trébuché dans le noir... juste au bord du bassin aux crocodiles, non ?

Marc-Aziz comprit tout de suite ce qu'elle avait en tête.

— O.K., dit-il. Je me charge d'elle avec Sunya. Vous, tâchez de calmer votre mari : il faut absolument que vous reveniez vite vers vos invités et qu'ils ne se doutent de rien.

Le Français et l'Indonésienne prirent le corps de Lucy Wodehouse, elle par les pieds, lui par les épaules, et ils disparurent dans la pénombre du jardin.

Hugh Chapman se laissa retomber à genoux, et, sanglotant à demi, il enserra sa femme de ses bras et enfouit son visage dans les plis de sa robe

longue, comme pour s'y cacher.

— Qu'est-ce qui va arriver, s'ils nous dénoncent ? se plaignit-il, d'une petite voix geignarde.

— Qui va nous dénoncer ? demanda froidement Eleonor, en caressant distraitemment les cheveux roux de son mari. Tu sais bien que nous tenons Sunya, à qui nous avons confisqué son passeport, et qui n'a aucun moyen de quitter l'île. Quant à l'autre...

Elle se tut un moment, pendant lequel, un singe, quelque part, poussa un bref cri de colère.

— Quant à ce petit Français, le seul danger potentiel pour nous, poursuivit-elle sur un ton plus sourd, presque menaçant, nous allons commencer par lui offrir l'hospitalité. Le genre d'hospitalité que l'on offrait en Europe, au Moyen Âge, au fond des oubliettes...

Eleonor Chapman regarda le ciel étoilé, la lune, puis laissa tomber dans un souffle :

— Il ne ressortira jamais de cette île. Elle sera son tombeau.

Chapitre V



— *Are you Boris Corenntine and Aimé Britchott ?*

Boris Corentin offrit son sourire le plus charmeur aux deux femmes qui venaient de les aborder, alors que son coéquipier et lui faisaient stoïquement

la queue dans la canicule, pour passer les contrôles de douane de l'aéroport international de Sydney.

Elles en valaient la peine toutes les deux. Même si, en un seul regard, il avait déjà décidé que la grande blonde aux yeux noisette, au corps élancé et aux formes plus qu'avantageuses, était davantage à son goût que la brune, nettement plus petite, un tout petit peu trop mince, mais dont le visage, moins sensuel, plus quelconque, était racheté par un sourire malicieux et deux grands yeux presque violets. Elles devaient être sensiblement du même âge, aux alentours de la trentaine, peut-être un petit peu moins pour la brune.

— En quelque sorte, oui, mademoiselle, répondit-il à la blonde, avec une petite inclinaison du buste.

Même si, chez nous, on prononce plutôt Co-ren-tin et Bri-chot ! Et vous êtes ?...

— Je suis le *lieutenant* Julia Osborne, répondit la blonde. Et voici l'*inspector* Cameron Barossa... De la police fédérale australienne. Nous avons été chargées par le chef de district de Sydney de vous souhaiter la bienvenue en Australie, et de nous mettre à votre disposition durant tout votre séjour. J'espère qu'il se passera bien...

Instantanément, Corentin fut en alerte. Malgré les sourires de façade affichés par les deux « fliquettes » australiennes, elles avaient l'air contrarié par quelque chose. Comme si elles essayaient de leur cacher la tuile qui allait leur tomber sur le coin de la figure. Il résolut de dissiper d'entrée de jeu ce petit malaise... en « fonçant dans le tas » :

— Ravi de faire votre connaissance, mesdemoiselles. Et si vous nous disiez tout de suite ce qui ne va pas ?

Julia Osborne et Cameron Barossa échangèrent un rapide coup d'œil ennuyé. Comme si chacune incitait l'autre à parler, sans avoir le courage de le faire elle-même. Finalement, ce fut la petite brune qui se jeta à l'eau :

— C'est à propos de votre compatriote, dit-elle d'une voix morne. Marc-Aziz Abderhamane...

— Oui, eh bien ? fit Corentin sur un ton un peu plus brusque qu'il ne l'aurait voulu.

— Il a disparu de la circulation depuis quarante-huit heures, soufflèrent ensemble les deux jeunes femmes.

— Disparu ? répétèrent les deux Français avec le même ensemble parfait.

— Envolé ! volatilisé ! opina Julia Osborne, en haussant les épaules. Nous n'avons commencé à nous inquiéter qu'hier en fin d'après-midi quand... Mais venez : nous allons vous conduire à votre hôtel, on discutera de tout ça en route.

— Et nos bagages ? demanda Aimé Brichot, qui commençait à suer sang et eau dans la veste « demi-saison » et le pull en laine qu'il avait tenu à revêtir

avant de quitter Paris, alors que sa flèche s'évertuait à lui répéter que, dans l'hémisphère sud, c'était le plein été.

— J'ai demandé à deux de nos agents de vous les récupérer et de les emporter directement à l'hôtel, répondit Cameron Barossa, en gratifiant Brichot d'un sourire qui le fit rougir jusqu'aux oreilles. Ne vous inquiétez pas...

Escortés par les deux femmes, Corentin et Brichot passèrent la douane sans encombre, puis traversèrent le grand hall d'un aéroport ultramoderne, tout en grands panneaux de verre et tubulures d'acier, à côté duquel Roissy faisait figure de pitoyable vestige du *ax^e* siècle. Il était 11 heures du matin – dix de plus qu'à Paris – et la foule des voyageurs était quelque peu clairsemée. Des hommes d'affaires, en costume et nu-tête, à l'élégance très européenne, en côtoyaient d'autres, en short et tee-shirt bariolés, nantis d'in vraisemblables chapeau à larges bords ou de casquettes informes. Pareil pour les femmes, chez qui les robes de bon goût voisinaient avec les tenues de plage aux couleurs criardes et de deux tailles trop petites. Boris Corentin remarqua un nombre anormalement élevé d'obèses des deux sexes, y compris chez les enfants qui couraient dans tous les sens en braillant, sans que leurs parents paraissent s'en formaliser.

La plupart de ces gens dissimulaient leurs yeux derrière des lunettes de soleil à verres très sombres.

Dès qu'ils furent dehors, Boris comprit pourquoi : au centre d'un ciel bleu pâle, le soleil était d'une intensité, d'une chaleur et d'un éclat à peine imaginables pour un Européen. Comme si, en Australie, il était *plus près du sol* qu'ailleurs.

Imité par Aimé Brichot, il fut ravi de pouvoir s'y soustraire, en s'engouffrant dans la Toyota rouge dont Julia Osborne venait de déverrouiller les portières. Sur un geste de Cameron Barossa, il s'installa à l'avant, tandis que son coéquipier prenait place derrière lui, à côté de la petite brune.

L'aéroport était construit dans la campagne, mais la masse urbaine de Sydney, hérissée de tours étincelantes dans le soleil, ne semblait pas très éloignée. La voiture quitta l'aéroport par un nœud routier incroyablement enchevêtré, pour se retrouver sur une route à deux voies, dont la modestie surprit les deux Français, habitués aux autoroutes à six ou huit voies de la région parisienne. Route sur laquelle on circulait à gauche, suivant le code de la route que les Australiens avaient hérité des Anglais, à l'époque de l'Empire britannique dont ils faisaient partie.

Ils n'avaient pas parcouru plus d'un kilomètre, lorsqu'ils eurent enfin la preuve irréfutable qu'ils se trouvaient bien en Australie. Sur le côté droit de la route rectiligne, se trouvait un panneau jaune vif, en forme de losange, à l'intérieur duquel était dessiné un kangourou noir en train de sauter.

— Il y a *vraiment* des kangourous qui traversent les routes ? demanda

Aimé Brichot à sa voisine, de son anglais hésitant et mâtiné d'accent berrichon, lequel ressortait invariablement dès qu'il se mettait à parler une autre langue que le français.

— Sans arrêt, répondit tranquillement Cameron. Enfin, pas en ville, évidemment ! Mais dans le *bush*, si vous y allez, vous rencontrerez un cadavre tous les dix kilomètres, à peu près. Il y en a tellement qui traversent les routes, qu'il est formellement déconseillé de rouler de nuit. Sauf si vous circulez en *Road train*, évidemment.

La Toyota pilotée par Julia Osborne roulait dans une sorte de faubourg morne, presque vide de piétons, qui aurait pu se trouver dans n'importe quelle petite ville anglaise, avec ses cottages propres et blancs, leurs toits de petites tuiles rouges et leurs *bow-windows* faisant saillie sur les façades, toutes identiques ou presque.

Pourtant, se rapprochant très vite, l'horizon était barré par l'éclat des tours de verre et d'aluminium. Plus loin à l'ouest, coupant la route du *bush* comme une sentinelle impavide, s'élançait le massif abrupt des *Blue Mountains*, ainsi nommées à cause du halo de vapeur bleuâtre produit par le rideau d'eucalyptus bordant Sydney à l'ouest.

— Et à part ça, vous avez fait bon voyage ? demanda Julia Osborne, comme pour dissiper l'espèce de malaise qui s'était installé depuis que les deux femmes avaient annoncé la prétendue « volatilisation » de Marc-Aziz Abderhamane.

— Interminable et sans histoire, répondit Aimé Brichot, avec un petit sourire. Sauf que Boris a trouvé le moyen de se faire remarquer, à Roissy, en déclenchant l'alarme du portique électronique : *monsieur* avait oublié qu'il partait avec DEUX téléphones portables, et que le second était resté bêtement dans sa poche !

— Et si vous nous expliquiez plutôt ce qui s'est passé avec Abderhamane ? suggéra Corentin d'un ton bourru, bien décidé à ne pas se cantonner à une simple conversation « mondaine ».

Julia Osborne poussa un profond soupir, et lui lança un rapide coup d'œil en coin :

— Il n'y a pas grand-chose à expliquer, malheureusement. Quand nous avons été officiellement prévenus de votre arrivée à Sydney, le chef de district a décidé qu'une équipe d'inspecteurs surveillerait discrètement notre homme, pour vous le livrer tout chaud. C'est eux qui se sont avisés de son absence du *Madame est servi*, avant-hier soir, puis de nouveau hier soir. Du coup, ils ont trouvé ça un peu louche, et Camy – c'est comme ça que tout le monde appelle Cameron – a enquêté discrètement auprès du patron de l'établissement, en se faisant passer pour une cliente « accro » aux prestations amoureuses du Marc-Aziz en question...

— Et alors ? fit Boris Corentin, en regardant défilé le paysage de l'autre

côté de la vitre.

La Toyota avait quitté le quartier « anglais » pour pénétrer dans une zone apparemment plus populaire : des rues se coupant à angles droits, bordées d'immeubles assez vétustes, de deux ou trois étages maximum, la plupart en bois, sans aucun caractère ni beauté, comme on peut en voir dans les villes américaines. Autour d'eux, la circulation se faisait de plus en plus dense – des voitures japonaises ou sud-coréennes pour la plupart, tandis que, de plate qu'elle était jusqu'à maintenant, la ville avait soudain pris du relief, avec des rues qui montaient ou descendaient sans cesse, un peu comme à San Francisco.

— Alors, répondit Julia Osborne après un assez long silence, John Currow, le patron du *Madame est servi*, n'en savait pas plus que ça : trois jours plus tôt, Abderhamane lui avait demandé un jour de congé, parce qu'il devait participer à une grande fête privée. Currow lui a bien sûr donné sa permission : c'est une pratique assez courante, apparemment, chez les pensionnaires de « maisons », d'arrondir leurs fins de mois en faisant des petits extras de ce genre. Sauf que...

— Sauf qu'il n'a pas réapparu depuis, et que, bien sûr, il n'avait pas précisé où et chez qui avait lieu cette soirée, soupira Corentin, en guise de conclusion.

Il allait ajouter autre chose, mais le spectacle qui se déroulait devant le mufle de la Toyota lui cloua le bec. Arrivés au sommet d'une rue en pente assez raide, ils venaient de découvrir la magnifique baie de Sydney, sur les deux berges de laquelle la ville s'étalait démesurément. Elle s'enfonçait d'une vingtaine de kilomètres à l'intérieur des terres, comme un coin fiché dans la texture même de la cité. Ses eaux étaient d'un bleu intense, sillonnées par une multitude de ferries, de petits voiliers, de bateaux de toutes sortes. Çà et là, sur les berges, aux immenses terrasses des cafés, on apercevait des forêts de parasols et, dessous, des gens qui, aux trois quarts nus, s'adonnaient au *farniente*, comme s'ils se trouvaient sur une plage et non en plein cœur d'une ville de près de quatre millions d'habitants.

Sur la droite, Corentin et Brichot découvrirent le *Harbour Bridge*, l'immense pont métallique enjambant la baie en son point le plus étroit, depuis le début des années trente, et surnommé affectueusement par les habitants de Sydney le « vieux portemanteaux ».

Plus loin sur la droite, au bout d'un promontoire, se dressait la masse étrange de l'opéra, avec son toit en forme de voiles superposées, ou de coquillage, ou encore de feuilles de palmier stratifiées : les Australiens n'avaient jamais réussi à se mettre d'accord sur ce qu'il convenait de voir, lorsqu'on regardait le *Sydney Opéra House*...

Boris Corentin sursauta légèrement, lorsque la main de son coéquipier lui tapota l'épaule.

— Tu crois qu'Abderhamane aurait pu décidé de plonger dans la clandestinité ? souffla-t-il, en français pour être compris de sa flèche seule. Ce serait plutôt inquiétant pour la suite des événements, non ? En tout cas s'il est bien le dangereux terroriste que pensent nos amis américains...

— Ce serait en effet inquiétant, Mémé, mais je ne pense pas que ce soit le cas, répondit Boris, en tournant à demi la tête vers l'arrière de la voiture. Je veux dire : je ne crois pas qu'il soit, comme tu dis, plongé dans la clandestinité...

— Ah ? Et pourquoi ?

— Parce que, si on en croit le dossier que nous a remis Baba, et que nous avons eu tout le temps d'éplucher dans l'avion, Marc-Aziz Abderhamane n'est en Australie que depuis quinze jours ; trois semaines au grand maximum. Et je ne pense pas qu'un laps de temps aussi court lui ait permis d'accomplir la mission pour laquelle il est là, quelle que soit cette mission, d'ailleurs. Non, à mon avis, il y a autre chose...

Boris Corentin s'abîma quelques instants dans une sorte de rêverie morose. De nouveau, autour d'eux, la ville venait de changer d'aspect. Ils longeaient la baie, qui leur apparaissait de temps à autre, dans l'une ou l'autre des trouées longilignes formées par les rues transversales. Elle était sillonnée par une multitude de ferries jaune et vert, hauts sur l'eau.

Dans les rues, en plus des voitures et des autobus à un ou deux étages, beaucoup de rollers et de VTT. Alors que la Toyota était arrêtée à un feu rouge, les deux Français virent traverser devant le capot une femme d'une cinquantaine d'années, en short et débardeur trop moult, coiffée d'un chapeau vert à large bord. Chapeau étrange : sur le devant pendaient cinq ou six fils de couleurs différentes, auxquels étaient fixés des sortes de bouchons ovales qui s'agitaient au rythme de sa marche.

— Un chapeau « chasse-mouches » leur expliqua Cameron. Les *dunny bugies*^[8] sont l'une des plaies de ce pays, en été.

Car on était en été, bien que le mois de décembre fût très largement entamé. L'impression était d'autant plus curieuse, pour des Européens, que de nombreuses rues étaient décorées de guirlandes lumineuses et qu'on voyait un peu partout, à la devanture des magasins, des Père Noël emmitoufflés, sur leur traîneau tiré par des rennes...

Autour d'eux, l'animation était de plus en plus trépidante. Julia signala à Corentin et à Brichot qu'ils venaient d'entrer dans le quartier des *Rocks*, où se trouvait leur hôtel. Vieux quartier d'entrepôts anglais désaffectés, d'hôtels borgnes et de bistrots douteux, le quartier avait été réhabilité à la fin du XX^e siècle, pour ressembler à ce que Corentin et Brichot avaient maintenant sous les yeux.

À présent, les entrepôts en petites briques jaunes, dont les fenêtres surmontées d'un arrondi « roman » était cerclées de pavements rouges et

blancs, abritaient des restos branchés, végétariens ou non, des boutiques de fringues, les vitrines des créateurs de la mode, des galeries d'art et des centres d'artisanat aborigène, des cinémas, des théâtres, des musées et des salons de thé.

En incorrigible homme à femmes, et malgré sa mauvaise humeur, Boris Corentin nota que la densité de jolies filles – dont beaucoup de blondes – avait sensiblement augmenté depuis quelques pâtés de maisons...

Les rues étaient devenues plus étroites, moins rectilignes, et certaines, bordées de maisons coloniales rénovées, étaient même pavées, « à l'ancienne ».

Enfin, signe incontestable de « branchitude », les VTT, rollers et autres skates devenaient de plus en plus nombreux à slalomer entre les voitures.

Boris Corentin tressaillit lorsque, profitant d'un arrêt à un feu rouge, Julia Osborne posa sa main douce sur la sienne.

— Il ne faut pas faire la gueule ! dit-elle d'une toute petite voix, presque timidement. Ce n'est pas de notre faute, si votre « client » a décidé de s'envoler, vous savez...

Corentin se tourna vers la jeune femme, lui rendit son sourire, et se détendit brusquement.

— Vous avez raison, Julia, dit-il avec un soudain entrain. Ce qui est fait est fait ! On va faire en sorte de le retrouver, ce fichu Marc-Aziz Abderhamane.

— On commence par quoi, à votre avis ? demanda Julia, en tournant dans une petite rue encombrée de vélos multicolores.

— Par le commencement, répondit Corentin, le regard fixé droit devant lui. C'est-à-dire l'endroit d'où Abderhamane a disparu : la *Madame est servi* ! On va tâcher de trouver quel genre de grain de sable a bien pu se glisser dans la mécanique...

Car, au fond de lui-même, sans savoir exactement pourquoi, Boris Corentin était de plus en plus persuadé que si Marc-Aziz Abderhamane avait en effet disparu, *c'était à son corps défendant*.

Il s'était produit quelque chose d'imprévu qui l'avait contraint à disparaître.

Ou qui avait contraint quelqu'un à le faire disparaître...

Et, dans ce cas, il n'était pas du tout certain que Marc-Aziz Abderhamane soit encore en vie.



— Entrez !

La porte de son immense chambre s'ouvrit, sans que Marc-Aziz ne bouge du lit à baldaquin sur lequel il était étendu, uniquement vêtu d'un slip bleu ciel.

Sunya parut sur le seuil, un plateau chargé entre les mains. Son visage fin et régulier s'empourpra légèrement, lorsqu'elle découvrit le Français pratiquement nu, à quelques mètres d'elle.

À petits pas silencieux, elle s'avança dans la pièce rectangulaire, dont les murs de grosses pierres grises étaient tendus de tapisseries représentant des scènes galantes dans un style pseudo-médiéval. Elle posa son plateau sur la table de chêne massif, à droite du grand lit, sous la fenêtre en ogive donnant sur les jardins en espaliers. Le tout en faisant un effort visible pour ne pas regarder dans la direction du lit.

Marc-Aziz faillit se lever du lit, mais il se força à rester allongé, le temps pour Sunya d'étendre du beurre sur ses toasts grillés. Il ne fallait surtout rien brusquer.

C'était déjà le deuxième matin qu'elle lui apportait son petit déjeuner dans cette chambre. Depuis qu'ils avaient fait basculer le corps de Lucy Wodehouse dans le bassin aux crocodiles. Il y avait eu de l'agitation, un grouillement immonde dans l'eau noire, des bruits de mâchoires, et puis plus rien...

Depuis, Marc-Aziz était le prisonnier des époux Chapman. C'est du moins comme ça qu'il comprenait les choses, même si Hugh et Eleonor préféraient le mot « invité ».

— Il vaut mieux que tu restes ici quelques jours, le temps que les choses

se tassent... lui avait expliqué Eleonor, d'un air un peu embarrassé.

La disparition de Lucy n'avait été remarquée par son mari, Clifford Wodehouse, l'un des principaux avocats de Brisbane, que le lendemain matin. Lorsqu'il s'était réveillé, un tant soit peu dessaoulé de l'orgie de la veille. Hugh Chapman avait mené les recherches en personne, pour la retrouver sur toute l'étendue de son île. En vain...

Eleonor avait fini par persuader le malheureux mari que sa femme avait peut-être commis une imprudence sous l'emprise de l'alcool, qu'elle avait peut-être décidé de prendre un bain de mer, sans se soucier des requins et des méduses à la piqure mortelle qui infestaient les eaux du Pacifique en cette saison.

Hugh Chapman avait renchéri en disant que, oui, en effet, il se rappelait avoir vu la pauvre Lucy se diriger vers la plage, toute seule.

Une fois la disparition dûment attestée, on s'empressa de prévenir la police de Brisbane. Parce qu'on était des gens respectueux de l'ordre et de la loi.

Laquelle police ne fut pas bouleversée par la nouvelle : il y a tant d'accidents, sur les côtes australiennes, à cause des requins et des *Box jellyfish*, les méduses aux tentacules mortels...

Et, depuis, Marc-Aziz Abderhamane était gentiment « retenu » sur l'île par les époux Chapman. Île dont il ne pouvait espérer partir qu'en subtilisant l'un des quatre bateaux au mouillage dans la petite anse formant port naturel, au nord du château. Mais, comme par hasard, depuis quarante-huit heures, ces bateaux étaient mieux gardés que des prototypes militaires, par une douzaine de domestiques indonésiens. Armés.

Marc-Aziz comprenait très bien le problème de Hugh et Eleonor Chapman. Ils ne savaient pas trop ce qu'ils devaient faire de lui, témoin extrêmement gênant du meurtre perpétré par Hugh. Ils n'osaient pas le laisser partir, en se fiant à une quelconque promesse de mutisme qu'il ne manquerait pas de leur faire. Mais, d'un autre côté, le tuer de sang-froid était visiblement au-dessus de leurs moyens.

Le problème, c'est que, sans s'en douter, en le retenant sur leur île, Hugh et Eleonor Chapman le condamnaient à une mort quasi certaine.

Marc-Aziz se redressa sur son lit et s'absorba dans la contemplation de la silhouette fine et gracieuse de Sunya, enveloppée dans une sorte de sari indien, bariolé et moulant. Avec des gestes précis, l'Indonésienne était occupée à verser le café brûlant dans la grande tasse de porcelaine anglaise, blanche et ornée de minuscules fleurs d'or.

Cette nuit, dans l'un de ces moments d'insomnie qui survenaient de plus en plus souvent, il avait décidé que le mieux était de tout miser sur Sunya. En jouant sur l'attirance qu'il exerçait sur elle, il pourrait s'en faire une alliée, une complice qui l'aiderait à partir de l'île. Rapidement.

En tout cas, avant que la situation ne devienne dramatique pour lui.

Car les hommes qui l'avaient envoyé en Australie, ses commanditaires qui se trouvaient quelque part entre Riyad, en Arabie Saoudite, et Islamabad, au Pakistan, n'étaient pas des plaisantins. Pour eux, les choses étaient claires et simples, dans la « guerre sainte » qu'ils menaient contre l'Occident athée et matérialiste : tout homme qui échouait dans sa mission était considéré comme un traître et un saboteur.

Et, donc exécuté.

Quel que soit l'endroit de la planète où il se trouvait, les tueurs d'Al-Qaida étaient à même de le retrouver et de l'assassiner. Sans se soucier d'entendre ses explications, ses « bonnes excuses », etc.

Et c'est exactement ce qui allait arriver à Marc-Aziz, s'il ne pouvait pas faire son rapport hebdomadaire à son supérieur hiérarchique direct en temps et heure.

Sa mission était de toute première importance, essentielle aux yeux de ses chefs. Et surtout voulue par Allah. Il devait, dans un délai de six mois, établir en Australie une « base arrière » pour les combattants de la branche indonésienne d'Al-Qaida, celle-là même qui avait incendié la boîte de nuit de Bali, faisant des dizaines de morts... dont beaucoup de touristes australiens.

Ces combattants sacrés du Jihad avaient besoin d'un camp de repli, dans un pays relativement proche, et où les règles démocratiques occidentales affaiblissaient naturellement la puissance de la police.

L'Australie présentait toutes les qualités requises. Et c'est lui, Marc-Aziz, qui avait été choisi pour cette mission, notamment en raison du fait qu'il parlait couramment l'indonésien. En plus d'une dizaine d'autres langues, dont trois ou quatre asiatiques.

Simplement parce que son père avait fait presque toute sa carrière en Asie, en tant qu'attaché d'ambassade, puis consul d'Algérie. Sans doute à cause de sa mémoire exceptionnelle, Marc-Aziz n'avait oublié aucune des langues qu'il avait apprises étant enfant.

Il n'avait pas oublié non plus, en France, à Paris, les gamins qui, devant lui, avaient traité sa mère de « pute à bougnoules », parce qu'elle était Française et avait épousé un Algérien. Ce jour-là, Marc-Aziz s'était juré qu'il leur ferait payer à tous cette insulte ignoble. Qu'il laverait l'honneur de sa mère dans leur sang, et dans celui de leurs enfants. Cette soif de vengeance, la guerre sainte menée par Oussama Ben Laden et ses réseaux secrets allait enfin lui permettre de l'apaiser...

Souplement, en silence, Marc-Aziz sauta hors du lit et s'approcha de Sunya, qui lui tournait toujours le dos. Elle frissonna quand il la prit par les épaules, mais elle ne chercha pas à se dérober.

— Comment ça va, ce matin ? lui demanda-t-il gentiment, dans sa langue.

— Je vais bien, répondit-elle dans un souffle. Et toi, Seigneur ?

Quand elle l'avait appelé comme ça pour la première fois, la veille, Marc-Aziz n'avait pas songé à s'en étonner, encore moins à en rire. Parce qu'il lui semblait naturel que cette femme, visiblement amoureuse de lui, en état permanent de désir dès qu'il s'approchait d'elle, le considère désormais comme son seigneur.

Il resserra son emprise sur ses épaules étroites et l'attira contre son corps musclé et presque entièrement nu. Lorsqu'elle sentit la barre de son sexe s'incruster dans le moelleux de sa croupe ronde, Sunya poussa un petit gémississement et faillit renverser la tasse de café qu'elle tenait à la main.

Son souffle s'accéléra brusquement quand les mains du Français descendirent de ses épaules à ses seins menus, dont les mamelons s'érigèrent rapidement. Stupéfaite elle-même de sa propre hardiesse, elle fit glisser sa main libre dans son dos. Jusqu'à ce que sa paume entre en contact avec la formidable virilité qui durcissait à toute vitesse et distendait le slip bleu ciel.

D'un seul geste, Marc-Aziz la fit se retourner, de manière à ce qu'elle lui fît face. Avec un sourire amusé et tendre à la fois, il lui prit le poignet, aussi fin que celui d'un enfant de huit ans, et fit glisser sa main entre sa peau lisse et le fin tissu de son unique vêtement.

Les yeux mi-clos, la respiration rapide et sonore, Sunya enroula ses doigts autour de la hampe rigide et palpitante, tandis que la main experte de son partenaire se glissait par la fente de son sari, contournait le dérisoire obstacle de sa petite culotte de coton, et plongeait dans son ventre, onctueux comme du miel, brûlant comme un cratère de volcan.

Savamment, diaboliquement, Marc-Aziz la caressa de façon à porter son désir à son point de non-retour, à incandescence. Sunya haletait littéralement, faisait aller et venir sa main de plus en plus vite, le long du sceptre noueux et dur de son « seigneur ».

Lorsqu'il jugea que Sunya était « à point », Marc-Aziz retira brusquement sa main de sous le sari, abandonnant Sunya à elle-même. Elle émit un petit cri de frustration, et ses doigts se resserrèrent autour de la verge palpitante, comme s'il lui fallait absolument se raccrocher à quelque chose pour ne pas s'écrouler sur l'épais tapis de laine.

— Pas ici, murmura Marc-Aziz, en étreignant le corps gracile de l'Indonésienne. Je ne peux pas m'unir à toi dans cette maison où je ne suis qu'un prisonnier enchaîné. Je dois redevenir un seigneur debout et libre, avant de féconder ton corps...

Sunya eut une sorte de sanglot rentré et se blottit avec fièvre contre le corps lisse de son compagnon.

— Et puis, je ne veux pas non plus d'une femme esclave, ajouta Marc-Aziz pour faire bon poids. Nous devons être libres tous les deux, avant de consommer l'amour qui nous unit désormais...

Il parlait en *bahasa*, cette langue née à partir de la simplification des dizaines d'idiomes parlés en Indonésie, et qui ressemble presque mot pour mot au malais. Et, la parlant, il retrouvait sans effort le langage fleuri et un peu précieux qu'apprécient les Indonésiens, surtout dans leurs rapports amoureux.

— Que dois-je faire, seigneur ? murmura Sunya, en levant vers lui ses grands yeux noirs emplis d'une sorte d'adoration érotique. Ordonne et je t'obéirai, puisque tu es Celui qu'Allah m'a envoyé...

— Pour l'instant, répondit Marc-Aziz, tout en caressant doucement la croupe menue et ferme à travers le tissu soyeux du sari, j'ai besoin de connaître les intentions de tes maîtres. Afin de mettre un plan sur pied. Ensuite, j'aurai sans doute besoin de quelques-uns de tes compatriotes. Je suppose que tu as de l'influence sur eux ?

— Ils m'obéissent comme à leur mère ! répondit Sunya, avec une sorte de fierté dans la voix.

— Très bien, alors va ! ordonna Marc-Aziz sur un ton moins doux, en repoussant la jeune femme loin de lui.

Sunya jeta un dernier coup d'œil d'envie vers l'énorme bosse qui déformait le slip de son « seigneur », sa main droite s'avança de quelques centimètres vers l'objet de son désir, en un mouvement involontaire. Elle dut faire un effort pour s'incliner devant Marc-Aziz, faire demi-tour, et quitter la chambre à petits pas rapides et silencieux.

Sans même toucher au petit-déjeuner que Sunya lui avait apporté, Marc-Aziz alla se rallonger sur son lit. Il avait besoin de calme et de temps pour réfléchir. Réfléchir au plus sûr moyen de fausser rapidement compagnie aux Chapman. Et avec le minimum de casse, pour ne pas attirer bêtement l'attention sur lui.

Sunya Kotabumi referma la porte de la chambre d'une main légèrement tremblante. Tremblement d'excitation, tremblement de bonheur, tremblement de fierté. Elle n'en revenait pas de ce qui venait de se passer. Comment pouvait-elle avoir autant de chance ? Pour quelles obscures raisons Allah l'avait-il distinguée entre toutes les femmes, pour lui donner un homme aussi beau, aussi puissant et aussi doux ?

Tout en arpentant la longue galerie ouverte qui menait au grand escalier de pierre, elle se morigéna et s'exhorta au calme. Il n'était pas encore à elle ; il n'était pas encore son seigneur. Avant, il le lui avait dit, il fallait que tous deux redeviennent libres, qu'ils quittent l'île. Ensemble. Et, pour ça, son seigneur avait besoin de son aide. Et elle de la sienne, dans la mesure où, dépossédée de son passeport par Hugh Chapman dès le premier jour de son arrivée sur l'île, elle était dans l'incapacité de la quitter par ses propres moyens.

Au bas de l'escalier monumental, agrémenté d'une rampe tournante en pierre sculptée et ajourée comme de la dentelle, elle fit un crochet par la grande cuisine ultramoderne, où officiaient deux cuisiniers vietnamiens et leurs deux commis indonésiens. Elle s'empara du plateau d'acajou qui trônait sur la desserte en inox étincelant et sortit sans un mot.

Dans le grand hall, éclairé par une immense baie vitrée donnant sur la plage et l'océan, elle tourna le dos à l'escalier et se dirigea vers le large couloir, percé de trois grandes fenêtres à petits carreaux, qui desservait, entre autres, la bibliothèque. C'est là qu'Eleonor aimait prendre son petit-déjeuner.

La porte en chêne sculpté et verni était légèrement entrebâillée. Au moment où Sunya allait la pousser du pied gauche, elle entendit la voix de son patron, ce qui la surprit au point de l'immobiliser sur place : Hugh Chapman aimait prendre son premier repas de la journée dehors, face au grand large, et il ne venait *jamais* dans la bibliothèque. En prétextant que les livres lui « foutaient le cafard », selon sa propre expression.

Le cœur battant, retenant son souffle, Sunya approcha son oreille de l'entrebâillement.

— Il est évident que le plus raisonnable serait de lui faire suivre le même chemin qu'à cette idiote de Lucy Wodehouse, était en train de dire Eleonor, avec un calme parfait. Les crocodiles se chargeront de lui...

Sunya comprit qu'elle parlait de Marc-Aziz, et une sueur glacée se mit à couler le long de sa colonne vertébrale.

— Je ne suis pas d'accord, répondit Hugh Chapman d'un ton brusque. Pourquoi le supprimer ? Pourquoi ne pas tout simplement le garder ici, avec nous ? Après tout, il n'a aucun moyen de s'en aller tout seul, n'est-ce pas ? Et puis je suis sûr qu'il serait ravi d'être un peu dorloté et de se vautrer dans le luxe. Ça n'a pas dû lui arriver souvent, dans sa vie...

— Mon pauvre Hugh ! persifla sa femme, tu crois que je ne vois pas clair dans ton petit jeu minable ? Tu dis ça parce que tu aimerais bien le dorloter toi-même, le beau Marc-Aziz ! Tu meurs d'envie de « sauter le pas » avec lui, avoue-le ! Dis-le donc que tu rêves de sucer sa superbe grosse queue ! Peut-être même que tu la prendrais dans le cul, malgré sa taille, hein ? Comme une bonne grosse femelle en chaleur !

— Eleonor, arrête ! glapit Hugh Chapman. Tu deviens d'une vulgarité insupportable.

Prudemment, Sunya revint de quelques mètres sur ses pas, dans le large couloir. Puis, elle toussa deux fois pour faire comprendre à ses patrons qu'elle arrivait, avant de refaire le chemin vers la porte, qu'elle poussa du pied.

En la voyant entrer, les deux époux reprirent l'attitude raide, un peu compassée, et la mine vaguement ennuyée et supérieure que les riches se croient souvent obligés de prendre en présence de leurs domestiques, quand ils essaient de leur faire croire que, non, pas du tout, ils n'étaient absolument

pas en train de se disputer.

— Ah ! Sunya ! je suis contente de te voir, s'exclama Eleonor, en lui faisant signe d'approcher de l'immense fauteuil de cuir acajou dans lequel elle était mi-assise, mi-allongée, vêtue d'une robe d'intérieur en mousseline de soie crème, presque transparente.

Hugh Chapman, lui, debout et adossé aux rayonnages de livres qui montaient jusqu'au plafond, ne portait rien d'autre qu'un short fatigué qui, par l'entrejambe distendu, laissait entrevoir ses attributs sexuels à chaque fois qu'il remuait une jambe.

La bibliothèque ouvrait sur les jardins en espaliers. Les boiseries des murs, les reliures des livres et les profonds fauteuils anglais lui conféraient une sorte de chaleur luxueuse, encore accrue par le parfum des différents cuirs, auquel vint se mêler celui du thé à la bergamote qui fumait sur le plateau de Sunya.

— Pose ton plateau sur le guéridon, ma chérie, dit Eleonor, en enveloppant Sunya d'un regard intense, qui, malgré elle, fit frissonner l'Indonésienne. Et viens me montrer, comment tu es habillée, ce matin...

Sunya faillit refuser, ce qu'elle n'avait encore jamais osé faire, depuis trois ans qu'elle était au service des Chapman. Mais, au même moment, elle croisa le regard intense et noir de sa patronne, et elle sentit toute velléité de révolte l'abandonner aussitôt.

Elle n'avait jamais bien compris quel était ce pouvoir qu'Eleonor Chapman avait pris sur elle, pratiquement dès le premier jour. Mais le fait est qu'elle l'exerçait, et que Sunya était hors d'état de lui résister. Elle qui, avant, ne s'était jamais intéressée qu'aux hommes.

Après s'être débarrassée de son plateau, elle avança, les jambes légèrement tremblantes, jusqu'au fauteuil occupé par Eleonor. Elle frissonna longuement lorsque sa patronne posa ses deux mains au-dessus de ses genoux ronds et les fit rapidement remonter sous le sari bariolé, en effleurant à peine le satin de ses cuisses fuselées.

Elle vit les mamelons bruns de sa patronne se tendre sous la mousseline de soie, et ses longues jambes s'écarter comme d'elles-mêmes.

Sunya tressaillit violemment lorsque les doigts féminins atteignirent l'orée de sa toison noire et lustrée, et qu'ils vinrent débusquer le petit bourgeon ultra-sensible, lové entre les pétales intimes de son ventre.

— Elle est déjà trempée ! s'exclama Eleonor, à l'adresse de son mari. J'ai rarement vu une cochonne pareille ! Et dire qu'elle est encore vierge...

C'était vrai. Sunya avait toujours refusé avec la dernière énergie que Hugh Chapman la possède « par les voies naturelles ». Refus que, bizarrement, il avait toujours respecté. Sunya lui en était reconnaissante. Même si, pour le coup, il se dédommageait en exigeant d'elle toute une série de privautés beaucoup plus « dégoûtantes » aux yeux de Sunya.

— Mets ta main entre mes cuisses, ma chérie ! souffla Eleonor, d'une voix brusquement changée. Enfonce-moi tes doigts dans la chatte : j'ai envie d'être bien branlée, ce matin !

Sunya tressaillit. Elle continuait à être violemment choquée quand sa patronne employait ce langage ordurier, qui avait le pouvoir de multiplier son excitation par deux. Une femme digne de ce nom, une femme pieuse et soumise à Dieu n'avait pas le droit de parler comme ça.

Mais, en même temps, une boule de chaleur se formait, au creux des reins de Sunya, sous le coup de fouet obscène de cette voix ; une boule de chaleur qui la forçait à se pencher en avant et à glisser sa main entre les cuisses de sa maîtresse, vers le buisson doré et bouclé qui ombrait son ventre.

La suite, Sunya la connaissait. Excité par le spectacle qu'elles donnaient, Hugh Chapman allait s'avancer vers les deux femmes qui, à présent, se donnaient du plaisir mutuellement. Il allait faire jaillir son membre court, épais et noueux de son short et le placer d'autorité dans la main libre de Sunya. Qui se retrouverait alors en train de caresser en même temps son patron et sa patronne. Et qui donnerait des coups de reins de plus en plus violents pour s'empaler aussi profondément que possible sur les doigts féminins qui fouaillait son ventre débordant de désirs.

Sunya fut presque déçue d'entendre la voix grasseyante de Chapman annoncer dans son dos :

— Bon, je vous laisse, les filles : j'ai pas la tête à la bagatelle, ce matin. Et puis, il faut que je m'occupe de notre grande fête de Noël.

Les yeux à moitié voilés par le plaisir que Sunya faisait naître sous ses doigts habiles à la caresse, Eleonor se pencha sur la droite, pour héler son mari, que le corps penché de l'Indonésienne lui masquait :

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, à propos de... enfin, tu sais bien qui...

Le cœur de Sunya se mit à battre et, malgré elle, elle interrompit le va-et-vient de ses doigts dans le puits étroit et brûlant qui s'ouvrait complaisamment pour elle. C'est de Marc-Aziz, de son seigneur, que sa patronne parlait...

— Laissons passer la fête et on réglera son cas après, finit par grommeler Chapman, comme à regret.

— On le réglera... dans le sens que j'ai dit ? insista Eleonor, tout en faisant de violents mouvements du bassin pour inciter Sunya à reprendre sa caresse.

— Évidemment, soupira son mari. À la réflexion, tu as raison : on n'a pas tellement d'autres solutions...

Sunya dut se mordre violemment la lèvre pour ne pas crier. C'est son seigneur que Hugh et Eleonor Chapman venaient, en deux ou trois phrases brèves, de condamner à mort.

Chapitre VII



Julia Osborne et Cameron Barossa regardèrent les deux policiers français, en rosissant légèrement.

— On préfère vous attendre au bar, là-bas, en sirotant une bière, finit par avouer Julia, comme à regret. Personnellement, je ne suis jamais entrée dans ce genre d’endroit, et je crois que ça me mettrait mal à l’aise...

— O.K., répondit Boris Corentin en souriant. On va y aller seuls, Mémé et moi, et on vous rejoint après...

Dans un premier temps, Corentin avait suggéré que les deux jeunes femmes viennent avec eux pour jouer les clientes, et entrer ainsi en contact de façon naturelle avec les pensionnaires de l’établissement. Mais, apparemment, c’était un peu trop exiger de leur éducation protestante et de leur pudeur. À moins qu’elles ne jouent les saintes-nitouches en croyant impressionner les Français...

Corentin empoigna le heurtoir en métal doré, le souleva et le laissa retomber lourdement contre la porte du *Madame est servi*. Il se produisit un bruit grave, que Brichot et lui entendirent résonner à l’intérieur de l’ancien entrepôt reconverti en maison close pour femmes.

Lorsque les deux policières australiennes les avaient déposés à leur hôtel – le *Harbour View Hôtel*, situé entre le célèbre pont du même nom et le bord de la baie –, vers onze heures du matin, Boris Corentin avait immédiatement pris rendez-vous avec John Currow, le patron de Marc-Aziz Abderhamane. En prétendant que Brichot et lui étaient deux jeunes Français désireux de se faire un peu d’argent de poche en travaillant pendant quelques semaines dans son établissement. Une « couverture » qui n’avait pas tellement fait rire Aimé

Brichot : il se voyait assez mal en « chéri de ces dames », comme il disait lui-même.

Mais Boris avait eu beau faire, John Currow avait énergiquement refusé de les rencontrer avant six heures du soir. Un intervalle de temps de plusieurs heures, que les deux policiers avaient mis à profit... pour dormir : dix heures de décalage horaires après seize heures de vol, ça commence à devenir un peu fatigant...

La porte de bois rouge vif s'ouvrit sur un grand brun d'une trentaine d'années, vêtu d'un jean hyper-moulant et d'un tee-shirt savamment déchiré. Son visage énergique, aux traits réguliers et hâlés par le soleil, était soigneusement mal rasé, sans doute pour lui donner ce petit air « baroudeur » qui ne devait pas laisser insensibles les clientes qu'il était chargé d'accueillir.

Son sourire commercial et engageant s'évanouit brusquement, en découvrant les deux hommes sur le pas de la porte.

— Nous avons rendez-vous avec *mister* Currow, débita Corentin, sans lui laisser le temps de moufter.

Et, sans attendre que le « chéri de ces dames » lui dise quoi que ce soit, il avança à l'intérieur de l'entrée, une pièce carrée, sans fenêtre, toute tendue de rouge grenat et encombrée de fauteuils vaguement Louis XV, dans laquelle régnait une chaleur moite et lourdement parfumée.

Le « chéri » quitta le vestibule sans un mot, et revint presque aussitôt, accompagné par un homme d'une quarantaine d'années, gras, le cheveu blond clairsemé, le visage rouge et luisant, fendu dans sa partie inférieure par un sourire figé. D'ailleurs, tout semblait figé, dans cette face ronde et molle, à l'exception de la paupière droite, qui n'arrêtait pas de clignoter. Comme si tout le mouvement produit par la figure dans son ensemble était venu se concentrer là. Le nez était minuscule et retroussé, les yeux clairs profondément enfoncés dans leurs orbites mais incroyablement perçants.

— C'est vous, les deux *frenchies* ? demanda ce personnage d'une voix rocailleuse et joviale.

— Exact, répondit Corentin, en lui rendant son sourire. Vous êtes *mister* John Currow, je suppose ?

Sans prendre la peine de répondre, Currow les détailla longuement, l'un après l'autre, de la tête aux pieds. Il eut une moue appréciatrice en « jaugeant » Corentin, une autre plus dubitative quand ce fut le tour de Brichot.

— Alors, il paraît que le métier *d'escort boys* vous tente, tous les deux ? finit-il par dire. Pour vous (il s'adressait à Boris), pas de problème, du moment que vous êtes en règle, côté immigration. Vous (à Brichot), ce sera un peu plus délicat... quoiqu'il y a des femmes qui aiment ça, les demi-portions... Enfin, on peut toujours faire un essai. Venez, je vais vous conduire au saloon : vous pourrez rencontrer vos futurs collègues de boulot, ainsi que

les trois clientes qui sont en train de prendre un verre, avant de faire leur choix...

Currow les entraîna dans un long couloir dont les portes, tendues de la même étoffe grenat que les murs, étaient pratiquement invisibles. Au-dessus de chacune, un petit cartouche de plastique rouge, tous éteints pour l'instant.

Au loin, quelque part, leur parvenaient les échos très étouffés d'un piano, jouant une mélodie assez swinguante mais impossible à identifier.

Ce n'est qu'après avoir descendu un escalier et emprunté un deuxième couloir, plus petit, dont les murs étaient garnis d'appliques lumineuses à abat-jour orangé, qu'ils parvinrent à une porte à double battant, façon *saloon*. À présent, la mélodie était parfaitement identifiable : c'était la traditionnelle *Franky and Johnny Fantasy*, que le pianiste jouait un peu dans le style d'Erroll Gamer.

À l'intérieur de la salle oblongue, aux murs cramoisis, fermée par la petite scène en demi-lune, la chaleur était encore plus étouffante. Au bruit que firent les deux battants de porte poussés par John Currow, les personnes présentes – trois femmes d'une quarantaine d'années et quatre hommes nettement plus jeunes – tournèrent la tête vers les nouveaux arrivants. Aussitôt, des cris de joie féminins jaillirent des profonds fauteuils dans lesquels les clientes étaient alanguies.

Deux d'entre elles, grandes, blondes et un peu trop grasses toutes les deux, se précipitèrent vers Boris Corentin et Aimé Brichot, visiblement très excitées par cette arrivée inopinée de « chair fraîche ».

— *Oh My God !* qu'il est donc mignon ! soupira la plus grassouillette des deux, en plaquant son corps tout en rondeurs et en plis contre celui de Brichot qui, par comparaison, parut encore plus gringalet.

Avec un petit sourire en coin, Corentin vit son coéquipier avoir un brusque sursaut de tout le corps et faire un bond en arrière : la blonde venait de plaquer carrément sa paume sur le devant de son pantalon, comme pour évaluer la « marchandise » qu'elle envisageait peut-être de s'offrir.

Boris sentit une main se poser sur sa poitrine, et, à travers le tissu de son Lacoste, un ongle rouge sang incroyablement long en agacer le mamelon.

Déjà dans la peau de son personnage, il sourit d'un air engageant, presque commercial, à la blonde qui s'intéressait à sa personne, et dont le visage aux traits un peu épais reflétait une sensualité brute, animale, exigeante. Il commençait à se demander comment Brichot et lui allaient se sortir des griffes de ces femmes en chaleur, sans pour autant faire voler en éclats leur couverture de gigolos en quête d'un boulot. C'est alors que John Currow les tira d'embarras sans le savoir :

— Allons, mesdames, un tout petit peu de patience !

Ces appétissants *Frenchies* ne sont même pas encore sous contrat avec l'établissement ! Laissez-nous le temps de nous mettre d'accord et je vous les

ramène... intacts !

Sous les protestations des quatre femmes présentes, il entraîna Corentin et Brichot vers la petite porte dissimulée dans les plis du rideau de scène, juste à droite du pianiste, que rien de tout cela ne semblait concerner.

Avant de disparaître, Boris eut le temps de s'apercevoir que les trois « pensionnaires » mâles, présents dans le saloon, les fusillaient, Brichot et lui, d'un regard noir, presque menaçant. Apparemment, la concurrence n'était pas la bienvenue. À moins qu'ils n'aient une dent contre les Français...

Juste avant de franchir la petite porte, Boris marqua un léger temps d'arrêt et fronça imperceptiblement les sourcils. Son regard venait de croiser celui de l'un des pensionnaires, un grand blond bronzé, ses cheveux longs retenus en catogan sur la nuque, taillé comme un surfer australien. Qu'il devait être probablement.

Et, dans ce regard, Corentin avait lu, l'espace d'une seconde, la volonté d'entrer en communication avec lui. De lui dire quelque chose. Et c'est à regret qu'il quitta finalement la petite scène en demi-lune...

À la suite de John Currow, Brichot et lui pénétrèrent dans un bureau exigü, dont le foutoir généralisé et la pauvreté du mobilier contrastaient assez violemment avec le luxe accueillant et confortable du *saloon*. Table en bois blanc écaillé, chaises cannelées hors d'âge, de simples planches peintes en guise d'étagères, croulant sous les dossiers, des photos d'hommes jeunes et avenants, punaisées à même les murs et constellées de chiures de mouches. Et, au plafond, un ventilateur auquel il manquait une pale. Le tout chichement éclairé par une fenêtre donnant sur une cour intérieure sombre, où régnait un capharnaüm encore plus étonnant que celui du bureau.

— Asseyez-vous, où vous pourrez, fit gaiement John Currow, en désignant les deux chaises à moitié enfouies sous de la paperasse hors d'âge. Alors, qu'est-ce qui vous a amené jusqu'au *Madame est servi* ?

Corentin saisit la balle au bond :

— Un ami à moi. Quand il a quitté la France, il m'a dit qu'il venait travailler ici, à Sydney. Et il m'a donné le nom de votre établissement. Comme c'est un nom français, je l'ai retenu facilement...

— Un ami, hein ? fit Currow, en allumant le cigare qu'il venait d'extraire de l'un des tiroirs de son bureau. Et il s'appelle comment, votre copain ?

— Marc-Aziz Abderhamane, lâcha Corentin, en observant attentivement la réaction de leur interlocuteur. J'espérais d'ailleurs le trouver ici, en arrivant...

John Currow se laissa tomber dans son fauteuil au cuir craquelé, avec un soupir agacé :

— Ah ? C'est votre copain, ce zozo-là ? Eh bien ! on ne peut pas dire que vous ayez des potes fiables, mon vieux !

— Tiens donc ! Et pourquoi ?

— Parce que, au bout de dix jours de boulot, il vient de me plaquer sans même une explication, figurez-vous ! Il est venu un soir, il y a trois jours, me demander s'il pouvait prendre sa journée et sa soirée du lendemain. Soi-disant parce qu'il était invité à une fête. Sur une île, m'a-t-il précisé. Moi, faut pas me prendre pour un cave : j'ai tout de suite pigé qu'il avait l'occasion de se faire un petit extra privé, hein ! Ça arrive régulièrement, aux gars que je fais travailler ici : une cliente s'amourache plus ou moins de l'un d'eux et elle a envie de se faire croire que le type la baise pour la beauté de son cul et pas pour ses dollars. Alors, elle l'invite chez elle, pour parfaire l'illusion. Ou bien ça l'excite de le montrer à ses copines. Ou même de le leur prêter. Y en a d'autres qui recrutent mes gars comme « supplétifs » mâles dans leurs petites partouzes privées. Histoire de pallier les défaillances des maris, voyez...

— Bref, vous avez donné votre autorisation à Marc-Aziz, fit doucement Boris Corentin, les yeux dans le vague, mais tous les sens aux aguets.

— *Right* ! Et il n'a plus refait surface depuis, ce *roi* faisandé ! C'est d'autant plus énervant qu'il avait un succès fou auprès des bonnes femmes, et qu'il commençait à attirer de nouvelles clientes. À cause du bouche à oreille, vous comprenez...

Le cigare, sur lequel tirait Currow sans arrêt, commençait à sérieusement empuantir l'atmosphère confinée du petit bureau. On se serait cru chez Badolini...

— C'est bête, ça, fit Corentin, en prenant une mine ennuyée. Ça m'aurait plu de le voir, ce vieux Marc ! au moins pour lui donner des nouvelles des copains de France... Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il peut être ? Ni de la femme qui l'a invité à cette soirée, puisque femme, il y a ? Une cliente plus assidue que les autres auprès de lui, je ne sais pas moi...

Corentin et Brichot échangèrent un rapide coup d'œil entendu : durant une fraction de seconde, John Currow avait paru hésitant, décontenancé. Puis, une ombre passa devant ses petits yeux clairs, et sa paupière droite se mit à battre plus vite.

— Moi non plus, je ne sais pas ! fit-il d'un ton agacé, en faisant un geste de la main droite, comme s'il chassait une mouche particulièrement « crampon ». Et je m'en fous, en plus !

— Oui, moi aussi, au fond, s'empressa de dire Corentin, qui ne voulait pas risquer de donner des soupçons au patron du *Madame est servi*. Qu'il aille au diable, le Marco ! Bon, on fait comme on a dit : on se pointe demain ici, avec nos permis de travail ?

Des permis que Julia Osborne et Cameron Barossa avaient promis de leur fournir, si besoin était...

— C'est ça : on fait comme on a dit... approuva John Currow, mais sans se déridier. Je vais vous raccompagner jusqu'à la sortie...

— Pas la peine, dit très vite Corentin, qui avait discrètement mémorisé la topographie des lieux en arrivant. On prend le petit couloir à droite et on arrive directement à la porte d'entrée, c'est ça ?

— *Yeap* ! Bon, eh bien, je ne vous retiens pas, j'ai du boulot, moi ! grommela Currow, à peine aimable.

— Tu crois qu'il a des soupçons, à propos de nous ? souffla Aimé Brichot, quand ils se retrouvèrent dans le petit couloir tendu de rouge.

— Non, je pense juste que je l'ai un peu énervé, avec mes questions, c'est tout, répondit Boris Corentin. C'est le côté « patron-qui-n'aime-pas-qu'on-se-mêle-de-ses-affaires ».

— Une fête sur une île ! grommela son coéquipier, en épongeant son front emperlé de sueur, avec le grand mouchoir à carreaux qu'il venait de sortir de sa poche. Si je me souviens bien, il doit y en avoir quelques milliers, des îles, autour de ce foutu pays... Eh ! où tu vas, Boris ? Je croyais que la sortie était à droite ?

— On ne sort pas tout de suite, répondit sa flèche, en s'enfonçant dans la partie gauche du couloir, celle qui conduisait au saloon, *via* la petite scène en demi-lune. J'ai envie de discuter un peu avec l'un de nos « futurs collègues », si c'est possible...

Ils franchirent le coude que faisait le couloir vers la droite, et Boris sentit les battements de son cœur s'accélérer sensiblement.

Il était là, près de la petite porte débouchant sur la scène, occupé à fumer une cigarette.

Le « surfeur » au catogan dont il lui avait semblé, tout à l'heure, qu'il avait envie de lui parler.

— Mémé, chuchota Corentin à l'oreille de son coéquipier, mets-toi en sentinelle, juste avant le coude du couloir. Et si quelqu'un approche, spécialement ce brave *mister* Currow, dis à voix haute que nous nous sommes perdus dans les couloirs, histoire de m'avertir du danger.

Aimé Brichot acquiesça sans chercher à comprendre, parfaitement confiant dans les initiatives de sa flèche. Dès qu'il eut pris son poste, Corentin marcha droit sur le surfeur, un grand sourire aux lèvres.

— Alors ? On se prend une petite pause ? dit-il, en anglais, sur un ton aussi engageant que possible. Je m'appelle Boris...

— Et moi Archie, répondit le grand blond athlétique, d'une voix traînante et incroyablement nasale. J'espérais bien que vous repasseriez par ici, ton copain et toi...

Boris ne répondit pas tout de suite. Il fallait y aller « sur des œufs », comme aurait dit Charlie Badolini. Dans la mesure où il ignorait tout de ce

qu'Archie voulait lui dire, il devait être fidèle au personnage de gigolo amateur qu'il s'était donné. Mais, en même temps, il fallait savoir pourquoi l'autre paraissait tellement tenir à lui parler. Pour créer un semblant de complicité, Boris sortit son paquet de blondes légères et en alluma une. Les deux hommes fumèrent côte à côte et en silence durant près d'une minute. Corentin en arrivait à se dire qu'il avait peut-être mis à côté de la plaque, lorsque l'Australien laissa tomber, de sa voix traînante :

— Le prends pas mal, *bloke*^[9] mais on n'a pas tellement envie de voir des Français nous envahir, les autres gars et moi...

— Ah bon ? fit innocemment Boris, avec un grand sourire. Pourquoi ? Vous êtes racistes ?

— Non : prudents, répondit le grand blond du tac au tac. Vous avez une manière d'entortiller les meufs, vous autres, qui les rend complètement loufes. Et, après, elles veulent plus rien savoir de nous et on paume un max de carburé. Surtout toi, gaulé comme t'es, ça va être la cata. Tu piges, lardu ?

Corentin avait un mal fou à suivre ce qu'Archie lui disait, à cause des mots d'argot australien dont il truffait ses phrases. Mais, en gros, il comprit qu'il s'agissait d'un simple « refus de concurrence » ! Il essaya d'en profiter.

— Ah ? on est si dangereux que ça ? demanda-t-il avec un sourire bonasse. C'est à cause de mon copain Marc-Aziz que vous vous méfiez de nous, maintenant ?

L'Australien eut une petite moue sardonique :

— Oh ! ça, pour ce qui est de Marc-Aziz, j'ai l'impression qu'on n'est pas près de le revoir dans les parages ! Cette salope d'Eleonor a dû se le bouffer tout cru ! Faut dire qu'elle était particulièrement accro...

— Eleonor ? répéta Corentin, en essayant de prendre un ton dégagé. C'est qui, ça ? Sa petite copine ?

— Plutôt sa grosse cliente ! ricana Archie, en écrasant son mégot dans le cendrier de métal argenté fixé au mur, à droite de la petite porte, par où leur parvenaient les accords de *Summertime*. Pendant une semaine, elle s'est pointée tous les soirs ici ! et, à chaque fois, elle a passé au moins deux plombs avec Marc-Aziz dans la piaule *Midnight*. Ce qui nous a fait penser qu'elle ne devait pas être venue seule, cette cochonne d'Eleonor !

— Pas seule ? Et pourquoi, donc ? s'étonna Corentin, en écrasant son mégot à son tour dans le cendrier mural. Avec qui elle serait venue ?

— Ah ! c'est vrai que tu ne connais pas la chambre *Midnight* ! répondit Archie, avec un petit ricanement supérieur. Viens, je vais te montrer, si ça t'amuse...

Il fit trois pas en avant, dans le couloir, et ouvrit une porte que Corentin n'avait même pas remarquée, parce qu'elle était dissimulée dans l'épaisseur de la tenture qui recouvrait les murs. Derrière se trouvait un petit escalier

droit, qui montait en pente raide vers l'étage supérieur.

En haut, Boris découvrit un autre couloir, plus large, muni de portes de chaque côté, surmontées chacune d'une lumière rouge. Sur les murs étaient accrochées des gravures représentant des scènes érotiques tirées pour la plupart de la Mythologie grecque. Boris en repéra notamment une où l'accouplement de la belle Lédä avec Zeus métamorphosé en cygne était beaucoup plus que suggéré...

— La chambre *Midnight*, c'est celle-ci, indiqua Archie, en désignant de la main gauche la dernière porte avant le bout du couloir. Mais ce n'est pas là que c'est le plus intéressant...

Ils avancèrent encore de deux ou trois mètres vers le mur. Puis, brusquement, Corentin vit l'Australien disparaître sur la gauche, dans un renfoncement du mur qu'il n'avait pas encore remarqué. Il l'y suivit et découvrit une petite porte, basse et étroite, au fond de ce dégagement.

— Et voici le fameux « Cabinet noir » ! fit Archie, en se plaquant contre la paroi pour laisser entrer Boris.

Celui-ci comprit tout en un seul coup d'œil. La glace sans tain, donnant sur la chambre dite « *Midnight* », et surtout le caisson se trouvant juste en dessous, avec cette bizarre ouverture cylindrique pratiquée dans l'épaisseur du bois et de la moquette grise qui le recouvrait.

Un trou qui se trouvait exactement à la hauteur de l'entrejambe d'un homme de taille standard...

— Je crois que je pige, soupira Boris, en ressortant de la minuscule pièce où la chaleur était confinée et moite. C'est le petit coin des maris voyeurs, c'est ça ? De ceux qui prennent leur pied en regardant leur femme se faire prendre par un autre homme, de préférence plus jeune, plus beau et plus vigoureux qu'eux-mêmes...

— Tu as tout compris, *bloke* ! fit Archie, avec un grand sourire. La plupart sont des pédés refoulés, si tu veux mon avis. Ils font semblant de croire que c'est une nana qui se trouve dans le caisson et qui leur pompe la queue. Mais quoi, merde : ils savent bien qu'ils sont dans un boxon pour bonnes femmes, et qu'il n'y a que des mecs qui bossent ici !

— Vous y passez tous ? demanda froidement Boris. Je veux dire : dans le caisson...

Archie prit un air sincèrement indigné :

— Et puis quoi encore ? Est-ce que j'ai une tête à faire une pipe à un *bloke* ?

— Ce n'est pas tellement la tête qui compte... répondit doucement Boris. Donc, tu crois que, lorsque cette fameuse Eleonor venait s'envoyer en l'air avec Marc-Aziz dans la chambre *Midnight*, son mari se trouvait ici, dans le cabinet noir ?

— Je parierais ma bite là-dessus !

— Je ne t'en demande pas tant, garde ton gagne-pain ! sourit Corentin. Et ce charmant petit couple, qui paraissait tant apprécier les... « prestations » de mon copain, tu les connais. Tu sais qui c'est ? Je suppose que les femmes qui viennent ici réclament un certain anonymat, non ?

— Évidemment, fit l'Australien en haussant les épaules. Sauf que, un soir, ce gros porc de John Currow s'est trahi et a salué Eleonor par son nom. Il se trouve que j'étais juste derrière eux... Elle s'appelle Chapman. Eleonor Chapman. Ça m'a frappé, parce que c'était le nom d'un prof d'histoire que je haïssais, quand j'étais au lycée, à Adélaïde.

— Elle est de Sydney ?

— Non, répondit Archie sans la moindre hésitation. Une fois, il y a déjà un petit moment, c'était avant l'arrivée de ce foutu Marc-Aziz, elle s'est vantée d'être pleine aux as. Probable qu'elle devait être un peu bourrée, ce soir-là. Toujours est-il qu'elle a commencé à nous raconter qu'elle vivait dans un véritable château de, je ne sais plus quel siècle, que son mari avait fait construire sur leur île privée. Mais peut-être bien qu'elle s'est foutue de nous et que...

Boris Corentin n'écoutait plus. Ça pouvait bien entendu être une coïncidence. Comme l'avait fait remarquer Aimé Brichot tout à l'heure, il y avait des milliers d'îles autour de l'immense Australie.

Mais Boris Corentin, en policier d'élite qu'il était, avait appris à ne jamais croire aux coïncidences. Ou, en tout cas, à s'en méfier.

Archie venait de lui dire que la nommée Eleonor Chapman, accro aux « charmes » de Marc-Aziz Abderhamane, avait prétendu vivre sur une île.

Or, d'après John Currow, le même Marc-Aziz Abderhamane avait, trois jours plus tôt, sollicité un congé pour participer à une grande fête *qui se donnait sur une île*.

Pour Boris Corentin, tout ce qui ressemblait à une coïncidence et qui n'en était probablement pas une ne pouvait porter qu'un seul nom.

Ça s'appelait une piste.



— Sunya, ma chérie, sois gentille : va dire aux domestiques qu'ils peuvent rejoindre leurs bâtiments : nous n'auront plus besoin d'eux ce soir...

L'Indonésienne sentit une bouffée de chaleur prendre naissance au creux de ses reins, en recevant l'ordre d'Eleonor, languissamment allongée sur son transat d'un blanc immaculé. Par une sorte de tradition informulée, c'était toujours comme ça que sa maîtresse lui faisait comprendre que la soirée allait très vite dégénérer, parce qu'elle se sentait « du feu au ventre », comme elle le disait elle-même avec des regards pétillants.

Mais ce soir, il y avait eu une personne supplémentaire, au dîner : celui qu'elle appelait son seigneur, cet homme si beau, pour qui Sunya se sentait prête à tout.

Négligemment appuyé au rebord de la fontaine glougloutante, Marc-Aziz ne jeta qu'un coup d'œil distrait à l'Indonésienne, juste avant qu'elle ne quitte le patio adossé aux fines colonnades du cloître qui ceignait le jardin intérieur.

Contrairement à ce que cette pauvre fille croyait – et qu'il lui laissait soigneusement croire –, il ne ressentait absolument rien pour elle. L'après-midi même, il avait consenti à lui faire l'amour, parce qu'il avait senti que c'était nécessaire.

Il fallait qu'elle reste sous sa complète domination spirituelle et érotique. Donc, c'était un foyer qu'il convenait d'entretenir, un brasier qu'il fallait alimenter.

Marc-Aziz s'était contenté de fournir à Sunya le combustible qu'elle attendait de lui...

Les yeux en coin, sans tourner la tête vers eux, le Français se mit à observer les époux Chapman. Elle, élégamment allongée sur son transat, était vêtue d'une sorte de toge romaine blanche, à demi transparente et très ample, dont les plis savants laissaient apparaître telle ou telle partie de son corps nu, à

chaque mouvement qu'elle faisait. Lui, en short kaki et tee-shirt blanc sans manches, était vautré dans un large fauteuil en rotin, et sirotait sa quatrième ou cinquième XXXX[10]glacée, après le double bourbon qu'il s'était accordé en guise d'apéritif, et la bouteille de Sauvignon de Coonawarra[11] qu'il avait sifflée au cours du dîner. Il suait maintenant à grosses gouttes, son visage d'ordinaire pâle était devenu rouge, luisant, et ses yeux jaunes s'étaient injectés de sang.

Des yeux qui ne parvenaient pas à se détacher de Marc-Aziz, le dévorant avec une sorte d'avidité silencieuse, comme il l'avait déjà fait durant tout le repas, servi par une Sunya muette.

De son côté, Eleonor n'avait pas arrêté, elle non plus, de le couvrir de ses regards brûlants. Et comme, enfin, Sunya ne ratait pas une occasion de le caresser du regard quand elle passait près de lui, Marc-Aziz avait eu l'impression, durant toute cette première partie de soirée, d'être la personne la plus importante du monde.

Et ça tombait bien, parce que c'était exactement ce qu'il avait décidé de devenir, pour les trois personnes qui se trouvaient autour de lui, ce soir.

Il était plus de vingt et une heures, et la nuit commençait à tomber. Dans les jardins en espalier, et, au-delà, dans la forêt qui couvrait les trois quarts de l'île, les oiseaux piaillaient à qui mieux mieux, avant le grand silence de la nuit. L'air tiède et rigoureusement immobile se chargeait de l'odeur entêtante et lourde des eucalyptus, dont les ombres s'allongeaient, à mesure que le soleil descendait en rougeoyant vers la surface bleu-vert du Pacifique.

Marc-Aziz fit quelques pas jusqu'au grand porche, contempla la plage de sable pâle et, au-delà, les rouleaux écumants de l'océan.

Son plan s'était formé pour ainsi dire tout seul, juste après avoir fait l'amour à Sunya, en milieu d'après-midi, alors que toute l'île semblait engourdie de sommeil.

Pourquoi se sauver ? Telle était la question qui s'était imposée à son esprit et qui avait été le point de départ, la « pierre de fondation » de sa nouvelle stratégie.

Oui, pourquoi vouloir à tout prix quitter l'île des Chapman, alors qu'il pouvait y trouver tout ce dont il avait besoin ? Pourquoi chercher à s'évader d'une prison *dont il était possible de devenir le maître* ?

Allongé sur son lit aux draps chiffonnés par son étreinte avec Sunya, Marc-Aziz avait récapitulé les divers éléments. Par un heureux hasard, cette île était pleine de domestiques indonésiens, musulmans comme lui, et dont il parlait la langue. Des gens dont, par l'intermédiaire de Sunya, l'intendante de tout le domaine, il n'aurait sans doute pas trop de mal à se faire d'inconditionnels alliés.

Et puis, il y avait Eleonor et Hugh Chapman, les époux milliardaires, seigneurs incontestés de cette île. *Et aussi amoureux de lui l'un que l'autre.*

Sous son emprise érotique et sexuelle. Une emprise qu'il connaissait bien, dont il savait se servir, et qu'il était parfaitement capable, même, d'augmenter, jusqu'à la transformer en un véritable asservissement. Une chaîne invisible à l'œil nu, mais pratiquement impossible à rompre. Semblable à celle qui relie le *junky* à sa seringue.

Et puis, il ne fallait pas oublier qu'ils avaient un autre lien entre eux : le meurtre de Lucy Wodehouse, ainsi que la disparition de son corps. Dans l'estomac des crocodiles. Rien de tel qu'une petite boucherie en commun pour accroître une solidarité...

Dans ces conditions, Marc-Aziz Abderhamane avait soudain réalisé que la base arrière pour la branche indonésienne d'Al-Qaida qu'il avait pour mission de mettre sur pied en Australie, il l'avait trouvée.

Elle était ici même. C'était l'île privée des Chapman ! Quoi de plus simple, en effet, quand tout serait en place, que de débarquer en douce des terroristes clandestins dans l'île, de les loger dans l'une ou l'autre des constructions réservées aux domestiques et disséminées sur toute l'île ? Le tout à la barbe des Chapman : il en serait quitte pour payer leur aveuglement d'un surcroît de talent érotique...

Et puis, cette option présentait un autre énorme avantage, aux yeux de Marc-Aziz : en choisissant *Bean Island* comme base d'opérations clandestine, il n'était plus un traître évanoui dans la nature, aux yeux de ses commanditaires. Au contraire, il redevenait un loyal combattant du Jihad, actif *sur le terrain même* de la mission qui lui avait été confiée.

Évidemment, le plus urgent, avant toute autre chose, était de renforcer la solidité du « maillon faible ».

À savoir, Hugh Chapman lui-même.

Hugh Chapman qu'il fallait en quelque sorte révéler à lui-même, pousser à franchir le pas, à réaliser concrètement une homosexualité qui l'attirait et le terrifiait à la fois. Marc-Aziz savait par expérience qu'une fois la « révélation » accomplie, il pourrait ensuite exiger n'importe quoi de Hugh Chapman.

Contrairement à ce que pensaient de lui un certain nombre d'hommes, en France mais aussi ailleurs, Marc-Aziz Abderhamane n'avait aucun penchant homosexuel. Du reste, à mesure qu'il mûrissait, il était de moins en moins certain d'avoir même des penchants hétérosexuels.

Plus le temps passait et plus les femmes lui devenaient aussi indifférentes que les hommes. C'était une sorte de paradoxe dont il ne prenait pas le temps de s'étonner : plus il développait ses capacités à donner du plaisir aux unes et aux autres, moins il était attiré par qui que ce soit.

Le sexe, l'érotisme, le vice, les perversités : tout cela n'était plus qu'une arme entre ses mains. Dont il se servait avec une virtuosité pouvant devenir mortelle, si les circonstances l'exigeaient.

Et elles n'allaient sans doute pas tarder à l'exiger, songea-t-il, tandis que, se retournant vers le patio, il enveloppa d'un regard froid comme de la glace le corps alangui d'Eleonor. Laquelle lui fit mollement signe de la rejoindre.

Marc-Aziz retint le petit sourire sardonique qui lui montait aux lèvres. L'heure des politesses mondaines et du dîner de luxe était passée.

La joute pouvait commencer.

Dès qu'il fut contre le transat où elle s'étirait comme une chatte au soleil, Eleonor posa sa main sur la cuisse de Marc-Aziz, avec un petit ronronnement de gorge et un sourire dégoulinant de promesses salaces.

— Aide-moi à me lever, tu veux bien ? roucoula-t-elle, tandis que ses doigts s'égarèrent sur la bosse qui tendait la fine toile du pantalon d'un gris très clair. Je ne sais pas ce que j'ai, ce soir : je me sens tout alanguie...

— Moi, je le sais ce que vous avez... murmura Marc-Aziz, après l'avoir mise debout, et en la plaquant contre son corps musclé. Vous avez envie de la belle grosse queue d'Aziz ! Envie qu'elle s'enfonce doucement et profondément entre les lèvres brûlantes et humides de votre petite chatte impatiente et déjà prête à la recevoir...

Les mots obscènes, délibérément choisis par Marc-Aziz, agirent comme un coup de cravache sur les nerfs déjà survoltés d'Eleonor. Avec un petit rire qui se voulait « effarouché », elle renversa sa tête en arrière, ce qui eut pour effet de cambrer ses reins souples et de plaquer son ventre frémissant contre le pylône de chair brune qui s'érigéait à toute vitesse sous la toile fine du pantalon.

— Tu n'as pas honte de me parler sur ce ton, moi, une épouse respectable ? minaуда-t-elle, les yeux mi-clos. Tu mériterais que je me fâche, espèce de sale brute !

— Allez-y, fâchez-vous... répondit très sérieusement Marc-Aziz, en faufilant sa main droite entre les plis de la toge transparente et vaporeuse, dont les plis ondulaient mollement sous la brise tiède et sucrée qui arrivait maintenant du large. Mais ce serait très cruel de votre part : vous ne sentez pas à quel point vous me faites bander ?

Le mot tout autant que l'image achevèrent de faire monter le sang à la tête d'Eleonor. De ses doigts fébriles, aux ongles rouge sang, elle dégrafa le pantalon de Marc-Aziz et les enroula autour de la hampe noueuse qu'elle mit au jour, avec une sorte de râle voluptueux, montant du plus profond d'elle-même.

Au même moment, comme s'il l'avait attendue, le français plongea ses propres doigts dans le puits brûlant et moite qui s'ouvrit complaisamment sous cette affolante intrusion.

La brise soufflait un peu plus fort, à présent, et s'enroulait autour de leurs deux corps encastrés l'un dans l'autre, telle une longue chevelure invisible.

Malgré le martèlement sourd, rapide et désordonné du sang à ses tempes, Eleonor entendit la voix éraillée et un peu pâteuse de son mari, à deux ou trois mètres derrière elle :

— Sunya, viens ici ! viens t'occuper de moi, puisque ces deux singes lubriques me laissent tout seul dans mon coin !

Marc-Aziz l'entendit aussi. Sans cesser de fouiller le ventre palpitant de sa partenaire, il décala légèrement sa tête vers la droite, pour observer par-dessus son épaule nue ce qui se passait du côté de Chapman.

Il s'agissait de veiller au grain...

Effectivement, Sunya venait de réapparaître dans le patio, et ses yeux étaient fixés sur le couple qu'il formait avec sa maîtresse. Des yeux brillants de colère et de douleur. Marc-Aziz sentit son sang se figer : si elle avait une mauvaise réaction, la jeune Indonésienne pouvait tout compromettre.

Par-dessus l'épaule d'Eleonor, qui s'était mise à haleter, il lui adressa un long regard, dans lequel il mit toute la tendresse qu'il était capable de mimer. Inconsciente de ce qui se tramait de part et d'autre de son corps agité de soubresauts de plaisir, Eleonor continuait de caresser fébrilement la virilité imposante dont ses doigts ne parvenaient pas à faire complètement le tour.

Marc-Aziz vit Sunya hésiter. Son corps menu et flexible comme une liane eut un brusque soubresaut, comme si elle allait se ruer en avant pour l'arracher de force à Eleonor.

Mais, finalement, il vit ses épaules s'affaïsser légèrement, et ses muscles se détendre d'un coup. Son regard devint triste et résigné. Le regard d'une femelle comprenant soudain qu'elle ne pourrait jamais imposer la monogamie à son mâle, qu'il fallait accepter de le partager...

Détournant la tête, elle se dirigea vers le fauteuil où était vauté Hugh Chapman. En voyant l'Indonésienne s'approcher de lui, ce dernier eut un petit ricanement idiot, et, baissant brusquement son short, il fit jaillir à l'air libre son membre court et épais, en pleine érection, qu'il agita d'un air qui se voulait engageant, tentateur.

Mais, pendant ce temps, ses yeux injectés de sang restaient fixés d'une manière quasi hypnotique sur la verge tendue que manipulait sa femme de plus en plus vite.

Docile, habituée à servir de « supplétif » aux plaisirs de ses maîtres, Sunya s'agenouilla entre les cuisses grasses de Chapman. Puis, repoussant machinalement ses longs cheveux noirs vers l'arrière, elle entrouvrit la bouche et fit coulisser ses lèvres pleines autour du membre qui oscillait lourdement devant ses yeux mi-clos.

Quelque part, dans le bouquet d'arbres situé à droite du jardin intérieur, un singe émit une sorte de ricanement aigu et sardonique, plusieurs fois répété. Comme s'il trouvait particulièrement comique de voir ces quatre humains redevenir semblables à lui sous le joug implacable de la loi sexuelle.

— Baise-moi ! haleta Eleonor, en resserrant sa prise autour du membre viril qui tressautait contre sa paume moite. Ma chatte est en train de brûler ! Arrose-la ! Eteins le feu de mon ventre avec ton sperme !

Elle semblait se saouler des mots qui jaillissaient de sa propre gorge. Il n'aurait pas coûté grand-chose à Marc-Aziz de la satisfaire tout de suite, même s'il ne ressentait aucun désir particulier pour elle. Simplement parce que, quand son esprit ordonnait, son sexe obéissait. Toujours.

Seulement, il avait autre chose en tête.

Il s'écarta légèrement de sa partenaire, lui arrachant un petit cri de frustration lorsque ses doigts se retirèrent du fourreau brûlant qui palpitait entre ses cuisses ouvertes.

— Je vais vous faire l'amour, oui... murmura-t-il, en plongeant son regard magnétique dans les yeux chavirés et troubles d'Eleonor. Mais tout à l'heure... Avant, j'aimerais que vous fassiez une chose pour moi... Une chose à laquelle je pense depuis deux jours et qui m'excite à mort...

— Quoi ? haleta-t-elle, en s'accrochant à ses épaules. Dis-moi ce qui t'excite tant que ça, mon beau salaud, et je le ferai ! Je te jure que je le ferai...

— Sunya et vous... répondit Abderhamane, en flattant la croupe cambrée de la jeune femme. J'aimerais vous voir la faire jouir... prendre du plaisir avec elle...

Les yeux d'Eleonor se noyèrent d'une sorte de brume obscène et elle poussa un long soupir rauque, avant de dire, d'une voix à peine reconnaissable :

— C'est vrai ? Tu as envie de ça ? Tu veux que je lui bouffe le cul, à cette petite cochonne ? C'est ça qui te fait bander, hein ? Je parie que tu l'as déjà baisée, Sunya, espèce de salaud ! Avoue ! Elle a aimé ça, d'avoir ta grosse queue entre les cuisses, dis ? Elle a bien joui ?

— Vas-y, fais-le... se contenta de répondre Marc-Aziz, en écartant Eleonor de lui, d'un geste ferme.

Il n'avait évidemment aucune envie particulière de voir les deux femmes se livrer à une étreinte saphique devant lui. Mais cette combinaison présentait un avantage considérable à ses yeux.

Elle lui livrait Hugh Chapman.

Ses longs cheveux blonds en bataille, son sein gauche complètement sorti de sa tige chiffonnée, Eleonor marcha en titubant jusqu'au fauteuil, dans lequel son mari était vautre et râlait doucement de plaisir, sous la caresse experte que lui prodiguait Sunya, des lèvres et de la langue. Elle empoigna carrément l'Indonésienne par les cheveux, pour la forcer à abandonner sa fellation et à se relever.

— Viens ! ordonna-t-elle, en l'entraînant sans douceur vers le transat. Notre ami a envie que je te fasse jouir. Et je vais le faire : comment refuser

quoi que ce soit à un aussi bel étalon ?

Sunya tourna son visage triangulaire vers Marc-Aziz. Lequel lut dans ses yeux une question muette, jointe à une adoration sans borne. Désormais sûr de son pouvoir sur elle, il se contenta de hocher affirmativement la tête, avec un petit sourire d'encouragement.

Aussitôt, sans le quitter des yeux, dans lesquels brillait une petite lueur de défi et de fierté mêlés, Sunya défit le nœud qui retenait son sari jaune, bariolé de mauve et de rouge. Lequel tomba sur les dalles légèrement grenues, dévoilant la perfection de son corps nu. Sa peau était d'une teinte indéfinissable, à la fois brune et dorée. Les pointes de ses petits seins en pomme étaient nettement plus foncées, et dardaient comme des bourgeons affolés par un printemps triomphant. Entre ses cuisses fines et parfaitement rondes s'épanouissait le triangle noir et lisse de sa toison ; laquelle ne masquait pas entièrement les pétales nacrés et charnus de son intimité.

— Allonge-toi et écarte les jambes ! lui ordonna Eleonor sans même la regarder, tellement elle avait du mal à détacher ses yeux de la virilité impressionnante de Marc-Aziz, jaillissant de son pantalon béant.

Docile, Sunya s'exécuta. Elle non plus ne quittait pas le Français des yeux. Mais c'était moins du désir qu'une adoration presque mystique, qu'il pouvait y lire.

Marc-Aziz resta debout près du transat, tandis qu'Eleonor se débarrassait promptement de sa toge, qui croula à ses pieds avec une sorte de soupir soyeux, que la brise emporta aussitôt. Ses hanches en amphore, ses seins lourds, son ventre légèrement bombé, ses bras et ses cuisses puissants : tout faisait contraste avec le corps frêle, presque adolescent, de l'Indonésienne écartelée à ses pieds.

Après un dernier regard luisant de convoitise et de regret en direction de la verge impériale qui pointait vers elle, Eleonor se laissa tomber à genoux contre le transat. Elle commença par embrasser Sunya dans le cou, au coin des lèvres, sur les épaules et la nuque, avant de laisser sa bouche descendre vers la poitrine et mordiller tendrement un mamelon puis l'autre.

Sunya soupira, et ses deux mains se posèrent sur la tête d'Eleonor. Ses doigts se crispèrent dans son opulente chevelure, comme pour l'inciter à traiter les pointes dressées de sa poitrine juvénile avec moins de douceur et de prévenance. À la suite d'une morsure un peu plus franche, le corps de Sunya se cambra et elle ferma les yeux.

C'était ce qu'attendait Marc-Aziz. Sans plus s'occuper des deux femmes, il pivota sur lui-même et marcha droit sur le fauteuil dont Hugh Chapman n'avait pas bougé. Son sexe, délaissé par Sunya, était resté hors de son short, mais avait nettement perdu de sa superbe.

En maintenant l'Australien sous le feu de son regard fixe, Marc-Aziz fit passer son polo rouge vif par-dessus sa tête, en prenant soin de faire jouer tous

les muscles de son torse imberbe et couleur de miel. Il eut un petit sourire en voyant que cela suffisait à rendre consistance et vigueur à la verge assoupie de Chapman.

Il le tenait.

Et c'est fort de cette certitude qu'il se débarrassa de son pantalon, et resta intégralement nu devant Hugh Chapman, immobile, sans même chercher à l'attirer à lui.

Parce qu'il était certain que l'autre allait combler de lui-même la faible distance qui les séparait encore...

Eleonor lâcha le téton qu'elle torturait savamment, du bout de ses dents éclatantes de blancheur. Sunya poussa un petit cri de protestation, et ses reins se cambrèrent sur le transat. Avec un petit rire de gorge, Eleonor laissa ses lèvres glisser le long du ventre plat de sa partenaire prostrée et haletante. Au passage, elle darda un petit bout de langue mutin dans son nombril parfaitement dessiné, avant de poursuivre sa route plus bas.

Lorsque sa bouche atteignit l'orée de la toison noire et lisse, les narines d'Eleonor se dilatèrent, et elle sentit son propre sexe se gonfler de désir. Elle avait toujours raffolé du parfum intime de Sunya, à la fois délicat et entêtant, mélange de musc et de Cannelle, avec d'autres fragrances, plus mystérieuses et indéfinissables.

Le visage en feu et la bouche sèche, Eleonor entoura les reins de Sunya de ses deux bras et plongea ses lèvres au centre de la fleur affolante, noir et rouge avec des reflets de nacre, qui s'ouvrait juste sous ses yeux.

Au moment où sa langue frétilante plongeait au cœur de cette fournaise, ses tympanes furent frappés par un bruit étrange, venant de derrière elle.

C'était une sorte de râle, émanant d'une gorge masculine. Un râle qui semblait exprimer à la fois la douleur, une certaine protestation apeurée, mais surtout une immense et profonde félicité, presque une délivrance. Intriguée, Eleonor releva la tête et tourna vers la fontaine son visage écarlate et barbouillé du plaisir de Sunya.

Elle reçut un choc violent et très désagréable, en découvrant le tableau que formaient les deux hommes.

Son mari à quatre pattes sur les dalles du sol, le visage déformé par une jouissance qui lui parut ignoble ; et, à genoux derrière lui, collé à sa croupe, agrippé à ses hanches, Marc-Aziz. Un Marc-Aziz qui, à grands coups de reins, lui...

Eleonor détourna la tête, une moue d'intense dégoût déformant ses lèvres luisantes. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

En quelques secondes, incroyablement intenses, elle passa par des

sentiments contradictoires, mais tous d'une extrême violence. Pour, finalement, se fixer sur l'un d'entre eux, qui commença à dévorer son esprit.

La jalousie.

Une jalousie monstrueuse, torturante, d'autant plus insoutenable que c'était la première fois qu'Eleonor l'éprouvait, depuis qu'elle était mariée avec Hugh.

Peut-être parce que, jusqu'à maintenant, elle l'avait toujours vu faire l'amour *avec des femmes*.

Alors que, là, de voir son mari dans cette position soumise, grotesque, pitoyable, elle se sentait humiliée, rejetée, exclue.

Soudain, avec une violence incroyable, la jalousie fut balayée par un autre sentiment, encore plus puissant.

La haine.

Une haine féroce, tout entière dirigée vers l'homme qui, quelques instant auparavant, mettait encore le feu à son esprit et à son ventre.

Marc-Aziz.

Tout était de sa faute. Il était en train de détruire Hugh en l'humiliant, en l'asservissant à ses désirs abjects.

Eleonor se mit à grincer des dents, sans être capable de s'en empêcher. Elle sentait sa haine croître et la brûler de l'intérieur. Ce petit salaud de Français avait décidé de lui voler son mari, c'était parfaitement clair !

Elle ferma les yeux, respira un grand coup, le visage tourné vers le ciel étoilé. Et, lentement, un sourire réapparut sur ses lèvres rouges.

Elle n'avait pas dit son dernier mot. Elle se sentait de taille à le récupérer, « son » Hugh. Il suffisait qu'elle le veuille vraiment et le cauchemar cesserait. Tout redeviendrait comme avant. Et, pour ça, il n'y avait qu'une chose à faire. Pour que l'enchantement cesse, le mieux était de s'en prendre directement à l'enchanteur.

Elle allait donc tout mettre en œuvre pour éliminer Marc-Aziz. Pour le rayer de leurs existences.

Définitivement.



La serveuse longiligne, dont les cuisses bronzées étaient presque entièrement dévoilées par une minijupe moulante de stretch bleu électrique, déposa avec d'innombrables précautions et un grand sourire engageant une immense assiette ronde devant Aimé Brichot.

Boris Corentin, assis juste en face de lui, faillit éclater de rire, malgré l'humeur maussade qui ne le quittait pas depuis vingt-quatre heures. Il était presque certain de n'avoir jamais vu la figure de son coéquipier s'allonger autant, et son regard trahit un tel désarroi culinaire.

— Avant d'exploser, souvenez-vous que c'est vous qui avez insisté pour qu'on vous fasse découvrir la cuisine australienne « typique », dit prudemment Cameron Barossa, assise à la droite de Brichot. Et l'on a essayé de vous dissuader de commander la « salade composée maison »...

La soirée avait pourtant bien commencé.

Quand Corentin et Brichot leur avaient annoncé qu'ils les invitaient toutes les deux à dîner, Julia Osborne et Cameron Barossa, les deux policières censées leur servir de guides dans Sydney, avaient presque battu des mains de joie. Un dîner dont Boris espérait bien qu'il serait prolongé par autre chose, en ce qui concernait la blonde Julia et lui, vu la façon dont elle lui faisait les yeux doux depuis deux jours, et la manière qu'elle avait de le frôler sans cesse, comme par mégarde. En gros, il comptait enchaîner les plaisirs de la chair sur ceux de la chère...

Il se disait qu'il lui faudrait au moins ça pour effacer la journée déprimante qui venait de s'écouler. Un 23 décembre où il ne s'était rien passé. Mais strictement rien. Aimé Brichot et lui, secondés par les deux jeunes femmes, avaient eu beau se démenner, parcourir Sydney en tous sens pour retrouver ne serait-ce qu'une trace tangible de Marc-Aziz Abderhamane, peine perdue : il s'était volatilisé sans laisser la moindre trace, ni chez lui, ni dans les quelques bars où il avait commencé à prendre quelques habitudes.

Le seul fil ténu qui reliait les deux policiers au supposé terroriste pisté par la CIA, c'était cette fameuse fête « sur une île », à laquelle il avait peut-être participé, et la passion érotique qu'avait, semble-t-il éprouvée pour lui une certaine Eleonor Chapman. Laquelle vivait, avec son mari, précisément sur une île, à en croire Archie-le-gigolo.

Mais, pour ce qui concernait la piste Chapman, Julia et Cameron s'étaient chargées de doucher l'enthousiasme de Corentin...

Bref, Aimé Brichot et lui comptaient sur cette soirée à quatre pour se remettre un peu de baume au cœur. Comme ils avaient eu l'idée de vouloir tester la gastronomie locale, Julia et Cameron les avaient entraînés au *Gumnut Cafe*, au coin d'*Argyle street*, à un jet de pierre de la baie. L'établissement avait belle allure, avec sa grande salle au rez-de-chaussée, carrelée de rouge, aux murs de petites briques brun rouge, garnie de grande tables de bois ciré, entourées de chaises de style « bistrot ». Du milieu de la salle, ou presque, partait un grand escalier tournant, entièrement en bois, dont les marches étaient dépourvues de contre-marches. Il desservait les quatre petites salles plus intimes, installées en mezzanine, sous le plafond en lattes de chêne clair. La clientèle était jeune et saine, le personnel essentiellement féminin paraissait sympathique et efficace.

La première surprise de Corentin et Brichot avait été de voir Julia et Cameron s'arrêter devant une boutique vendant de l'alcool, et en ressortir avec deux bouteilles de cabernet Sauvignon de la *Hunter Valley*.

— L'endroit où on va dîner est un BYO avait cru bon d'expliquer Cameron.

— Un BYO ? avait fait Aimé Brichot, interloqué.

— Oui, un *Bring your own*^[12] : un restaurant qui n'a pas la licence pour vendre de l'alcool, mais où on peut apporter le sien... sans limitation de quantité ! Je sais que ça vous paraît aberrant, à vous autres Français, mais ici c'est très courant.

La deuxième surprise, c'était donc l'assiette qui venait d'atterrir devant Aimé Brichot, la fameuse « salade composée maison ». Ça tenait à la fois du poème surréaliste et du cauchemar pur et simple.

Au centre de l'assiette se trouvait une tranche de *corned-beef*, une tranche de jambon et du blanc de poulet, visiblement cuit à la vapeur. Sur le bord supérieur de l'assiette étaient disposées trois feuilles de laitue, l'une contenant une cuillerée de pommes de terre en salade, la deuxième des petits quartiers de tomate nappés d'une sauce à base de lait condensé sucré, de vinaigre et de poivre ; la dernière feuille était garnie de cubes de betterave marinés dans du vinaigre. Enfin, entre ces trois feuilles étaient intercalées d'épaisses tranches de fromage cuit, et le tout était « décoré » par des demi-rondelles d'orange.

— Pour être « composée », elle est composée, cette salade ! rigola Boris Corentin.

Il cessa brusquement de rire lorsque la même serveuse à la taille de guêpe déposa devant lui le *pie n'sauce* qu'il avait eu l'imprudence de choisir sur la carte. Il s'agissait d'un mélange de viandes non identifiabiles, cuites dans une sauce brunâtre et compressées entre deux couches de pâte détrempee, nappée de sauce tomate.

Lorsqu'une autre serveuse, brune et bien en chair celle-là, déposa devant Julia une somptueuse côte de bœuf dorée à souhait, et servit à Cameron un homard entier environné de *yabbies*, les écrevisses locales, Boris Corentin crut que son coéquipier allait se mettre à sangloter de désespoir.

Courageusement, en hommes habitués aux coups durs de l'adversité, les deux Français empoignèrent couteaux et fourchettes pour se mesurer à la gastronomie de l'Australie profonde... sous les regards à la fois narquois et inquiets des deux jeunes policières.

Au bout de deux ou trois bouchées prudemment mastiquées et ingérées, ils constatèrent avec un net soulagement que c'était « moins pire que ce que je craignais », ainsi que le murmura Brichot, en français dans le texte.

Autour d'eux, le restaurant se remplissait de plus en plus, des jeunes pour la plupart, et le niveau sonore s'élevait graduellement. Mais personne ne commandait de « salade composée » ni de *pie n'sauce*...

— Ce Hugh Chapman, c'est vraiment une si grosse pointure que ça ? demanda Boris Corentin, au bout d'un moment.

— Plus que ça, même, répondit Julia Osborne, tandis que sa coéquipière engageait une lutte furieuse avec les pinces de son homard cramois. D'abord parce qu'il est multimilliardaire, qu'il fait des affaires dans le monde entier et que, à ce titre, il rapporte beaucoup de devises au pays. De plus, ici même, en Australie, partout où ses immenses fermes d'élevages sont implantées, il arrose généreusement les notables et les politiciens locaux, histoire d'avoir la paix.

— Résultat, il a de « très bons amis » dans toutes les sphères du pouvoir... et de l'opposition, compléta Boris avec un petit sourire désabusé.

— *Right !* approuva Julia Osborne, en levant son verre de vin, que la serveuse venait de lui remplir.

— Par conséquent, il est impensable de « forcer sa porte », si je puis dire.

— Si ça signifie : accoster sur son île et y débarquer sans autorisation, ce n'est même pas la peine d'y penser, opina Cameron, qui venait de triompher de son homard par KO technique.

— Mais enfin, on ne peut quand même pas attendre les bras croisés que Marc-Aziz daigne refaire surface ! explosa Corentin, attirant l'attention du jeune couple qui dînait à la table voisine.

— L'Australie est un pays rude où on apprend vite les vertus de la résignation, fit sentencieusement Julia, dont, la cuisse à demi nue frôla celle

de Boris sous la table. Il y a une blague archi-connue et vieille comme Mathusalem, qui circule dans le *bush*. Vous savez ce qu'elle dit ? Écoutez ça : « Au cours de l'année qui suivit la plus grande période de sécheresse du siècle, la récolte record de blé, à peine sauvée de l'inondation, fut en un rien de temps anéantie par un feu de brousse. » Ce qui signifie que...

— Je crois que j'ai compris, fit Corentin avec un peu d'impatience : la prochaine catastrophe n'est jamais loin, et il y a des chances pour qu'elle soit pire que la précédente. N'empêche que la résignation et moi, ça fait deux ! Et que je...

Il fut interrompu par la sonnerie de son portable. Celui de sa poche gauche, c'est-à-dire *le sien*, et non celui obligeamment prêté par Jeannot-la-Science avant son départ. Aussitôt, il sentit une certaine excitation s'emparer de lui. Car, jusqu'à présent, il n'en avait donné le numéro qu'à une seule personne.

À Archie, le pensionnaire du *Madame est servi* grâce à qui il avait eu vent de l'existence d'Eleonor Chapman et de Hugh, son mari voyeur.

Effectivement, en prenant la communication, il reconnut aussitôt la voix traînante et nasillarde du jeune Australien. À mesure qu'il écoutait ce qu'Archie avait à lui dire, les trois autres pouvaient voir l'excitation faire crépiter son regard et durcir ses traits. Lorsqu'il coupa la communication, au bout de trente secondes à peine, Corentin avait un air que Brichot lui connaissait bien.

Celui du prédateur affamé, qui vient de flairer une proie possible.

— C'était bien Archie, confirma-t-il, d'une voix vibrante. Il se passe un truc qui pourrait être très intéressant pour nous.

— On t'écoute, fit Aimé Brichot, qui semblait avoir conclu avec sa salade composée un pacte de non-agression réciproque.

— Il vient d'apprendre, en laissant traîner ses oreilles aux abords du bureau de John Currow, qu'Eleonor Chapman avait annoncé son arrivée au *Madame est servi* dans une petite heure...

— Tiens donc ! sursauta Aimé Brichot. Et pourquoi est-ce qu'il prend la peine de t'en avvertir, ton *ami gigolo* ?

Boris Corentin eut un petit sourire malin :

— Parce que, à la fin de notre conversation d'hier, je lui ai nettement fait comprendre que, si je retrouvais mon ami Marc-Aziz, je ne chercherais sans doute plus à me faire engager au *Madame est servi*. Et comme ce garçon n'aime pas la concurrence des *Frenchies* dans notre genre...

— D'accord, pigé, approuva Aimé Brichot. Et tu comptes faire quoi, si c'est pas indiscret ?

Boris Corentin regarda tour à tour son coéquipier, puis les deux jeunes femmes, avec un sourire candide :

— Mais... exactement ce qui était prévu avec ce brave John Currow : je vais lui apporter le faux permis de travail obligeamment fourni par ces charmantes demoiselles, et je vais commencer ma carrière d'étalon tarifié ! En espérant que madame Eleonor Chapman posera sur moi un œil bienveillant et intéressé...

Une petite heure plus tard, Boris Corentin sirotait une coupe de mauvais champagne, en compagnie d'Archie (lequel avait un peu fait la gueule, en voyant débarquer cette concurrence...) et de deux autres pensionnaires du *Madame est servi*, au cœur du *saloon*, qui ressemblait à une serre surchauffée.

— C'est exprès, avait répondu John Currow de sa voix éraillée, lorsque Corentin lui avait parlé de la chaleur moite qui régnait dans le salon tendu de rouge cramoisi. Ça incite les femmes à boire, d'abord ; ensuite, ça leur monte au cerveau, et elles prennent la chaleur ambiante pour de l'excitation sexuelle, ce qui leur donne des idées... lucratives pour nous !

Mais, pour l'instant, des clientes, il n'y en avait point...

— C'est toujours comme ça, dans les moments de Noël, lui avait encore dit le patron. Comme c'est censé être une fête familiale, nos clientes doivent avoir un peu honte de délaissier la leur pour venir s'envoyer en l'air ici !

Ça se tenait...

Il régnait dans la pièce une ambiance d'attente vaguement ennuyée. Même King Sam, le pianiste, qui paraissait littéralement vissé à son tabouret recouvert de velours rouge, égrenait sans entrain les notes de *I can't give You anything but love*, [13] un morceau qui cadrerait bien avec ce que les pensionnaires étaient censés offrir aux éventuelles clientes.

Au moment où King Sam se risquait à une timide variation sur le thème principal de son morceau, il fut interrompu par le claquement de la petite porte du fond de scène et par l'irruption de John Currow.

— Mike ! aboya-t-il avec une sorte de fébrilité. Cabinet noir, vite ! « Ils » arrivent...

L'un des trois pensionnaires présents, un petit blond aux gestes délicats et au teint translucide de jeune fille anorexique, dont Corentin n'avait pas encore entendu le son de la voix, quitta le tabouret de bar sur lequel il était juché et disparut du *saloon* sans faire de commentaire.

— Je suis bien content que ce soit lui qui fasse « le mousse dans le tonneau » ! soupira l'autre garçon – un métis pas très grand mais taillé en athlète, à l'attention d'Archie : ça n'aurait pas arrangé mon mal de reins, si ça avait été mon tour...

Boris connaissait évidemment cette vieille histoire (vraie ou fausse ? Il n'en avait jamais rien su.) qui prétendait que, au temps de la marine à voile,

chaque navire comportait un tonneau vide percé d'un orifice circulaire. À l'intérieur du tonneau en question, prenait place le plus jeune des mousses, qui devait faire l'offrande de sa bouche à tous les marins qui en éprouvaient le besoin, durant leurs interminables périple sans femmes...

Boris avait même entendu, une fois, un de ses copains journalistes l'employer dans un sens figuré, un jour qu'il lui proposait un dîner en commun.

— Peux pas, je suis « de tonneau », ce soir, mon vieux...

Ça signifiait que c'était son tour de passer la soirée à l'imprimerie pour « boucler » le journal.

Mais, là, au *Madame est servi*, l'expression devait évidemment, être prise au sens propre : le dénommé Mike venait d'être envoyé par John Currow dans le caisson se trouvant sous la glace sans tain, dans le cabinet noir.

Boris Corentin sentit un frisson d'impatience et d'excitation lui parcourir la colonne vertébrale. Ça ne pouvait signifier qu'une chose ; ou plutôt deux : qu'Eleonor Chapman venait de faire son entrée dans l'établissement, d'abord ; et ensuite que son mari, Hugh, l'accompagnait probablement. Sinon, pourquoi envoyer un « mousse dans le tonneau » ?

Il se dépêcha de quitter le fauteuil où il était installé, pour aller se jucher sur le tabouret de bar que venait de quitter Mike. Il adressa un grand sourire à Sylvia, la barmaid blonde et frêle, à qui son léger strabisme donnait un petit air rêveur et absent.

Lorsqu'il entendit claquer les deux battants de la porte du saloon, Corentin pivota d'un quart de tour dans cette direction. Il fut instantanément soulagé, en voyant entrer une grande femme blonde d'une trentaine d'années, dont le corps superbe était habillé d'un tailleur Chanel anthracite, visiblement authentique.

Au moins, séduisante et sensuelle comme l'était Eleonor Chapman, s'il était amené à faire l'amour avec elle, il n'aurait pas trop à se forcer. Encore fallait-il qu'elle porte son choix sur lui. Le « mousse » ayant débarrassé le plancher, il avait une chance sur trois...

Boris vit Archie et le métis se précipiter vers la nouvelle arrivante, comme des mouches sur un pot de miel. Ce qui le convainquit de s'en tenir à la tactique qu'il avait choisie. Il pivota ostensiblement sur son tabouret, pour se retrouver face à Sylvia, occupée à essuyer des verres, et donc tourner le dos à Eleonor Chapman.

Il s'était dit qu'il lui fallait à tout prix piquer la curiosité de la jeune femme, curiosité qui devait déjà être éveillée par le fait qu'il était une « tête nouvelle ». Pour ça, il avait pensé que le coup du dédain pouvait marcher...

Il saisit sa coupe à moitié vide et, avec des gestes lents, souples, il la porta à ses lèvres, les yeux dans le vague, loin au-delà des bouteilles suspendues au mur du bar, le cul en l'air.

— Vous n'avez pas honte de boire tout seul, monsieur l'inconnu ? fit une voix féminine caressante, veloutée.

Boris ne tourna pas la tête vers elle tout de suite. Il termina tranquillement sa coupe, la reposa lentement sur le bar d'acajou, passa une main négligente dans ses cheveux bouclés, ce qui fit jouer un certain nombre de muscles de son torse moulé dans un tee-shirt blanc.

Puis, enfin, il regarda Eleonor Chapman et lui sourit. Il reçut le choc de ses immenses yeux noirs. Elle, de son côté, parut favorablement impressionnée par la carrure et les traits énergiques de son vis-à-vis ; par l'impression de virilité puissante et tranquille qui se dégageait de Corentin.

— Je buvais seul, parce que, jusqu'à présent, je l'étais... seul ! répondit-il sur un ton aussi neutre que possible.

— Vous êtes français ? demanda Eleonor, en tressaillant légèrement.

— Oui, pourquoi ? Ça vous dérange ? rétorqua Boris, avec un brin d'insolence, qui parut ne pas déplaire à sa voisine, à en juger par la petite lueur qui venait de s'allumer au fond de sa prunelle sombre.

— En règle générale, non, répondit-elle, en posant sa main sur son avant-bras. Et ce soir en particulier... encore moins. Si je commande une bouteille de Dom Pérignon, vous en prendrez une coupe avec moi ?

— Pourquoi pas ? répondit-il d'une voix indifférente, après avoir fait mine d'hésiter une seconde ou deux. Quoique je n'aie jamais beaucoup aimé l'ambiance des bars. Encore moins quand ils ressemblent à un saloon de pacotille !

Eleonor eut un petit rire de gorge, et ses pommettes se colorèrent de rose.

— On pourrait peut-être se transporter dans un lieu plus accueillant ? murmura-t-elle, en laissant glisser ses longs doigts du bras à la cuisse de Boris. *Juste toi et moi*, ajouta-t-elle, dans un français trébuchant.

Sans attendre la réponse, elle se tourna vers la barmaid, toujours occupée à essuyer ses verres avec des gestes mécaniques :

— Sylvia, ma chérie, vous pouvez nous faire monter une bouteille dans la *Midnight* ?

— Tout de suite, Madame...

Eleonor se tourna à nouveau vers Corentin, qui gardait l'attitude et la physionomie de celui que rien de tout cela ne pouvait concerner :

— Vous venez ? Je suis sûre que vous ne connaissez pas encore la chambre *Midnight*. Vous allez voir, elle est très intéressante...

— Je vous suis, répondit Boris en descendant de son tabouret. J'ai hâte de découvrir cette fameuse chambre, surtout si c'est en votre compagnie. Et d'en percer tous les mystères !

Eleonor Chapman ne marqua aucune réaction à la dernière phrase, prononcée intentionnellement par Corentin...

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre, le champagne était déjà là, dans son seau, le col ceint d'une serviette blanche, sur le guéridon de marqueterie, ainsi que deux coupes et une assiette de biscuits de Reims, Rose et blanc.

Mais ni Boris ni Eleonor ne lui accordèrent la moindre attention. La porte à peine refermée, la jeune femme se plaqua contre lui, noua ses bras autour de son cou et lui tendit ses lèvres entrouvertes.

Boris prit tout son temps pour enlacer sa taille, caresser le bas de son dos à travers le tissu soyeux de son tailleur, avant d'unir ses lèvres aux siennes.

Aussitôt, ce fut comme si une tempête s'était levée à l'intérieur du corps voluptueux d'Eleonor. Alors que leurs dents s'entrechoquaient sous la violence qu'elle imprimait à leur baiser, elle projeta son ventre à la rencontre de celui de Boris, lui donna un mouvement tournant qui ne tarda pas à produire son effet.

— *My God !* souffla la jeune femme, quand leurs lèvres se séparèrent enfin. Je vais finir par croire que tous les Français sont montés comme des taureaux !

— Pourquoi ? Tu en as connu d'autres, avant moi ? demanda Boris, d'un ton négligent.

Eleonor ne répondit pas...

Elle s'écarta de son partenaire d'un pas en arrière. Les yeux brillants, un petit sourire allumé flottant sur ses lèvres gonflées et humides, elle défit les deux boutons de son tailleur. Puis, elle en saisit les pans par le bas et les écarta lentement, presque théâtralement.

Boris reçut un choc délicieux au creux de la poitrine, en découvrant deux seins lourds et fermes, séparés par une profonde et soyeuse vallée, et soutenus par deux balconnets de dentelle noire très ajourée, qui ne cachaient pas grand-chose des larges aréoles brunes et des mamelons dressés.

Eleonor se défit complètement de sa veste, qu'elle laissa tomber sur l'épais tapis chamarré. Elle cambra les reins avec une sorte d'orgueil :

— Ils te plaisent, mes seins ? Ça t'excite de me voir me déshabiller pour toi. Oui, apparemment, si j'en juge par cette grosse bosse, là...

Elle revint jusqu'à lui et ses deux mains agrippèrent la boucle du ceinturon retenant le jean de Boris, qui resta parfaitement immobile, continuant de jouer au « Bel Indifférent ». Après tout, il était censé être un objet sexuel...

Sa virilité en pleine érection jaillit à l'air libre, provoquant un petit cri d'admiration chez Eleonor, qui se laissa tomber à genoux, tandis que sa main droite s'enroulait autour du sceptre majestueux et dur, pointé droit sur elle.

Du coup, le regard de Corentin alla frapper directement la grande glace

murale qui faisait face au lit. Une glace derrière laquelle devait se trouver Hugh Chapman, le sexe fiché dans l'ouverture du caisson...

Boris chassa rapidement cette pensée, qui risquait de le perturber quelque peu. Il adorait les femmes, faire l'amour avec elles, leur rendre au centuple le plaisir qu'elles lui donnaient. Mais, dans ce domaine, il se sentait parfaitement « normal ». Et le fait de penser que le mari d'Eleonor s'excitait en regardant sa femme engloutir son propre sexe ne l'excitait pas plus que ça. C'était même plutôt le contraire.

Mais bon : il était en service commandé...

À présent, la bouche pulpeuse de l'Australienne couissait le long de sa verge, sa langue s'enroulait autour, chaude et vivante, avec une science affolante. Tellement affolante que Boris sentit qu'elle risquait de venir à bout de lui un peu trop vite. Du coup, il décida de reprendre l'initiative. Fini, le « Bel Indifférent » : il allait lui montrer de quoi était capable le mâle français, même sous le regard invisible d'un voyeur !

Il prit le visage d'Eleonor entre ses deux mains, écarta sa bouche avide de son sexe impressionnant de raideur, et la força à se relever. Elle le regarda, d'un air à la fois surprise et excitée. Tout son corps vibrait d'attente, d'espoir.

Sans dire un mot, sans même lui faire l'aumône d'un regard, d'un mouvement sec et puissant, Boris lui arracha sa jupe de tailleur, plutôt qu'il ne la dégrafa.

— Eh ! vous êtes fou ! qu'est-ce qui vous prend ? protesta-t-elle d'une voix sèche.

Mais, dans ses yeux, Corentin avait vu s'allumer une petite flamme trouble qui l'incita à continuer, sans s'occuper de ses protestations.

Sans rien répondre, il glissa ses doigts à l'intérieur de la petite culotte de dentelle noire, et tira dessus. Il y eut une déchirure sèche, et le slip arachnéen ne fut plus qu'un chiffon entre les doigts de Corentin.

Cette fois, Eleonor ne protesta même pas. Au contraire, sa gorge émit une sorte de petit ronronnement de chatte, et elle cambra les reins, pour faire admirer sa superbe poitrine et faire ressortir le triangle d'or qui ornait la jonction de ses cuisses rondes et bronzées.

Toujours rigoureusement silencieux, Boris la saisit par les épaules et la poussa sans ménagement en arrière. Avec un petit cri de surprise, Eleonor se renversa sur le satin noir du drap impeccablement lisse et légèrement brillant.

Elle resta comme ça, sur le dos, les jambes écartées et pendant hors du lit, les bras allongés de chaque côté de la tête. Comme un animal consentant au sacrifice...

Boris Corentin se débarrassa rapidement de tous ses vêtements, sans négliger de faire jouer les muscles de son torse puissant et de ses bras, à chaque mouvement qu'il faisait. Lorsqu'il se redressa, au pied du lit,

entièrement nu, les mains sur les hanches, précédé par le formidable éperon de sa virilité fièrement dressée, Eleonor plaça ses talons sur le rebord du lit et écarta les genoux autant qu'elle le put. Relevant légèrement la tête, elle lança à Boris un long regard suppliant et avide. Mais elle ne dit rien. Comme si, domptée, elle acceptait désormais de se soumettre à la loi du mâle, à son bon plaisir.

Toujours silencieux, les traits impassibles, le regard fixe, presque dur, Corentin grimpa sur le lit et rampa doucement le long du corps doux et palpitant de cette somptueuse femelle, en total abandon.

Comme si elle était dotée d'une « tête chercheuse », sa virilité tendue vint buter naturellement contre les pétales tendres et inondés de désir, qui s'ouvrirent tout naturellement. Boris n'eut qu'à donner un coup de reins, lent, régulier, puissant, pour s'engloutir jusqu'à la garde dans ce fourreau avide, étroit et brûlant.

Aussitôt, ce fut comme si un ouragan se déchaînait. Eleonor se mit à éructer, à grincer des dents, à gémir, à crier comme une goule en chaleur ; sa tête s'agitait de droite à gauche, de plus en plus vite à mesure que Boris augmentait la cadence de ses mouvements de hanches.

Il avait l'impression affolante d'être englouti par une bouche vorace, un puits de plus en plus torride et profond.

Avec un long feulement plus aigu encore que les précédents, Eleonor planta ses ongles acérés comme des griffes dans les épaules de son partenaire. La douleur agit sur Boris comme le coup d'éperon sur le pur-sang : il accéléra encore l'allure, piqua des deux, se mit à pilonner ce ventre en fusion de toute la puissance de sa virilité.

Le résultat ne se fit pas attendre. Le corps couvert d'une fine transpiration due à la montée irrésistible de l'orgasme, Eleonor se tendit comme un arc, avec une telle force qu'elle parvint à décoller du drap de satin en soulevant les quatre-vingt-cinq kilos de muscles et d'os de l'homme qui la faisait jouir à grands coups de reins.

Le tout avec un interminable râle de plaisir, qui s'acheva en une sorte de sanglot bienheureux, tandis que le corps de la jeune femme haletante retombait d'un coup sur le lit ; sans force, vidé.

Boris, qui avait retenu son propre plaisir avec une maîtrise parfaite, l'aïda à retrouver une respiration normale, en lui caressant doucement les cheveux et le visage. Quand elle fut redevenue calme, il roula sur le côté et sauta au bas du lit.

— Je suis sûr que, *maintenant*, vous n'auriez rien contre un peu de champagne... dit-il en arrachant la bouteille de son seau.

Il revint vers le lit avec une coupe pleine de liquide pétillant et doré dans chaque main. Il s'agenouilla près du buste d'Eleonor. Laquelle se retrouva aux premières loges pour constater que l'impressionnante virilité de son

partenaire observait toujours un garde-à-vous parfait. Mutine, elle prit une gorgée de champagne dans sa bouche. Puis, creusant les joues pour retenir le liquide très froid, elle fit coulisser le membre de Boris entre ses lèvres. Enfin, dans un mouvement de « pompage » irrésistible, elle avala petit à petit tout le vin qui emplissait sa bouche, procurant du même coup d'intéressantes sensations à Corentin.

Elle cessa brusquement sa caresse et éclata d'un petit rire ravi. Le rire d'une gamine qui vient de faire une « bonne blague » et qui est contente d'elle. Elle enroula ses longs doigts autour de la virilité qui paraissait la narguer, de l'autre main, elle désigna les lambeaux de son slip de dentelle, sur la moquette :

— Tu es vraiment une brute, dans ton genre, toi !

— Je suis vraiment désolé, je n'ai pas pu me contrôler, mentit Boris avec un sourire contrit assez bien imité. Vous êtes très fâchée ?

— Mais non, pas du tout, grand idiot ! Au fond, c'est plutôt flatteur. Et puis, je dois dire que j'ai toujours adoré les vrais hommes, ceux qui savent traiter les femmes comme des femelles, quoi ! Je sais bien que ce n'est pas du tout *politically correct*, mais je m'en fous !

Elle déposa un petit baiser humide sur le sexe tendu et lourd qui emplissait toute sa main, avant de poursuivre :

— Je dois avoir une sorte de radar, d'ailleurs. En bas, au saloon, j'ai tout de suite vu que tu étais différent des gars qu'on croise habituellement ici. Tu n'avais pas le regard d'un gigolo, mais plutôt de...

Elle resta quelques secondes rêveuses, avant de préciser sa pensée :

— Il y a du fauve, chez toi. Et du mystère, aussi.

Comme si tu étais une sorte de combattant secret. Un homme à double vie, ou quelque chose comme ça...

— Ce doit être parce que j'ai passé dix ans dans l'armée. Dans les commandos, même, improvisa Corentin, qui trouvait qu'Eleonor s'approchait un peu trop près de la vérité de sa « couverture ».

Elle tressaillit, lâcha son sexe, et le dévisagea d'un regard brusquement plus intense, qui surprit Corentin et le mit instantanément en alerte.

— Dans les commandos ? fit-elle d'une voix étrangement pressante. Du genre des *marines* américains ? Ça veut dire que tu sais te battre ? Que tu as déjà tué des hommes ?

Boris Corentin se composa la mine sombre d'un homme qui a vu et fait beaucoup de choses invouables.

— Je n'aime pas beaucoup parler de ce que j'ai fait durant cette période, répondit-il, en détournant les yeux. En tout cas, pas avec les jolies femmes...

Eleonor n'insista pas. Elle s'étira et lui sourit, de nouveau détendue, au moins en apparence. Mais Corentin, lui, garda ses sens en éveil.

— Je crois que j'ai encore envie de toi, murmura la jeune femme, très chatte.

— Ça ne pose pas de problème, sourit Boris, en désignant son sexe qui n'avait pas faibli.

— C'est génial, soupira Eleonor, de tomber sur un homme qui aime vraiment les femmes. Et surtout qui n'aime *que* les femmes...

Une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Corentin. Ce que venait de dire Eleonor lui avait fait repenser à Mike, le « mousse dans le tonneau ».

Et au cabinet noir dont il avait complètement oublié l'existence, dans le feu de l'action. Un cabinet où devait se trouver Hugh Chapman, en train de les observer, lui et sa femme. Et Boris trouva soudain bizarre qu'Eleonor fasse une réflexion désagréable à propos des hommes aimant *aussi* les hommes, dans la mesure où ça semblait justement être le cas de son mari.

— Mais, en fait, reprit Eleonor, après avoir eu une sorte d'hésitation, ce n'est pas tellement maintenant que j'ai envie de remettre ça avec toi...

Elle fit semblant d'avoir soudain une idée, mais Corentin comprit qu'elle jouait la comédie. Que ce qu'elle allait dire, elle le tournait dans sa tête depuis déjà un petit moment.

— Mais j'y pense, dit-elle soudain : pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas à la grande fête que mon mari et moi donnons demain soir, chez nous, pour le réveillon ? Tu serais payé naturellement, et grassement même ! Qu'est-ce que tu en dis ? Oh ! allez, dis oui : j'ai vraiment besoin que tu viennes !

Besoin ? Pourquoi avait-elle dit besoin plutôt qu'envie, qui aurait semblé plus naturel ? De plus en plus, Corentin avait l'impression que madame Chapman jouait un jeu bizarre, pas net. À tout hasard, il décida de s'avancer un peu hors du bois, histoire de tâter le terrain.

— Si c'est pour faire l'amour, avec vous ou d'autres, je viendrai, bien sûr. Et je viendrai seul. Seulement... (il fit mine d'hésiter, avant de se jeter à l'eau.), seulement, si c'est pour mes autres qualités que vous avez besoin de moi, il faut que vous sachiez que j'ai l'habitude de travailler en équipe, avec mon partenaire habituel...

Il y eut un lourd silence dans la chambre. D'ores et déjà, et quelle que puisse être la réponse d'Eleonor, Boris Corentin exultait intérieurement. Simplement parce que la jeune femme n'avait marqué ni stupeur ni indignation, ni aucun autre sentiment. Alors que son partenaire, censé être un ex-commando, un dur de dur, bref : un homme habitué à tuer, venait de lui proposer ses services.

Simplement, les lèvres entrouvertes et le regard dans le vague, elle réfléchissait. *Elle pesait le pour et le contre.* Finalement, elle releva lentement la tête, plongea ses grands yeux noirs dans ceux de Boris et répondit, avec une

indifférence qui sonnait faux :

— Eh bien ! pourquoi pas ? Oui, c'est une bonne idée, ça : viens donc avec ton copain, plus on est de fous et plus on rit, pas vrai.

Elle essayait de prendre l'air gai et insouciant d'une femme qui ne songe qu'à faire la fête et s'envoyer en l'air. Mais ce que Corentin lisait dans son regard fixe et intense, c'était tout autre chose.

Il venait d'acquiescer la conviction qu'Eleonor Chapman avait décidé de se servir de lui et de ses soi-disant capacités de tueur pour se débarrasser de quelqu'un.

Mais de qui ?

De Hugh Chapman, son mari voyeur, qui était censé se trouver ici même, derrière le miroir sans tain ?

Ou pourquoi pas de Marc-Aziz Abderhamane, le Français que les Chapman avaient invité chez eux la semaine précédente et qui n'avait plus refait surface depuis ?

Les mâchoires de Boris Corentin se contractèrent involontairement et son regard devint d'acier.

S'il voyait juste, il allait se retrouver, dès le lendemain soir, dans une situation assez explosive et inconfortable. Celle d'un homme payé pour descendre l'homme qu'il était censé retrouver vivant. Il décida de pousser un autre pion de quelques cases en avant.

— À propos, vous parlez de votre mari : ça ne va pas poser un problème si vous et moi, demain soir ?...

Eleonor éclata de rire, ce qui fit frissonner ses seins lourds et fermes :

Hugh ? Être jaloux ? Il ne manquerait plus que ça ! Surtout maintenant : ce serait trop drôle, vraiment !

Elle redevint brusquement sérieuse, et sa voix se fit plus grave, presque un grondement :

De toute façon, il n'y a même pas à s'inquiéter de ce qu'il pense ou non, murmura-t-elle, les yeux dans le vague, comme si elle avait oublié la présence de Corentin et se parlait à elle-même. Après ce qui s'est passé l'autre soir, je la tiens par les couilles, cette fiote !

Eleonor parut soudain sortir d'un rêve. Elle s'ébroua, sauta hors du lit et fila vers la salle de bains attenante.

— Je prends une petite douche, histoire de me rafraîchir un peu, mais n'en profite surtout pas pour filer ! cria-t-elle joyeusement avant de disparaître derrière la porte peinte en gris clair. N'oublie pas que j'ai payé pour te garder une heure...

Boris Corentin sursauta et faillit lui répondre vertement, avant de la planter là. La femme qui pourrait le retenir dans un endroit quelconque, sous prétexte qu'elle avait « payé pour une heure », celle-là n'était pas encore née,

et il était probable qu'elle ne verrait jamais le jour.

Seulement, Corentin avait la certitude qu'il tenait le bon bout. Le bout du fil invisible qui allait le conduire jusqu'à Marc-Aziz Abderhamane.

Pour arriver jusqu'à l'autre bout de ce fil, il fallait faire patte de velours et rester en bons termes avec Eleonor Chapman.

En tout cas, Boris avait acquis au moins une certitude : vu la manière extrêmement méprisante dont Eleonor venait de parler de son mari, il y avait gros à parier que Hugh Chapman ne se trouvait pas dans le Cabinet noir, d'où l'on pouvait tout entendre de ce qui se disait dans la chambre.

Mike, dans son « tonneau », allait sans doute perdre sa « prime de mousse »...

Chapitre X



Les lèvres rouges et brillantes s'arrondissaient en « o » autour de la virilité tendue à se rompre. Elles montaient jusqu'à l'énorme champignon écarlate, prêt à exploser, s'arrêtaient une seconde ou deux, le temps d'une caresse de la langue, avant de redescendre lentement, avidement, et de l'engloutir presque jusqu'à la racine, malgré sa taille impressionnante.

Allongé sur son lit, Marc-Aziz avait fermé les yeux, pour faire croire à Sunya, agenouillée nue tout contre lui, que le traitement raffiné que sa bouche lui prodiguait le transportait au septième ciel, lui faisait perdre la tête.

En réalité, jamais la tête d'Abderhamane n'avait été aussi froide, son esprit aussi lucide.

Pour parfaire l'illusion, il flattait d'une main distraite la croupe menue, mais bien ronde et extraordinairement ferme, qui se trémoussait à quelques dizaines de centimètres de son visage. Parfois, ses doigts s'égarait dans le profond sillon qui séparait les petites fesses de l'Indonésienne, tout en les réunissant. Il jouait un moment à les emmêler dans la profonde toison d'un noir de jais, les glissait entre les pétales nacrés et inondés de désir, qui s'ouvraient complaisamment sous cette intrusion virile.

Pour tester la docilité de Sunya, il lui arrivait d'enfoncer un voire deux doigts dans le puits étroit et plissé de ses reins. À chaque fois, l'Indonésienne avait un sursaut, un tressaillement de refus. Mais, aussitôt, tout son corps se détendait, et elle creusait les reins pour mieux se plier au viol de son intimité la plus secrète et la plus étroite.

Et, pendant ce temps, alors que la bouche vorace de Sunya continuait de coulisser autour de sa verge, dure comme de la pierre, Marc-Aziz réfléchissait.

Il avait pratiquement atteint l'objectif qu'il s'était fixé : abattre sa poigne sur cette île paradisiaque et en faire *son* domaine. Depuis la petite séance de l'après-midi, Hugh Chapman était à lui. Il l'avait possédé au sens physique du terme – sans plaisir ni dégoût : en professionnel ; parce que c'était nécessaire, simplement. Lorsque ç'avait été fini, quand il s'était retiré des reins du milliardaire, il avait lu dans ses petits yeux jaunes une soumission totale, inconditionnelle. Donc, tout était *presque* parfait, pour Marc-Aziz.

Presque, oui. Parce que, à ce moment-là, il avait également croisé le regard d'Eleonor Chapman, dont le visage écarlate était luisant du plaisir qu'elle venait de donner à Sunya. Et ce qu'il y avait lu, ce n'était pas de la soumission, pas de l'amour, ni même une certaine complicité érotique, comme il l'escomptait.

C'était de la haine. Une haine féroce, implacable, peut-être meurtrière, qui venait de s'allumer dans les grands yeux noirs de l'Australienne.

Marc-Aziz avait compris en un éclair ce qui se passait : Eleonor n'avait pas admis qu'il lui « vole » son mari ; pas supporté de voir Hugh à quatre pattes, pousser de petits couinements de plaisir sous les coups de boutoir qu'il lui assénait.

Il avait surtout compris que, dès cet instant, il venait de se faire une ennemie mortelle. Or, pendant son entraînement, dans les camps secrets du désert pakistanais, on lui avait inculqué un principe incontournable : tout ennemi doit être impitoyablement éliminé *avant* de devenir un réel problème.

Il devait donc, et dans les plus brefs délais, se débarrasser d'Eleonor Chapman.

Deux coups discrets furent frappés à la porte de la chambre.

— Aziz ? Tu es là ? Je peux entrer ? dit la voix timide, presque apeurée de

Hugh Chapman.

Sunya voulut relever la tête, mais, d'une pression de la main, Abderhamane lui ordonna de ne pas interrompre sa fellation. Il fallait que Chapman comprenne qui était désormais le maître, ici...

— *Comme in !* répondit-il d'une voix coupante, en croisant ses bras sous sa tête et en fixant la porte de ses yeux verts pailletés d'or pur.

Hugh Chapman s'immobilisa sur le seuil de la pièce, ses cheveux roux légèrement agités par les pales du ventilateur de plafond. Ses yeux s'exorbitèrent, et il poussa une sorte de gémissement de bête blessée, en découvrant Sunya, nue, à genoux près de son amant, occupée à engloutir son formidable membre entre ses lèvres écarquillées.

— Aziz ! Qu'est-ce que... Tu n'as pas le droit de me faire ça !

Sa voix était geignarde, pleurnicharde, et, sans même s'en rendre compte, il tordait ses mains l'une dans l'autre.

— Le droit ? fit Marc-Aziz avec une ironie froide. C'est toi, maintenant, qui me donnes ou me refuses le droit de faire ce qui me plaît ?

Les plaques rouges du visage blême de l'Australien virèrent au violacé, et sa bouche se tordit en une sorte de rictus pitoyable.

— Non ! bien sûr que non, mais...

— Il n'y a pas de mais, fit Marc-Aziz, plus gentiment, en tapotant le matelas à côté de lui. Allez, arrête de faire cette tête-là et viens t'asseoir...

Hugh Chapman hésita. Il faillit tourner les talons et quitter la chambre. C'est même l'ordre qu'il eut l'impression de donner à ses pieds. Lesquels, apparemment en pleine rébellion, firent tout le contraire et marchèrent vers le lit, avec une sorte de précipitation servile.

L'Australien s'assit à l'extrême bord du matelas épais, en respirant bruyamment. Il semblait comme hypnotisé par le sexe volumineux et long qui disparaissait à moitié entre les lèvres humides et rouges de Sunya. Ce sexe... Le même qui, quelques heures plus tôt, lui avait...

Chapman tressaillit sous la morsure d'un sentiment violent, impérieux, tyrannique. Un sentiment qui, à son propre étonnement, n'était pas de la honte. La honte que, *normalement*, d'après son propre système de valeurs, il aurait dû ressentir de s'être laissé sodomiser.

Non, ce qui lui brûlait le cœur et lui fouaillait l'esprit, c'était la jalousie. Marc-Aziz n'avait pas le droit de laisser cette fille le prendre dans sa bouche ! Ni elle, ni personne ! Il était à lui, maintenant !

Comme s'il avait deviné ce qui se passait dans la tête de Chapman, Marc-Aziz saisit Sunya par les cheveux et la força à interrompre sa caresse et à se relever. Il vit l'Indonésienne et l'Australien, de part et d'autre de son corps nu, se défier du regard, dans un silence lourd, ponctué par leurs deux respirations rauques et le ronron régulier du ventilateur, au-dessus du lit. Puis leurs deux

paires d'yeux descendirent vers l'objet de leurs désirs et de leur rivalité.

Durant une seconde ou deux, Marc-Aziz eut l'impression qu'ils allaient se jeter ensemble sur son sexe tendu à se rompre et se battre à mort pour en obtenir la jouissance exclusive. Il décida de reprendre la main.

— Vas-y, suce-moi, dit-il à Hugh Chapman, d'un ton doux mais sans réplique possible. C'est à ton tour. Et puis, elle aussi, comme toi, doit apprendre à me partager. Car vous devez comprendre que je ne vous appartiens pas. Au contraire, c'est vous qui êtes à moi...

Il avait dit ça exprès, pour tester les limites de l'homme et de la femme. Il eut la satisfaction de constater qu'aucun des deux ne se rebellait contre son « acte de propriété ».

Au contraire, après un dernier regard embarrassé en direction de Sunya, Chapman se pencha lentement en avant, lèvres entrouvertes. Vers ce sceptre de chair dure dont il venait d'accepter l'autorité sans condition.

— Tu as bien fait de venir me voir, murmura Marc-Aziz, en caressant distraitemment les petits seins de Sunya, à genoux à sa droite. Je crois qu'il va être temps, si on veut s'éclater vraiment, tous les trois, de trouver une solution à un problème qui devient de plus en plus irritant. Je veux parler d'Eleonor, bien sûr. Qui va tout faire pour nous pourrir l'existence à partir d'aujourd'hui. Quand je parle d'une solution, je veux dire une solution *définitive*...

Hugh Chapman releva un instant la tête et braqua sur Marc-Aziz des yeux complètement égarés :

— Définitive ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Les traits d'Abderhamane se durcirent d'un coup et il plongea le double rayon de ses yeux verts dans ceux de l'Australien, dont la paupière droite clignait à toute vitesse, comme un papillon nocturne pris sous les feux croisés de deux projecteurs.

— Tu sais très bien ce que je veux dire par là, Hugh... articula-t-il d'une voix insidieuse.

— Ça y est ! le rapport vient d'être faxé par nos collègues de Brisbane ! s'exclama Julia Osborne, le visage rose d'excitation. Bravo, Boris : vous avez mis en plein dans le mille !

Corentin, debout devant la grande fenêtre de sa chambre d'hôtel, s'arracha à la contemplation de la grande baie bleu turquoise et du gigantesque pont métallique qui l'enjambait, pour se tourner vers la nouvelle arrivante.

— Disons que j'ai eu un peu de flair et beaucoup de chance, répondit-il, en se gardant de tout triomphalisme. Alors ? Il s'est passé quoi, lors de la fameuse soirée chez les Chapman ?

Julia Osborne s'assit sur le lit de Boris, où se trouvait déjà, jambes

croisées en tailleur, Cameron Barossa. Aimé Brichot, lui, s'était octroyé l'unique fauteuil en rotin de la pièce. Une pièce à laquelle tous les meubles en pin verni donnaient des allures de chalet Scandinave, inattendues sous ces latitudes.

L'Australienne déplia les deux feuilles de papier qu'elle tenait à la main, à en-tête du *Police Département* de Brisbane, la capitale du Queensland, l'État voisin dont dépendait administrativement et juridiquement l'île des Chapman. Après avoir rapidement revu les lignes du texte qui s'y trouvaient, Julia se lança :

— Le 19 décembre au matin, soit le lendemain de la soirée à laquelle Marc-Aziz Abderhamane était censé participer, Clifford Wodehouse, l'un des principaux avocats de Brisbane, a déclaré à nos collègues la disparition de sa femme, Lucy, *alors qu'ils se trouvaient ensemble sur l'île de leurs amis Chapman*. Évidemment, l'île a été fouillée de fond en comble, la mer et les côtes ont été passées au peigne fin, pour l'instant sans résultat : le corps de Lucy Wodehouse reste introuvable.

— Ils ne le retrouveront pas, murmura Boris Corentin entre ses dents.

— D'après les différents témoins qui ont été entendus, poursuivit Julia, sur un signe de tête de Boris, Lucy Wodehouse se serait éloignée de l'habitation, seule, à un moment de la soirée, vers les jardins et la plage. Personne ne l'a plus revue depuis.

— C'est tout ? fit Corentin, un peu désappointé.

— Non, pas tout à fait, répondit Julia, avec un petit sourire malicieux. L'un des témoins, une certaine Jennifer Sandurst, a déclaré qu'elle avait vu Lucy partir dans la direction où, quelques minutes plus tôt, elle avait vu disparaître Hugh Chapman et son invité du jour, *un Français beau comme un Dieu*.

— C'est ça ! s'exclama Corentin, en frappant sa paume gauche de son poing droit. Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place !

— Pour toi, peut-être... grommela Aimé Brichot, occupé à essuyer ses lunettes. Mais, pour ce qui me concerne, j'avoue que je patauge salement...

— Écoute, Mémé ! fit Boris en se mettant à arpenter la chambre à grandes enjambées sous le regard des trois autres. Tu te souviens de ce que m'a dit Eleonor Chapman, tout à l'heure, au *Madame est servi...*

— Avant que tu l'aies comblée de bonheur, ou après ? fit Brichot, un brin sarcastique.

— Ça va, Mémé ! Je te rappelle que j'étais en service commandé et que j'œuvrais pour la grandeur de la France !

— Ben voyons...

— Donc, fit Corentin en redevenant sérieux, qu'est-ce qu'elle m'a dit ? D'abord que ça lui faisait du bien de rencontrer un homme qui aimait les

femmes et rien que les femmes.

— Vous pensez que Hugh Chapman pourrait avoir succombé au charme d'Abderhamane ? demanda Cameron Barossa, la voix pleine de doute.

— Et pourquoi pas ? N'oubliez pas que rien ne l'excite plus que de voir sa femme faire l'amour avec un autre homme : c'est souvent le signe d'attirances homosexuelles latentes qui ne demandent que l'étincelle adéquate pour devenir patentés.

— Bon, admettons, fit Aimé Brichot : Chapman et Marc-Aziz s'isolent dans la nature pour faire leurs petites affaires. Et après ?

— Après ? fit Corentin. Mais c'est tout simple : ils sont surpris en train de bien faire par Lucy Wodehouse, *qui a pris la même direction, quelques minutes après eux*. Là, surpris dans une position extrêmement compromettante – peu importe laquelle, persuadé que son invitée ne pourra pas s'empêcher de raconter à tout le monde la scène qu'elle a surprise, certain qu'il va devenir la risée de toute la « bonne société » australienne, dont il est l'un des piliers, Hugh Chapman panique et, *in fine*, ne trouve qu'un moyen pour empêcher Lucy Wodehouse de parler...

— Il la tue ! souffla Julia Osborne.

— Pourquoi lui plutôt qu'Abderhamane ? contra Aimé Brichot.

— Mais parce que, *a priori*, Marc-Aziz n'a aucune réputation à préserver ! répondit Corentin. Officiellement, c'est un gigolo, un prostitué ne l'oublie pas. Mais il est possible qu'il ait aidé Chapman à se débarrasser de sa victime. En tout cas, il a été témoin du meurtre.

— Et pourquoi ? demanda Cameron Barossa.

— Parce que, sinon, il aurait quitté l'île à l'issue de la soirée, comme tous les autres invités, et serait revenu à Sydney ! Donc je suis à peu près certain qu'il a été au minimum témoin. Et la deuxième chose dont je suis sûr, c'est qu'Eleonor Chapman a été, d'une façon ou d'une autre, mise au courant du meurtre.

— Alors là, c'est de la magie ! s'exclama Julia, en enveloppant Boris d'un regard pantelant d'admiration.

— Non, de la déduction, rétorqua celui-ci, en adressant un petit sourire à la jeune Australienne. Rappelez-vous ce que m'a dit madame Chapman à propos de son mari, après m'avoir invitée au réveillon de demain soir : « *après ce qui s'est passé l'autre soir, je le tiens par les couilles, cette fiote !* » Si ça, ça ne veut pas dire qu'elle est au courant du meurtre qu'il a commis...

— Ça peut simplement vouloir dire que, elle aussi, elle a surpris Hugh Chapman en train de batifoler avec un autre homme, objecta Aimé Brichot.

— C'est vrai, ça peut... admit honnêtement Corentin. Mais, au fond, ça change peu de choses en ce qui nous concerne. Car, je te le rappelle, Mémé, ce qui nous concerne, c'est Marc-Aziz Abderhamane. C'est lui que nous

avons pour mission de retrouver et de pister.

— Si ça se trouve, il est déjà mort depuis longtemps, soupira Brichot. Exactement comme cette Lucy Wodehouse...

— C'est possible, mais il faut en avoir le cœur net, trancha Boris. Je te signale que je n'ai pas l'intention de rester des mois en Australie, à attendre une hypothétique réapparition. Conclusion...

— Conclusion, enchaîna Aimé Brichot avec une petite grimace mi figue, mi raisin, je vais devoir me transformer en gigolo professionnel le temps d'un réveillon, puisque tu as eu la gentillesse de me mouiller dans tes histoires...

— Gigolo ET tueur : ne l'oublie pas, Mémé !

— Vous croyez vraiment qu'Eleonor a dans l'idée de vous utiliser pour se débarrasser de son mari ? demanda Cameron Barossa, en regardant alternativement Corentin et Brichot.

— J'en suis presque certain, affirma Boris, même si je n'ai aucune preuve, ni même aucun indice tangible. Mais je serais prêt à parier.

— En bref, ça va être quoi, notre stratégie, demain ? demanda Aimé Brichot.

— Nous devons nous assurer d'Abderhamane, d'une manière ou d'une autre, Mémé. Déterminer s'il est mort ou si les Chapman le tiennent enfermé, quelque part sur leur île.

— Enfermé ? fit Julia Osborne.

— Eh bien ! oui, répondit Boris : je pars du principe – mais j'ai peut-être tort – que, s'il était libre de ses mouvements, Marc-Aziz aurait déjà trouvé le moyen de quitter l'île.

— Et une fois qu'on saura à quoi s'en tenir ? insista Aimé Brichot. On est censé faire quoi ? Qu'est-ce qu'ils attendent de nous, nos petits camarades de la CIA ?

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de Corentin. Les yeux dans le lointain, il finit par répondre :

— Normalement, on est juste censés le suivre à la trace et noter ses faits et gestes, en collectant le maximum d'infos sur ce qu'il fait. Mais je crois que je commence à avoir une bien meilleure idée...

— Une idée ? fit Aimé Brichot, d'un air soupçonneux. Quel genre d'idée ?
Boris Corentin regarda son coéquipier bien en face :

— Du genre qui, si tout ne se passe pas comme je l'espère, risque de nous valoir un réveillon de Noël assez *rock'n'roll*, mon vieux Mémé !



Des robes longues, de couleurs claires, à demi transparentes sous la lune ; et des habits de soirée. Qui, tout à l'heure, allaient être explorés, chiffonnés par des mains fureteuses, des bouches avides. Avant de choir sur le sol dallé et sur les gazons soigneusement arrosés et taillés. Pour laisser apparaître les corps nus, les croupes frémissantes, les cuisses ouvertes, les verges frémissantes et dures...

Les jardins intérieurs étaient bruyants des conversations et des rires de la douzaine de personnes déjà arrivées, par bateaux depuis Brisbane, ou par avions, directement de Sydney. Conversations mondaines, policées, attendues, qui ne trahissaient rien de l'orgie de sexe à laquelle les invités des Chapman allaient se livrer un peu plus tard dans la soirée et la nuit, quand le « réveillon » de Noël battrait son plein, lorsque le champagne français et la coke de Hongkong auraient commencé à produire leurs effets libérateurs sur les cerveaux et les corps.

Depuis l'une des fenêtres donnant sur le grand patio, à demi dissimulée derrière la persienne inclinée, Eleonor les observait. En s'efforçant au calme. À intervalles réguliers, de plus en plus rapprochés, elle jetait un coup d'œil vers le grand porche. Pour voir si, enfin, Boris et son « partenaire » allaient se décider à arriver.

Parce qu'elle avait besoin de lui, de ce Français irrésistible que le hasard avait mis sur son chemin, la veille, au *Madame est servi*. Parce qu'elle mourait d'envie qu'il lui refasse l'amour, d'abord. Mais surtout parce qu'elle grillait d'impatience d'utiliser ses autres compétences.

Pour la centième fois depuis la veille, Eleonor se répéta ce que ce Boris lui avait dit, pour se convaincre qu'elle n'avait pas rêvé. Si c'est pour faire

l'amour, avec vous ou d'autres, je viendrai, bien sûr. Et je viendrai seul. Seulement, si c'est pour mes autres qualités que vous avez besoin de moi, il faut que vous sachiez que j'ai l'habitude de travailler en équipe, avec mon partenaire habituel...

« Mes autres qualités »... Est-ce que ce Boris aurait pu dire plus clairement qu'il était prêt à tuer quelqu'un, en échange d'une grosse somme d'argent ? Et, justement, Eleonor avait quelqu'un à lui faire tuer.

Marc-Aziz Abderhamane. Le mauvais ange qui était en train de lui voler son mari. Elle devait absolument se débarrasser de lui, si elle voulait que tout soit de nouveau comme avant. Que Hugh redevienne l'époux richissime et docile qu'il avait toujours été jusqu'à maintenant.

Eleonor poussa un profond soupir, en regardant une nouvelle fois vers le portail. « Il » n'arrivait toujours pas. Elle avait beau avoir envoyé Sunya jusqu'à la plage, avec mission de prendre livraison de Boris dès que son avion atterrirait, elle ne se sentait pas tranquille.

En bas, dans le patio, elle vit passer Marc-Aziz et son mari. Et un rictus de haine déforma son visage, juste avant qu'elle ne se rejette dans l'ombre pour ne pas être vue par les deux hommes.

Aucun des deux ne la vit, pour la bonne raison qu'ils ne levèrent la tête, ni l'un, ni l'autre.

— Tu es sûr que c'est la seule solution ? demanda Hugh Chapman d'une voix éteinte, apeurée, presque geignarde. Tu es bien certain qu'on ne risque rien ?

Marc-Aziz s'arrêta brusquement de marcher, se tourna vers Chapman et plongea ses yeux d'émeraude dans les siens, qui papillotaient sans interruption. En même temps, il lui saisit le bras gauche et serra jusqu'à faire gémir l'Australien.

— Il faut savoir ce que tu veux ! siffla-t-il sur un ton méprisant, désormais sûr de son emprise sur le milliardaire. Il est encore temps de tout annuler. Tu n'as qu'un mot à dire : Eleonor reste vivante, et moi je disparaïs à tout jamais de ta vie. C'est ça que tu veux ?

— Non, non, bien sûr ! s'empressa d'assurer Hugh Chapman, avant d'ajouter naïvement : mais, de toute façon, tu ne peux pas quitter l'île...

Marc-Aziz éclata d'un petit rire sec et sans joie :

— Qu'est-ce que tu crois, pauvre imbécile ? Ta maison est pleine d'invités, n'est-ce pas ? Eh bien ! il suffit que j'aie vu n'importe lequel d'entre eux et que je lui demande de bien vouloir me raccompagner sur le continent, une fois la fête terminée : comment feras-tu pour m'empêcher de partir avec lui, hein ?

Les épaules de Chapman s'affaissèrent, et il passa une main nerveuse sur son visage blême et dans sa tignasse rousse.

— C'est bon, ne te fâche pas, Aziz ! souffla-t-il, sur un ton presque suppliant. On fera comme tu voudras...

— J'aime mieux ça, se radoucit le Français, de toute façon, tu n'as à t'occuper de rien : quand je jugerai le moment venu, j'emmènerai Eleonor dans les jardins en espaliers. Jusqu'à proximité du bassin aux crocodiles...

— Tu crois qu'elle te suivra ?

Marc-Aziz eut un petit ricanement cynique :

— Si elle croit que j'ai envie de la baiser, elle viendra, fais-moi confiance ! Tu ne viendrais pas, toi, à sa place ?

Hugh Chapman ne trouva rien à répondre...

— Boris, il serait peut-être temps que tu nous dises ce que tu as en tête, tu ne crois pas ? demanda Aimé Brichot, alors qu'ils se trouvaient, avec les deux policières de Sydney, dans la partie de l'aéroport de Brisbane réservée aux petits avions de tourisme. Le pilote des Chapman est censé venir nous chercher dans moins d'une demi-heure, maintenant...

Corentin prit le temps d'allumer la cigarette légère qu'il venait d'extraire de son paquet. Ce qui le fit aussitôt regarder de travers par la moitié des dix ou douze personnes qui attendaient comme eux dans la minuscule cafeteria de l'aérogare. Pour ce qui était de l'intolérance au tabac, les Australiens tiraient nettement plus du côté américain qu'anglais...

— Mon plan a une faiblesse importante, attaque Boris, en rejetant un mince jet de fumée vers le plafond. C'est qu'il dépend entièrement d'Eleonor Chapman. Si, comme je le crois de plus en plus, elle a dans l'idée de m'utiliser – de nous utiliser : pardon Mémé ! – pour tuer son mari, nous pouvons agir. Dans le cas contraire...

— Bon, admettons qu'elle ait en effet l'intention de nous faire jouer les tuteurs, fit Aimé Brichot. Tu vois les choses, comment ?

— Pour faire bref, je pense que vouloir tuer son mari – ou n'importe qui d'autre, d'ailleurs – met une femme en état de faiblesse. Surtout par rapport à l'homme qu'elle compte payer pour faire le sale boulot. Si, en plus, l'homme en question se révèle être un flic – même Français, elle se retrouve salement coincée. Donc prête à accepter un petit marché...

— Et ton marché, je suppose, enchaîna Brichot, va consister à lui faire dire ce qui est arrivé à Marc-Aziz Abderhamane ?

— Pas seulement, Mémé, pas seulement : je compte également lui extorquer la vérité concernant la disparition de Lucy Wodehouse. Dont je suis à peu près persuadé qu'elle a été tuée l'autre soir, vraisemblablement dans les conditions que j'ai eu l'honneur et l'avantage de vous exposer hier soir.

— Boris, vous êtes sûr que vous ne voulez pas qu'on vous fournisse une

arme à chacun ? demanda alors Julia Osborne, en posant sa main sur la sienne. Au cas où les choses tourneraient mal ?

— C'est inutile, répondit Corentin, en secouant la tête. Pour une raison simple : *moi*, si j'étais Hugh Chapman, je m'arrangerais pour m'assurer discrètement que les gens qui mettent le pied sur mon île ne sont pas armés. Or, si on nous découvre avec un flingue, c'est des coups à se faire illico rembarquer en direction du continent. Je ne tiens pas à prendre le risque...

— Comme vous voudrez, soupira Julia, en échangeant un regard navré avec sa coéquipière. J'aurais quand même été plus tranquille. Il n'y a plus qu'à espérer que tout se passe bien.

— Et pourquoi ça se passerait mal ? fit Boris en s'efforçant à l'insouciance. Après tout, il ne s'agit, pour Mémé et moi, que d'une simple mission de reconnaissance.

Mais au moment précis où il disait cela, il perçut une petite voix, tout au fond de sa propre tête.

Qui lui disait exactement le contraire.

Ils étaient huit.

De sa fenêtre du premier étage, Eleonor les vit arriver, par le grand portail, et pénétrer dans les jardins intérieurs, où la fête commençait à trouver son rythme de croisière.

Huit Pères Noël, vêtus, malgré la tiédeur ambiante, d'une superbe cape rouge vif, à capuche doublée de fourrure naturelle blanche. Et tous les huit étaient affublés d'une longue barbe bouclée et cotonneuse.

Mais si jamais l'un de ces Pères Noël s'était avisé d'aborder les petits enfants, à l'entrée d'un grand magasin par exemple, et de leur offrir les jouets de sa hotte, il aurait fini illico derrière les barreaux de la prison la plus proche...

Dès qu'ils virent ces personnages rouge et blanc débouler parmi eux, les invités de Hugh et Eleonor Chapman poussèrent des cris ravis, surtout les femmes. Les hommes, eux, se contentèrent de sourire et d'envelopper les Pères Noël d'un regard allumé. Et il y avait de quoi.

D'abord, c'était des Pères Noël des deux sexes : huit garçons, huit filles ; tous Indonésiens ; aucun ne dépassant vingt ou vingt-deux ans.

Ensuite, parce que, sous leur cape, qui s'écartait au moindre mouvement, ils ne portaient rien d'autre que des sous-vêtements, eux aussi en satin rouge et bordés d'un liseré de fourrure blanche. Des sous-vêtements soigneusement découpés pour laisser passer la verge, chez les garçons, et pour laisser apparente la mince fente coralline, chez les filles. Pour les deux sexes, le slip était également découpé par-derrière, de façon à laisser libre l'accès au plus

secret orifice de ces Pères Noël « non homologués ».

Homologuée, leur mini-hotte ne risquait pas de l'être non plus, dans la mesure où elle ne contenait que des gadgets et accessoires érotiques : godemichés, boules de geishas, anneaux, fines chaînes, minuscules pinces d'or destinées à torturer savamment les tendres mamelons des seins ou la peau si délicate des testicules.

— Mes chers amis ! se mit à s'époumoner Hugh Chapman, après avoir, d'un geste, fait taire le petit orchestre hawaïen, installé sous les arcades du patio. Comme vous avez tous été bien sages, tout au long de cette année, le Père Noël vient vous récompenser en vous comblant de cadeaux ! Mais, comme il est très occupé, cette nuit, et qu'il ne pouvait pas venir lui-même, il vous envoie ses huit garçons et filles... en vous demandant d'user et d'abuser d'eux comme il vous plaira ! Joyeux Noël à tous !

Du haut de sa fenêtre, à demi dissimulée par le store oblique, Eleonor vit les invités se ruer sur cette « attraction » nouvelle, dont elle avait eu l'idée elle-même, quelques semaines plus tôt. Juste sous sa fenêtre, elle vit Laura Silverstone quitter brusquement son ingénieur de mari pour se précipiter vers un Père Noël mâle, frotter son corps un peu trop gras contre le sien, fluet et musclé, en riant comme une hystérique.

— Regardez-moi ce joli petit bijou ! s'écria madame Silverstone en empoignant la verge fine et longue du garçon, qui se laissait complaisamment faire.

Juste à leur droite, près de la fontaine centrale du patio, Eleonor vit George Sandurst, le mari de son amie Jennifer, enlacer un Père Noël femelle et lui murmurer quelque chose à l'oreille, tout en empaumant l'un de ses petits seins ronds, à peine plus renflés que ceux d'une adolescente. Aussitôt, avec une docilité empressée, l'Indonésienne faufila sa main menue dans le pantalon de Sandurst, et en sortit une virilité de belle dimension, noueuse et brune, et de consistance honnête. Puis, sans se soucier des gens qui se pressaient autour d'eux, ni des membres de l'orchestre juste dans son dos, la petite se laissa glisser à genou et, les yeux mi-clos, écarquilla les lèvres pour pouvoir faire coulisser la verge tendue jusqu'au fond de sa gorge.

— Elle me chatouille... avec sa barbe ! gouailla Sandurst, tandis que son sexe disparaissait lentement dans la bouche rouge et brillante de la jeune Indonésienne déguisée.

Sa remarque déclencha le rire aigu d'une femme qu'Eleonor ne voyait pas, à cause de la grosse vasque de la fontaine centrale. Et puis, elle oublia instantanément l'orgie qui s'ébauchait dans le jardin, à ses pieds.

Car, au-dessus de sa tête, quelque part dans le ciel noir et criblé d'étoiles, elle venait de percevoir le ronronnement d'un moteur d'avion. Qui s'approchait rapidement de l'île.

Eleonor se recula de la fenêtre, le cœur battant et le rouge aux joues.

C'était sûrement Boris qui arrivait ! Ça ne pouvait être que lui, puisque tous les autres invités étaient déjà là. Elle décida d'aller au-devant de lui, sans attendre que Sunya le conduise jusqu'ici, comme elle le lui avait d'abord ordonné.

Eleonor pivota sur ses talons pour sortir de la pièce plongée dans la pénombre. Elle faillit pousser un cri de frayeur, et fit malgré elle un petit saut en arrière.

Parce que, juste devant elle, dans l'embrasement de la porte, souriant d'un air froid, inquiétant, se tenait Marc-Aziz Abderhamane.

Boris Corentin sauta au bas du petit avion, dès que celui-ci se fut immobilisé devant le hangar de tôle blanche, à droite du bosquet d'eucalyptus. Dès que les moteurs furent coupés, il perçut les échos d'une musique hawaïenne, à la fois langoureuse et enjouée, qui semblait venir d'au-delà de la forêt s'étendant sur la droite de la plage où ils venaient d'atterrir. Apparemment, la fête avait déjà commencé.

Il venait juste d'être rejoint par Aimé Brichot, lorsqu'une jeune femme, aux traits asiatiques, se matérialisa devant eux, presque comme par magie.

— Je m'appelle Sunya, dit-elle d'une voix douce, en s'inclinant cérémonieusement devant les deux policiers. Ma maîtresse m'a chargée de vous conduire jusqu'à elle. Si vous voulez bien...

D'un geste gracieux, elle leur désignait la petite voiture électrique blanche, ressemblant à une Méhari totalement dépourvue de toit, à demi dissimulée sous les grands eucalyptus dont l'odeur prenante saturait l'atmosphère.

À ce moment, deux hommes, aux traits asiatiques eux aussi, sortirent du hangar et s'avancèrent vers eux. Mais Sunya leur jeta une phrase brève et sèche, dans une langue que Corentin n'identifia pas, et ils repartirent aussitôt d'où ils venaient.

— Ils voulaient vous fouiller, comme c'est la règle ici, pour tous les étrangers, expliqua Sunya, en anglais, avec un sourire un peu factice. Mais ma maîtresse a dit que ce n'était pas la peine... pour vous...

Boris Corentin retint le sourire ironique qui lui montait aux lèvres. Eleonor Chapman devait probablement s'imaginer qu'il allait débarquer armé jusqu'aux dents, pour la débarrasser de son mari ! Et elle ne tenait pas à ce que les vigiles du hangar s'en aperçoivent.

Corentin et Brichot prirent place dans la Méhari électrique, tandis que Sunya s'installait au volant et dirigeait la voiture presque totalement silencieuse vers la piste de sable tassé qui s'enfonçait dans la forêt, vers le nord de l'île.

Ils roulèrent près de dix minutes, sans qu'une seule parole ne soit prononcée. À mesure qu'ils avançaient, la musique se faisait plus forte, plus présente ; bientôt, ils commencèrent à percevoir quelques rires féminins, des éclats de voix.

Enfin, à une dizaine de mètres devant eux, alors qu'ils débouchaient dans une mini-clairière, Corentin et Brichot découvrirent une sorte de grand portail ouvert, flanqué de chaque côté d'une rangée de cinq lampadaires diffusant une lumière jaune orangé. Au-delà, ils aperçurent ce qui ressemblait à des jardins intérieurs, agrémentés d'un patio entouré d'arcades sur trois côtés. Jardins encombrés d'une foule de gens, hommes et femmes, dont certains, à la grande stupéfaction des deux Français, paraissaient déguisés en Pères Noël.

Sunya arrêta la voiture quelques mètres avant le porche et coupa le moteur.

— Ma maîtresse vous attend à l'intérieur du château, indiqua-t-elle, en se dirigeant vers le porche. Nous allons contourner les jardins par la galerie...

Corentin et Brichot s'apprêtaient à suivre la jeune Indonésienne, lorsque Eleonor parut devant eux, sortant brusquement du massif de mimosas derrière lequel elle était dissimulée.

Après avoir fait signe à Sunya qu'elle devait disparaître, Eleonor enveloppa Aimé Brichot d'un regard satisfait, avant de se tourner vers Boris :

— Je vois que tu es venu avec ton... « partenaire », dit-elle, en se plaquant contre lui de tout son corps voluptueux. Tu es donc d'accord pour accomplir le petit travail que je vais te demander, c'est bien ça ?

— Pourquoi pas ? répondit prudemment Corentin. Si la chose peut se faire sans risque...

— J'ai tout prévu, rassure-toi. En ce moment même, l'homme dont il s'agit de... de « s'occuper », doit déjà m'attendre plus haut, dans l'un des jardins en espaliers qui se trouvent à flanc de colline, juste derrière toi. Le plus drôle c'est que c'est lui qui m'a donné rendez-vous près du bassin aux crocodiles ! Votre travail en sera facilité d'autant : vous aurez juste à lui sauter dessus par surprise, à l'assommer, avant de le pousser dans le bassin. Ni vu ni connu, tout le monde croira à un accident. Un stupide accident. Allez, venez, sinon il risque de trouver bizarre que je mette autant de temps à le rejoindre...

Boris Corentin faillit dire non. Brusquement, il avait la sensation désagréable que quelque chose était en train de lui échapper. Et la même question tournait dans sa tête, sans qu'il trouve la réponse.

Pourquoi Hugh Chapman avait-il éprouvé le besoin de donner un rendez-vous à sa propre épouse près du bassin aux crocodiles, alors que tous leurs invités étaient là-bas, dans les jardins intérieurs ?

Il y avait quelque chose qui ne collait pas.

Finalement, après avoir fait signe à son coéquipier de rester quelques mètres en arrière, au cas où, Corentin emboîta le pas à Eleonor, dans le petit escalier de pierres inégales, qui conduisait au premier jardin surélevé, à flanc de colline.

Quelque part sur leur droite, un singe poussa un hurlement bref ; plus loin, un perroquet lui répondit, comme en écho.

Ils ne mirent pas plus de six ou sept minutes pour atteindre le quatrième niveau de jardin, le plus étendu, celui dans lequel se trouvait enchâssé le bassin rectangulaire où vivaient les crocodiles.

En arrivant à l'orée de l'épaisse frondaison d'eucalyptus, Boris Corentin s'immobilisa et, de la main droite, fit comprendre à Aimé Brichot qu'il devait rester à couvert.

À cause l'homme qui se tenait immobile, de dos, juste au bord du bassin en béton, rempli d'une eau noire et parfaitement immobile, comme la surface d'un miroir.

En bas, assez loin, la musique jouée par l'orchestre hawaïen était de plus endiablée.

De sa démarche naturellement chaloupée, Eleonor marcha droit vers l'homme brun qui lui tournait le dos, et Corentin sentit une petite lumière rouge s'allumer dans son cerveau.

Un signal d'alarme. D'alarme et d'urgence.

Parce que, soudain, son impeccable mémoire venait de faire repasser devant ses yeux la photo de Hugh Chapman, que Julia Osborne, la veille, lui avait dégottée dans un vieux numéro du *Sydney Herald*. Le milliardaire était un homme corpulent, massif.

Contrairement à celui qui se tenait à une dizaine de mètres en avant de lui, à l'autre extrémité du jardin en espalier. Et vers qui Eleonor Chapman marchait en toute confiance.

Un homme qui n'était pas son mari.

Mais qui pouvait parfaitement être Marc-Aziz Abderhamane en personne.

En une fraction de seconde, Boris Corentin réalisa qu'un drame était en train de se jouer. Eleonor Chapman venait de leur dire, à Aimé Brichot et lui, que l'homme dont elle voulait se débarrasser lui avait donné rendez-vous près du bassin aux crocodiles, quelques minutes avant leur arrivée sur île.

Et brusquement, sans en démêler encore la raison exacte, Corentin venait d'acquiescer une certitude. Aveuglante.

L'homme qu'il contemplait de dos – Marc-Aziz Abderhamane, s'il s'agissait effectivement de lui – était sur le point de tuer Eleonor Chapman.

De la faire disparaître en la jetant en pâture aux monstres dentus, tapis sous la surface de l'eau noire.

Comme, sans doute, avait déjà disparu la malheureuse Lucy Wodehouse.

Ensuite, tout se passa très vite, presque simultanément, alors qu'Eleonor se trouvait entre les deux hommes, mais beaucoup plus loin de Boris que de l'inconnu.

Entendant le pas de la jeune femme sur l'herbe, celui-ci se retourna.

Boris Corentin reconnut Marc-Aziz Abderhamane. Pendant une fraction de seconde, il espéra que ce dernier, qui ne l'avait vu qu'une fois, plusieurs années auparavant, ne le reconnaîtrait pas.

Il comprit presque aussitôt que son espoir était exagérément optimiste, rien qu'en voyant le rictus de rage qui étirait les lèvres d'Abderhamane.

— Eleonor ! écarterez-vous ! vite ! cria-t-il en anglais.

La jeune femme fit en effet un saut de côté, mais c'était déjà trop tard. Avec une rapidité extraordinaire, Marc-Aziz avait bondi en avant, avait empoigné le bras d'Eleonor de la main gauche, tandis que la droite extrayait de sous sa veste noire un pistolet argenté, à la crosse rehaussée de nacre.

— Ne bougez plus, Corentin ! lâcha Abderhamane sur un ton sec, mais qui ne témoignait d'aucune surprise excessive. J'avoue que je ne m'attendais pas à vous voir ici, si loin de « vos bases », comme on dit ! C'est bête, je vais être obligé de vous tuer, Corentin... ainsi que cette stupide idiote, d'ailleurs : vous irez nourrir les crocodiles ensemble...

— Abderhamane, vous dites n'importe quoi, fit alors Boris, d'une voix tellement calme et tranquille que son adversaire parut un moment décontenancé.

Il plaquait contre lui Eleonor, dont le visage blême exprimait la plus intense terreur.

Du coin de l'œil, Boris aperçut fugitivement, à travers le rideau d'eucalyptus, la silhouette rapide d'Aimé Brichot, qui, à couvert des arbres, tentait de prendre Abderhamane par son flanc droit. Sauf que, pour y parvenir, il lui aurait fallu franchir au moins sept ou huit mètres de terrain à découvert. Ce qu'un terroriste entraîné comme Marc-Aziz ne lui laisserait jamais faire.

Non, il fallait tenter autre chose...

— Vous avez perdu, mon vieux, poursuivit Boris, très calmement. Je vais vous demander de lâcher madame Chapman et de laisser doucement glisser votre arme jusqu'à terre. Sinon, je serai au regret de devoir vous y contraindre par la force.

Un sourire amusé se dessina sur les traits réguliers d'Abderhamane :

— M'y contraindre ? Par la force ? gouailla-t-il, en pointant son pistolet vers Boris. Franchement, Corentin, vous me prenez pour un gosse idiot ? Nous savons très bien tous les deux que personne ne pénètre sur cette île sans

avoir été préalablement désarmé ! En dehors de ce gros porc de Chapman, personne n'a d'arme, ici ! À part ceux qui, comme moi, ont su se créer des complicités au sein du personnel indonésien des Chapman, bien entendu !

— Monsieur Abderhamane, reprit Boris Corentin d'une voix neutre, presque officielle, pour la seconde et la dernière fois je vous demande de laisser tomber votre arme et de relâcher votre otage. Il sera tenu compte de votre bonne volonté lors de votre procès !

Cette fois, Marc-Aziz regarda Boris avec une réelle inquiétude dans ses yeux émeraude. Visiblement, à voir son air flottant, mi-soupçonneux, mi-interrogatif, il était en train de se demander si le policier n'était pas vraiment devenu fou, avec ses sommations quasi officielles, alors qu'il était dans la plus mauvaise posture possible.

— Et si je refuse d'obéir, finit-il par dire sur un ton de froide ironie, vous envisagez de vous y prendre comment, pour m'empêcher de vous tuer, comme j'en ai la ferme intention ? Je vous signale que si vous comptez sur votre coéquipier, qui, sur ma droite, se croit très bien caché derrière son mimosa, vous faites fausse route : je l'ai repéré depuis un bout de temps !

— Mais je n'ai pas du tout besoin de lui, répondit tranquillement Boris Corentin, sans quitter Abderhamane des yeux. Pour vous mettre hors d'état de nuire, un simple coup de téléphone suffira...

— Un coup de téléphone, hein ? souligna Marc-Aziz, en faisant monter une balle dans le canon de son arme. Décidément, il faut que vous soyez devenu complètement marteau, depuis notre première rencontre, mon pauvre Corentin : vous serez mort avant d'avoir pu composer le quatrième chiffre de votre numéro !

— Je prends le risque, répondit Boris, qui restait d'un calme presque effrayant, alors que, à environ six mètres devant lui, Marc-Aziz était en train de l'ajuster.

Il glissa la main dans la poche droite de sa veste de toile beige clair, et, avec des gestes lents, réguliers, il en ressortit son téléphone portable.

Dont, d'un geste naturel, il dirigea la petite antenne grise droit devant lui.

— Un... commença-t-il à compter, en enfonçant l'une des petites touches légèrement fluorescentes du cadran.

— Deux... dit-il, en appuyant sur une autre.

En face de lui, Corentin vit l'index de son adversaire se crispier sur la queue de détente de son pistolet. Il fit une rapide prière pour que Jeannot-la-Science ne lui ait pas raconté de bêtises...

— Et trois ! fit-il, en enfonçant d'un coup de l'ongle du pouce la touche marquée d'un dièse, en bas du cadran.

Il y eut une détonation sèche, qui provoqua un brusque envol, dans les eucalyptus bordant le jardin.

Dans la fraction de seconde suivante, Abderhamane poussa un cri où la surprise se mêlait à la douleur. Son bras gauche lâcha Eleonor, qui s'effondra sur l'herbe, tandis que son bras droit semblait voler en l'air sous l'effet d'un choc violent.

Son pistolet jaillit hors de sa main et vint retomber pratiquement aux pieds d'Aimé Brichot qui venait de bondir hors du fourré où il tentait de se dissimuler.

La première fraction de stupeur passée, Marc-Aziz Abderhamane contempla la tache sanglante qui s'élargissait sur sa chemise, à hauteur de sa clavicule droite.

Puis, avec un grincement de rage, il voulut empoigner de nouveau Eleonor Chapman pour s'en faire une sorte de bouclier humain.

Trop tard. Avec une souplesse de félin, Boris Corentin venait de faire un bond en avant. Son poing atteignit Abderhamane à la mâchoire, et la puissance de l'uppercut l'envoya dinguer en arrière.

Un pied au bord du bassin, l'autre en l'air, Marc-Aziz resta un très court moment en équilibre au-dessus de l'eau noire et immobile.

Comprenant le danger, Corentin se rua en avant pour le retenir. Mais il ne fit qu'effleurer la manche d'Abderhamane, qui, sans un cri, bascula dans le bassin, avec un grand bruit d'eau dérangée.

Un bruit suffisant pour réveiller les monstres carnivores tapis dans le fond.

Corentin devina le puissant remous davantage qu'il ne le vit. Se laissant tomber à genoux, il tendit la main au-dessus de l'eau :

— Accrochez-vous à moi ! cria-t-il à Abderhamane, qui tentait désespérément, malgré son bras fracassé, de revenir vers le bord du bassin.

Il tendit son bras valide ; Boris lui saisit la main, le tira de toute sa force, vers lui et, en même temps, vers le haut, pour le sortir de l'eau.

Alors que Marc-Aziz était encore enfoncé jusqu'à la taille, il se produisit un double grouillement d'eau, l'un à droite, l'autre à gauche de Marc-Aziz.

Puis, en même temps, deux énormes gueules hérissées de dents jaillirent des profondeurs et s'ouvrirent en grand pour se repaître de cette proie inespérée.

En un éclair, Corentin comprit qu'il n'allait pas avoir le temps de hisser Abderhamane hors de l'eau, avant que les deux crocodiles ne lui broient les jambes et le bassin.

C'est alors qu'il y eut une première détonation. Boris vit le monstre de droite faire un brusque soubresaut au-dessus de l'eau, battre la surface de son énorme queue reptilienne, avant de retomber dans une gerbe d'éclaboussures.

Alors, il y eut un second coup de feu, et l'autre crocodile subit le même sort que son congénère. Rapidement, l'eau du bassin rougit de leur sang, tandis que Corentin se dépêchait de sortir Abderhamane de ce piège et de

l'étendre, dégoulinant d'eau, sur l'herbe.

Avant de découvrir un Aimé Brichot, jambes légèrement écartées, genoux fléchis, l'arme d'Abderhamane au bout de ses deux mains jointes. Qui venait de s'offrir posément le carton de sa vie en tuant net les deux crocodiles d'une balle au fond de la gorge.

Aussitôt, Boris reporta son attention sur Abderhamane, qui suffoquait littéralement, sous l'effet de la terreur viscérale qu'il venait d'éprouver.

— Je te l'avais dit, qu'un simple coup de téléphone me suffirait pour te maîtriser, Marc-Aziz. C'est dommage que tu n'aies pas voulu m'écouter...

— Mais enfin, c'est quoi, cet engin ? demanda Aimé Brichot, en s'accroupissant près de sa flèche, et en montrant le portable qu'il venait de ramasser dans l'herbe.

— C'est le fameux téléphone que m'a donné Jeannot-la-Science avant qu'on parte, tu te rappelles ? répondit Corentin avec un petit sourire. C'est un truc qui venait d'être saisi dans une planque d'armes, en Normandie, par nos collègues du SRPJ de Rouen[14] : un faux portable ! Capable de tirer quatre balles à une distance de dix mètres.

— Et capable du même coup de passer les portillons d'aéroports, fit Brichot avec une grimace amère : tu as fait la preuve, à Roissy, que personne ne songerait à se méfier d'un portable...

— Eh bien ! maintenant, nos collègues de la PAF[15] vont apprendre à s'en méfier ! répondit Corentin, avec un haussement d'épaules.

— En attendant, fit Brichot en désignant Abderhamane d'un mouvement du menton, en retrouvant cet animal-là, nous, on a accompli notre mission !

Boris Corentin resta silencieux un assez long moment. En contrebas, venant des jardins intérieurs du château, la musique était de plus en plus forte et rapide. Comme si elle suivait la courbe d'excitation des invités. Dont, apparemment, aucun n'avait pu entendre les coups de feux tirés ici, à flanc de colline.

— Mission accomplie, oui... finit par murmurer Corentin. On va pouvoir rentrer à Paris la tête haute. Mais figure-toi qu'il me vient une petite idée. Qui nous permettrait peut-être, si on manœuvre bien, de rendre notre voyage australien encore plus lucratif.

Corentin baissa les yeux vers Marc-Aziz Abderhamane, qui grimaçait de douleur, à cause de sa clavicule droite fracassée par la balle sortie du « portable ».

— Pour ça, murmura Boris, il suffirait juste que notre ami comprenne où est son véritable intérêt...

Chapitre XII



Une panique monstre.

C'est exactement ce qui venait de se déclencher, dans le patio et les jardins intérieurs. Précisément à l'instant où les trois hélicoptères de la police de Brisbane avaient fait leur apparition à l'aplomb du château, et où une voix masculine sortant d'un haut-parleur invisible avait enjoint à tout le monde de ne pas bouger, de ne surtout pas chercher à quitter l'île.

Le « pataquès » avait été déclenché une petite heure plus tôt par Julia Osborne et Cameron Barossa, prévenues par un coup de fil d'Aimé Brichot. Une cinquantaine de minutes que Boris Corentin avait mises à profit pour avoir une conversation sérieuse – et discrète – avec Marc-Aziz Abderhamane. Puis, juste après, une autre, tout aussi discrète, avec Eleonor Chapman...

Au moment où les hélicoptères venaient d'apparaître, balayant l'île de leurs projecteurs mobiles, Corentin et Brichot, ainsi qu'Abderhamane et Eleonor arrivaient au grand portail de la propriété.

Juste à temps pour voir les invités, surpris au beau milieu de leur orgie, en proie à la panique la plus désordonnée.

Certains, entièrement ou à moitié nus, couraient dans tous les sens, sans même avoir l'idée de se rhabiller. Des femmes hurlaient, d'autres s'étaient effondrées sur l'herbe et sanglotaient comme des petites filles.

Et puis, il y avait ceux qui n'avaient pas encore réalisé que les avertissements lancés par haut-parleurs ne faisaient pas partie des attractions de la soirée. Et qui, pendant encore une minute ou deux, continuèrent ce qu'ils étaient en train de faire.

Corentin repéra, à droite de la fontaine, un homme petit et chauve, occupé à sodomiser un petit Père Noël, lequel essayait vainement d'échapper à son emprise pour fuir les rayons tournoyants des projecteurs.

Un peu plus loin, sous les arcades, une femme rousse, blanche et grasse, engloutissait entre ses lèvres le membre lourd et noueux d'un homme à cheveux blancs, qui, lui aussi, tentait désespérément d'échapper à cette bouche goulue pour aller se mettre à couvert.

Quant à Hugh Chapman, vêtu en tout et pour tout d'un tee-shirt blanc sans manche, son sexe flasque lui battant les cuisses, Corentin le vit traverser le jardin, l'air complètement affolé, serrant entre ses bras un plein saladier de cocaïne qu'il devait avoir dans l'idée d'aller planquer quelque part...

Enfin, les hélicoptères se posèrent sur la grande pelouse qui se trouvait entre l'entrée du château et la forêt. Du premier, Corentin et Brichot virent descendre Julia Osborne et Cameron Barossa. Après les avoir repérés, elles vinrent vers eux en courant.

— C'est maintenant qu'on va savoir ce que valait ton idée, murmura Aimé Brichot à sa flèche.

Julia Osborne se dirigea droit vers Boris, qui l'enveloppa d'un regard tendu :

— Alors ?

La jeune femme hocha la tête avec un grand sourire :

— C'est d'accord, murmura-t-elle à voix très basse. La chose vient de se régler au plus haut niveau, entre Sydney et Paris. Le *deal* est celui que vous avez suggéré : la police australienne se satisfera d'avoir pu mettre, grâce à vous, la main sur l'assassin de Lucy Wodehouse. En remerciement, vous êtes autorisés à quitter le territoire *en compagnie de Marc-Aziz Abderhamane*, contre lequel aucune charge ne sera retenue.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide regard, en s'efforçant de masquer leur intense jubilation. Le plan imaginé en urgence par Boris avait parfaitement fonctionné. D'une part, Abderhamane avait très vite compris que les deux policiers français le tenaient solidement. Aussi, quand Corentin lui avait proposé une sortie du territoire australien contre sa pleine et entière coopération pour démanteler le réseau terroriste dont il faisait partie, il avait soupiré :

— Je ne pense pas que j'aie d'autre choix que de vous dire oui, n'est-ce pas ?

— À moins de vouloir passer une quinzaine d'années dans les prisons australiennes, avait ajouté Boris, avec un sourire froid.

Le même Boris avait eu encore moins de peine à recueillir les aveux complets d'Eleonor Chapman, concernant la manière dont était morte Lucy Wodehouse.

— C'est tout simple, lui avait-il expliqué, si vous voulez que « j'oublie » la manière dont vous avez recruté un policier français pour assassiner froidement Marc-Aziz Abderhamane, il n'y a qu'un moyen...

Eleonor Chapman s'était mise aussitôt à table, et avait fait preuve d'un appétit féroce... dans sa manière de charger Hugh, son mari.

Enfin, pour que tout fonctionne, il fallait encore obtenir que la justice australienne ferme pudiquement les yeux sur l'existence d'Abderhamane, et que les autorités exécutives le laissent quitter le pays. C'était évidemment la partie la plus délicate du plan de Corentin, d'autant que, coincé sur l'île, il ne pouvait pas la négocier lui-même.

Mais Julia Osborne avait suivi point par point ses instructions, passant par Charlie Badolini, insistant auprès de lui pour qu'il fasse intervenir William B Swiftson, le haut responsable de la CIA, auquel Corentin et Brichot avaient déjà eu affaire, lors de leur mission aux Bahamas.

Finalement, sous la double et « amicale » pression franco-américaine, le gouvernement australien s'était laissé convaincre...

Boris Corentin poussa un grand soupir de soulagement. Autour d'eux, la fête était bel et bien terminée.

Les policiers sortis des hélicoptères réussissaient enfin à canaliser les invités des Chapman, et à calmer la panique générale.

Hugh et Eleonor Chapman venaient d'être conduits, menottes aux poignets vers l'un des hélicos, tandis que, dans un autre, on embarquait Marc-Aziz Abderhamane sur un brancard.

— Vous comptez repartir dès demain ? demanda soudain Julia Osborne, à sa droite, en frôlant sa hanche de la sienne.

Boris échangea un coup d'œil avec Brichot :

— Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ?

Celui-ci fit mine de réfléchir, avant de dire :

— À mon avis, non. De toute façon, on est bien obligé d'attendre que l'épaule d'Abderhamane ait été soignée, pas vrai ?

— Et puis, on va être obligées de recueillir vos témoignages, pour écrire notre rapport, trancha Cameron, en enveloppant Brichot d'un sourire gourmand, qui le fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Recueillir nos témoignages ? sourit Boris. Et où comptez-vous faire ça, mesdemoiselles ?

— Cameron, je ne sais pas, répondit Julia, en écrasant sa poitrine contre le torse de Boris. Mais moi, je me vois tout à fait mener un interrogatoire poussé... sur l'oreiller !

— Méthode retenue et approuvée ! fit Boris, en enlaçant la jeune femme.

ÉPILOGUE



Paris, le 6 mars 2003

Un exemplaire du Figaro à la main gauche, Aimé Brichot entra en trombe dans le bureau des Affaires recommandées, faisant légèrement sursauter Boris Corentin, plongé dans le rapport ouvert sur son sous-main.

— Boris ! tu as lu ça ? s'écria Brichot, en lui fourrant le Figaro sous le nez, ouvert à une page intérieure, puis replié en quatre.

— Lu quoi, Mémé ? soupira Boris, qui n'avait pas ouvert un quotidien depuis plus de trois jours.

— Le petit article, en haut à gauche, répondit son coéquipier. Regarde, ça a à voir avec notre enquête australienne...

Cela faisait plus de deux mois qu'ils étaient rentrés de Sydney. Depuis, la vie avait repris son cours, avec d'autres enquêtes à mener, d'autres dangereux malades à mettre à l'ombre...

Ils avaient atterri à Roissy le 30 décembre. William B Swiftson était à la descente de l'avion. Boris Corentin avait consenti à lui « remettre » Marc-Aziz Abderhamane, le bras en écharpe, contre une assurance écrite, stipulant que le Français serait en effet doté d'une nouvelle identité et de tous les moyens pour refaire sa vie à l'abri des projets de vengeance de ses anciens « patrons » terroristes.

— Vous n'avez pas confiance en moi ? avait demandé le responsable de la

CIA, en prenant un air douloureusement peiné.

— En vous, si, avait tranquillement répondu Corentin. Mais vous n'êtes pas seul à décider, n'est-ce pas ?

Vingt-quatre heures plus tard, dans son studio de la rue de Turbigo, il avait reçu, des mains de Swiftson, l'assurance qu'il réclamait. Et Marc-Aziz Abderhamane était sorti de sa vie, sans doute pour toujours.

Mais, avant, et notamment durant le long trajet en avion, il avait eu le temps de discuter avec le terroriste en voie de « repentance ». Lequel lui avait affirmé qu'il était en mesure de livrer à la CIA l'un des plus importants adjoints d'Oussama Ben Laden, le véritable cerveau des attentats du 11 septembre, troisième dans la hiérarchie d'Al-Qaida. En lui-même et pour lui-même, Boris Corentin avait émis quelques doutes...

Et voilà que, deux mois après, c'était en toutes lettres dans le petit article du Figaro. On y lisait que la police pakistanaise venait d'arrêter, dans sa planque de Rawalpindi, Khaled Cheikh Mohammed, troisième dans la hiérarchie d'Al-Qaida. Et le journal publiait deux photos du terroriste, l'une où il était barbu et enturbanné, l'autre prise au saut du lit, le matin de son arrestation, où il apparaissait mal rasé et les yeux bouffis de sommeil.

— C'est quand même grâce à nous, d'une certaine manière, s'ils ont pu mettre la main sur ce type, non ? fit Aimé Brichot, avec une certaine fierté dans la voix.

Boris Corentin repoussa le quotidien et se renversa contre le dossier de son fauteuil, sans rien répondre à son coéquipier, les yeux dans le vague.

Évidemment, si on remontait le fleuve, de l'embouchure jusqu'à sa source : Cheikh Mohammed – Police pakistanaise – CIA – Marc-Aziz Abderhamane – Boris Corentin, c'était bien grâce à son idée que l'arrestation du cerveau d'Al-Qaida venait d'être rendue possible.

Mais, ça, personne n'en saurait jamais rien.

Sauf Aimé Brichot et lui. Ainsi que Marc-Aziz Abderhamane qui, à l'heure actuelle, devait déjà avoir commencé sa nouvelle vie, sous un autre nom, peut-être même avec un autre visage, méconnaissable.

Et plus personne, jamais, ne reverrait l'ange de Sydney...



Quatrième

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

ÉPILOGUE

TABLE

[1] Mot que les Australiens emploient familièrement pour se désigner eux-mêmes.

[2] Le dollar australien vaut environ 60 centimes d'euros, soit à peu près 4 ex-francs français...

[3] En français littéral : « je dois avoir cet homme ». Par souci d'élégance, on dirait plutôt quelque chose comme : « cet homme, il me le faut », ou « c'est l'homme qu'il me faut ».

[4] Rappelons que, même si on ne l'emploie plus que pour désigner les populations originelles de l'Australie, le mot aborigène est simplement un synonyme d'indigène, ou d'Autochtones et peut servir à définir n'importe quel individu, originaire du pays dans lequel il vit.

[5] Le Queensland est l'un des huit Territoires de l'Australie, situé au nord-est du pays. Les autres sont : L'Australie occidentale, à l'ouest ; **Le** Territoire du Nord et l'Australie-Méridionale, au centre ; **La** Nouvelle-Galles du Sud, au sud-est ; enfin l'ACT (Territoire de la capitale australienne) qui ne comprend que Canberra, la capitale politique et administrative, et la Tasmanie, une île située à 400 km au large de la Nouvelle-Galles du Sud.

[6] En anglais, *bean* signifie haricot.

[7] « Roo » est l'abréviation couramment employée par les Australiens pour désigner leur animal emblématique, le kangourou.

[8] Dunny Budgy : une mouche, en anglais d'Australie.

[9] Mec.

[10] La Castlemaine XXXX (prononcez « four ex ») est une bière blonde du Queensland.

[11] L'un des meilleurs vins blancs australiens.

[12] Littéralement, un « apportez le vôtre ».

[13] Le titre de ce « standard » du jazz, interprété magnifiquement – et entre autres – par Louis Armstrong, signifie : **Je** ne peux rien, te donner, sauf de l'amour »...

[14] Parfaitement authentique, hélas...

[15] Police de l'air et des frontières.